SCIENCE&VIE

GUERRES & Histoire

N°89 - Bimestriel
Mars 2026
REWORLD MEDIA
LEADING MEDIA GROUP



HUGH MILLS « J'AI ÉTÉ ABATTU SEIZE FOIS AU VIETNAM »

DE CONSTANTINOPLE À VIENNE
L'ARMÉE OTTOMANE
COMMENT ELLE A FAIT TREMBLER L'EUROPE PENDANT TROIS SIÈCLES



SADOWA, 1866
LA PRUSSE ÉJECTE L'AUTRICHE

PREMIER EMPIRE
DUEL D'ARTILLERIE FRANCO-BRITANNIQUE

PÉRICLÈS CONTRE SPARTE
UNE STRATÉGIE GÉNIALE ET... ERRONÉE

L 17103 - 89 - F: 7,70 € - RD

BEL : 8,50€ - ESP : 8,50€ - GR : 8,60€ - DOM S : 8,60€
ITA : 8,60€ - LUX : 8,50€ - PORT CONT : 8,50€ - CAN : 14,50$CAN
MAR : 93DH - TOM S : 1020CFP - CH : 12FS - TUN : 29DTU

GUERRES&Histoire N° 89

Dossier: l'armée ottomane – Guillaume le Maréchal – Hugh Mills, pilote d'hélicoptère – Sadowa, 1866 – L'encrier-bunker de la drôle de guerre – Périclès contre Sparte – Arcole, 1796 – Gribeauval contre Blomefield, duel de canons à Waterloo

SCIENCE&VIE GUERRES & Histoire

— LA BOUTIQUE —

Une immersion dans l'univers **DES TECHNOLOGIES DE DÉFENSE**



19,90 € seulement

Hors-série Science&Vie. 148 pages.
Couverture cartonnée. Dim. : 19,5 x 27 cm.

Qui invente les armes du futur ? Comment la science façonne-t-elle la défense ? Jusqu'où faut-il innover pour protéger ?

De la dissuasion nucléaire à la conquête de l'espace, des cockpits du Rafale aux essaims de drones, **cet ouvrage retrace l'épopée technologique de la défense française des années 1960 à demain.** Enquêtes, entretiens exclusifs, focus techniques et récits humains… **un Hors-Série exclusif dans l'univers des ingénieurs, chercheurs et industriels.**

Cet ouvrage a été réalisé en partenariat avec la direction générale de l'Armement, à l'occasion de ses 65 ans.

EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX ET SUR WWW.KIOSQUEMAG.COM/BOUTIQUE

FLASHEZ-MOI !

(RARES) AMIES LECTRICES, (NOMBREUX) AMIS LECTEURS,

Maurice Thorez, secrétaire général du Parti communiste français et soutien du Front populaire, eut le courage de s'écrier, le 11 juin 1936, au milieu d'un bouillonnement social sans précédent : « *Il faut savoir terminer une grève !* » Aujourd'hui, qui, à Kiev et à Moscou, admettra qu'il faut aussi savoir terminer une guerre ? Fondamentale, cette question est au cœur de deux articles de ce 89e numéro de *Guerres & Histoire*.

Dans le premier article, le fondateur de la démocratie impérialiste athénienne, Périclès, est confronté à un choix cornélien au début de la guerre du Péloponnèse. Quand Sparte envahit l'Attique, le réflexe traditionnel voudrait qu'il vide la querelle en acceptant l'affrontement des deux phalanges en champ clos. Le verdict des armes mettra fin au conflit, si toutefois gagnant et perdant s'en tiennent là. Mais Périclès sait que, selon toute probabilité, il perdra face aux hoplites de Sparte, et il se persuade qu'il s'agit d'une question de vie et de mort pour sa cité. Il rejette donc le cadre arbitral du combat hoplitique et lui substitue un affrontement de stratégies permettant à Athènes de faire valoir ses armes majeures : la marine, les mines d'argent et les fortifications. Mais ce choix risqué débouche sur une guerre bien plus longue (trente, voire cinquante ans selon la façon de compter), dévastatrice pour Athènes et finalement catastrophique pour l'ensemble du monde grec.

En 1866 – second article –, l'armée prussienne remporte la bataille de Sadowa (Königgrätz pour les Allemands) contre l'Autriche. Bismarck comprend aussitôt qu'il faut modérer les appétits de ses militaires et de son roi, renoncer à toute annexion et à toute marche sur Vienne. Il entend apaiser l'adversaire dont il ne veut pas faire un ennemi (et dont il fera un allié treize ans plus tard). Surtout, il s'agit pour lui d'arrêter une guerre qui, en durant, s'internationaliserait et risquerait de voir l'objectif de Berlin – la dissolution de la Confédération germanique – lui échapper autour du tapis vert. François-Joseph, l'empereur d'Autriche, se trouve devant un choix similaire mais non symétrique, car il a davantage à perdre. Il pourrait refuser la défaite, mobiliser ses forces (qui demeurent importantes) et ses peuples en espérant que la règle de l'équilibre européen joue en sa faveur, via une intervention des Français ou des Britanniques. Ce faisant, il prendrait cependant un risque intérieur, car une guerre à tout crin pourrait ne pas être acceptée par la dizaine de nationalités qui composent son empire. Pour surmonter ce refus, il pourrait être contraint d'opérer des réformes politiques en profondeur ou, scénario du pire, voir ces nationalités tentées par l'indépendance. Il choisit donc d'acter sa défaite à Sadowa, comme l'y invite Bismarck, et de sauver son impérial État. Certes, François-Joseph est évincé des affaires de l'Allemagne du Nord et perd de l'influence sur celle du Sud, mais il estime le coût de cette option plus limité.

J'imagine qu'à Kiev et à Moscou, on soupèse également les coûts et les avantages d'une sortie de guerre *à ce moment précis*. Qui, de Poutine et de Zelensky, serait Périclès, et qui François-Joseph, on peut l'imaginer. Mais qui serait Bismarck, là je ne vois vraiment pas.

Inoxydablement vôtre,

Jean Lopez, directeur de la rédaction

ILS ONT ÉCRIT DANS CE NUMÉRO

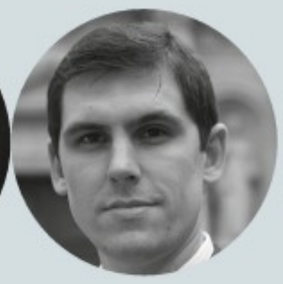

Laurent Henninger


Frédéric Bey


David Fiasson


Fadi El Hage


Frédéric Lert


Benoist Bihan


Fabrice Monnier


Nicolas Aubin


Christophe Pommier

SOMMAIRE



20 DOSSIER

L'ARMÉE OTTOMANE, INVINCIBLE PENDANT DEUX SIÈCLES

22 L'EMPIRE OTTOMAN FUSIONNE BYZANCE ET L'ISLAM

28 JANISSAIRES ET ARTILLERIE, LES DEUX ATOUTS MAÎTRES DES SULTANS

34 VIENNE, 1683 : VRAI COUP D'ARRÊT, FAUSSE FIN

38 LA MARINE OTTOMANE, UN SIÈCLE DE SUPRÉMATIE ABSOLUE

OUVERTURE

6 **FOCUS**

12 **ACTUALITÉS DE L'HISTOIRE MILITAIRE**

18 **RÉSONANCES**
Du cuirassé au porte-avions et aller-retour

RUBRIQUES

42 **LA FIGURE**
Guillaume le Maréchal, pilier chevaleresque de la maison Plantagenêt



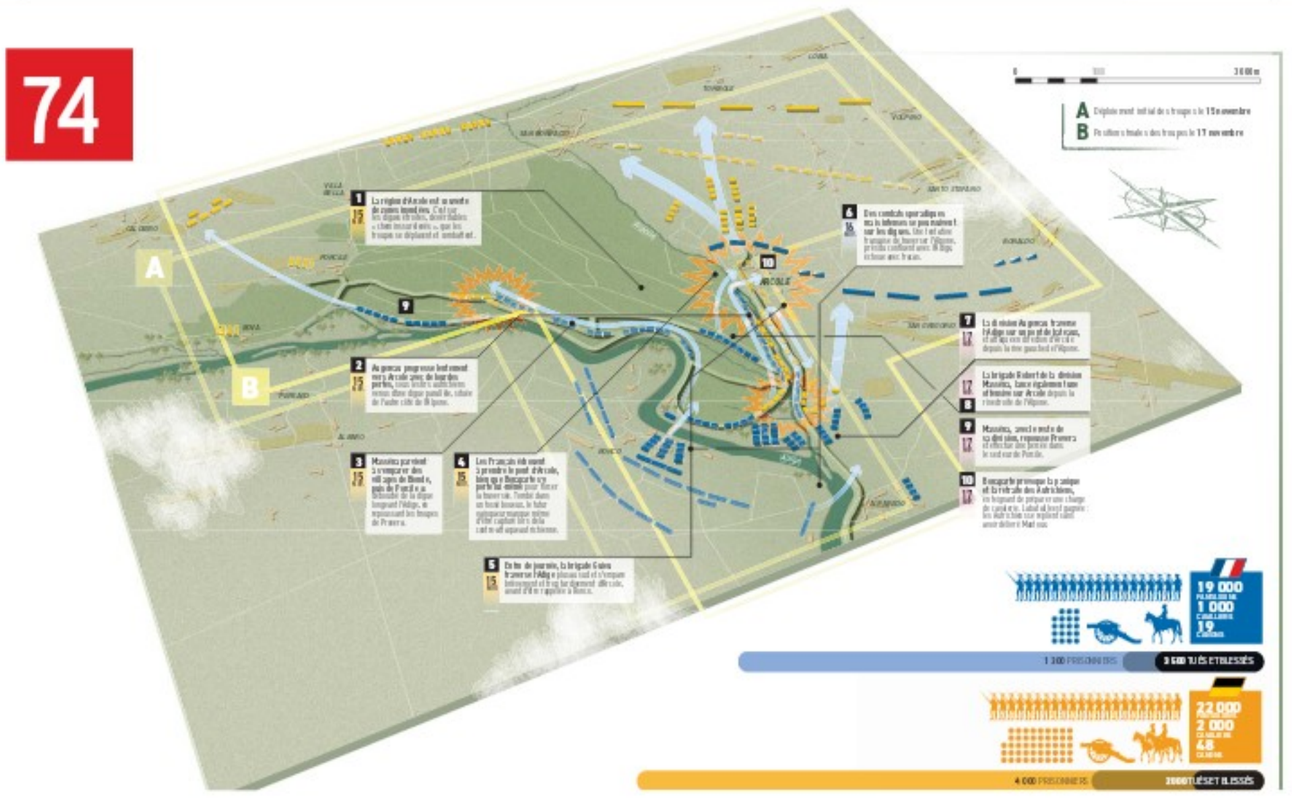
46 **LE TÉMOIN**
Hugh Mills, pilote d'hélicoptère: *« Il m'est arrivé d'être abattu deux fois dans la même journée »*

54 **L'IDÉE REÇUE**
Stuka, l'irrésistible bombardier en piqué

56 **GUERRES & CAMPAGNES**
Sadowa, une querelle de cousins germains

66 **L'ARTEFACT**
L'encrier-bunker, un ouvrage pour tuer le temps

68 **STRATÉGIE**
Périclès, une stratégie minée par quatre erreurs



74 **RAPPORT DE BATAILLE**
Arcole, pivot de la campagne d'Italie

78 **DUEL D'ARMES**
Duel d'artillerie franco-anglais à Waterloo

CE QU'ON EN PENSE

84 **VOS QUESTIONS, NOS RÉPONSES**

88 **INTERVIEW LIVRE**
Daniel Feldmann: *« Les intrigues d'IG Farben ont freiné l'exploitation des gisements pétroliers découverts au nord de l'Allemagne »*





90 **LIVRES**

95 **BD**

96 **EXPOS**

97 **WARGAMES**

98 **COURRIER DES LECTEURS**

Recevez *Guerres & Histoire* chez vous : le bulletin d'abonnement se trouve **p. 19**.
Abonnement par téléphone au **01 46 48 47 88** ou par Internet sur **www.kiosquemag.com**.
Crédits couverture : MUSÉE PANORAMA 1453, ISTANBUL/GIUSEPPE RAVA - DR - COLL. HUGH MILLS - DR
Crédits sommaire : BRIDGEMAN IMAGES - PHOTO12/ALAMY - RMN PHOTO - PLAN : JULIEN PELTIER POUR « G&H » - GETTY IMAGES

AP PHOTOS/SIPA

SERPENTS DU DÉSERT

Novembre 1990 : un bataillon de la 1re division de cavalerie américaine retourne à ses cantonnements dans le désert, au sud-est de la frontière entre l'Irak et l'Arabie saoudite. Les soldats ont été réunis pour écouter un discours de James Baker, secrétaire d'État dans l'équipe du président George Bush Sr. Après l'invasion du Koweït par l'Irak en août 1990, la résolution 678 du Conseil de sécurité des Nations unies donne à l'agresseur jusqu'au 15 janvier 1991 pour évacuer le pays agressé. Ce délai passé, la coalition de trente-cinq nations menée par les États-Unis l'expulsera par la force. Quelque 543 000 hommes (à 73 % américains) sont déployés, essentiellement en Arabie saoudite. Formée en 1921 et basée à Fort Hood (Texas), la « 1st Cav » est une unité d'élite dont la particularité est d'avoir été, au cours de son existence, une division de cavalerie, d'infanterie, d'assaut par air et enfin une division blindée. La guerre du Golfe a produit une énorme quantité d'images, la chaîne CNN étant autorisée à émettre en direct depuis le théâtre d'opérations. La publication quotidienne de vidéos prises par les avions américains lui a valu le surnom de « Video Game War ». **Jean Lopez**

TROP VRAI POUR ÊTRE VRAI

Ernest Brooks, photographe officiel de l'Amirauté britannique, a pris ce cliché en mai ou juin 1915 lors de l'expédition alliée des Dardanelles. Au fond, la longue plage mène à Suvla, sur la côte occidentale de la péninsule de Gallipoli. La légende d'époque indique : *« Un soldat australien ramène à l'hôpital un camarade blessé. Ils plaisantent en s'éloignant du front. »* C'est Churchill, Premier Lord de l'Amirauté, qui a choisi Ernest Brooks, ex-photographe de la famille royale, pour couvrir l'opération amphibie. Lui-même ancien correspondant de guerre, il était bien placé pour comprendre l'intérêt d'avoir des images et de les contrôler. Armé de son courage et du matériel le plus moderne de l'époque (un portable à plaques Goerz Anschutz), Brooks se heurte vite à la difficulté d'approcher trop près d'un front en permanence bombardé. L'Amirauté lui demandant des images de nature à soutenir le moral, il est amené à les mettre en scène à l'arrière. C'est le cas ici. Déjà, pendant la guerre, le correspondant officiel australien, Charles Bean, dénonce la supercherie. **JL**

GETTY IMAGES

4_1085958264_1085958264



DANS LA BOUE SLAVE

Des fantassins allemands halent avec peine une pièce d'artillerie sur un chemin de campagne. La légende du photographe, qui demeure inconnu, donne pour lieu de l'action *«entre Rostov et Bataïsk»*. En fonction de cette indication, le cliché peut-être daté du 23 juillet (prise de Rostov par la 125e division d'infanterie et les 13e et 22e divisions Panzer) ou du 24 juillet 1942 (franchissement du Don devant Bataïsk). La boue gênant ces soldats est celle qui résulte des fréquents orages en été dans la région. Elle sèche en quelques heures, ce qui la différencie de la grande saison des boues – la *raspoutitsa* – qui s'installe durablement avec la fonte des neiges au printemps. Elle constitue donc un obstacle très relatif, sauf pour une armée qui manque cruellement de moyens motorisés et encore plus de tracteurs à chenilles. Les chevaux ne sont pas assez nombreux non plus au sein d'une Wehrmacht qui en a consommé 2,8 millions durant la Seconde Guerre mondiale. **JL**

BRIDGEMAN IMAGES



L'intégralité des archives de Nuremberg désormais en ligne



En novembre 1945, au cours de l'une des premières séances du Tribunal international, les accusés du procès de Nuremberg comparaissent, encadrés par les agents de la police militaire américaine.

À l'occasion des 80 ans de l'ouverture du procès de Nuremberg le 20 novembre 1945, la bibliothèque de la Harvard Law School (Cambridge, près de Boston) donne accès à l'intégralité des archives du tribunal, soit plus de 750 000 pages de documents officiels, transcriptions d'audiences et pièces à conviction. Pour la première fois, chercheurs, étudiants ou simples citoyens du monde connectés au web* vont pouvoir naviguer librement dans ce fonds numérisé et interrogeable par mots-clés – en anglais, mais les outils d'IA sont là pour aider.

La Harvard Law School a commencé à accumuler cette collection unique au monde en 1949, à la fin des procès, puis l'a complétée au fil des années avec des documents donnés par les membres des tribunaux. En 1998, il est apparu que cette mine était en péril. *« À l'époque, les originaux étaient conservés dans des boîtes*, témoigne Paul Deschner, le directeur technique du Nuremberg Trials Project. *Rarement consultés, ils commençaient à tomber en ruines. »* Il a donc fallu lire, décrire et cataloguer chaque pièce, un travail *« extrêmement chronophage et exigeant en ressources »*, selon l'ingénieur, même avec le recours récent à l'IA.

Mais si la préservation des informations légales est un travail essentiel, elle ne suffit pas, souligne Amanda Watson, vice-doyenne chargée de la bibliothèque et des services d'information : *« Nous avons la responsabilité d'ouvrir nos portes et de connecter au monde cette base de connaissances vitale. La collection participe de l'une des questions les plus critiques de l'histoire : comment le droit peut-il répondre à ces moments de crise internationale ? Aujourd'hui, nous veillons à ce que la réponse ne soit pas opaque, mais accessible à tous. »*

Alors que les faits s'estompent dans la brume du passé, favorisant l'émergence de théories négationnistes, la mise en ligne des archives de Nuremberg va jouer un rôle fondamental de retour aux sources, notamment sur la Shoah. *« Ces volumineuses archives primaires offrent une mine d'informations sur le fonctionnement quotidien de l'Allemagne nazie et sur la manière dont elle a mené la guerre et les politiques de représailles*, explique Jonathan Zittrain, professeur de droit international et coresponsable du projet. *Les chercheurs et le grand public peuvent désormais aller au-delà des simples synthèses pour voir précisément quels faits et témoignages ont été recueillis, comment ils ont été contestés et comment des versions divergentes ont été conciliées (ou non) afin de mener et de conclure une série de procès sans précédent. »*

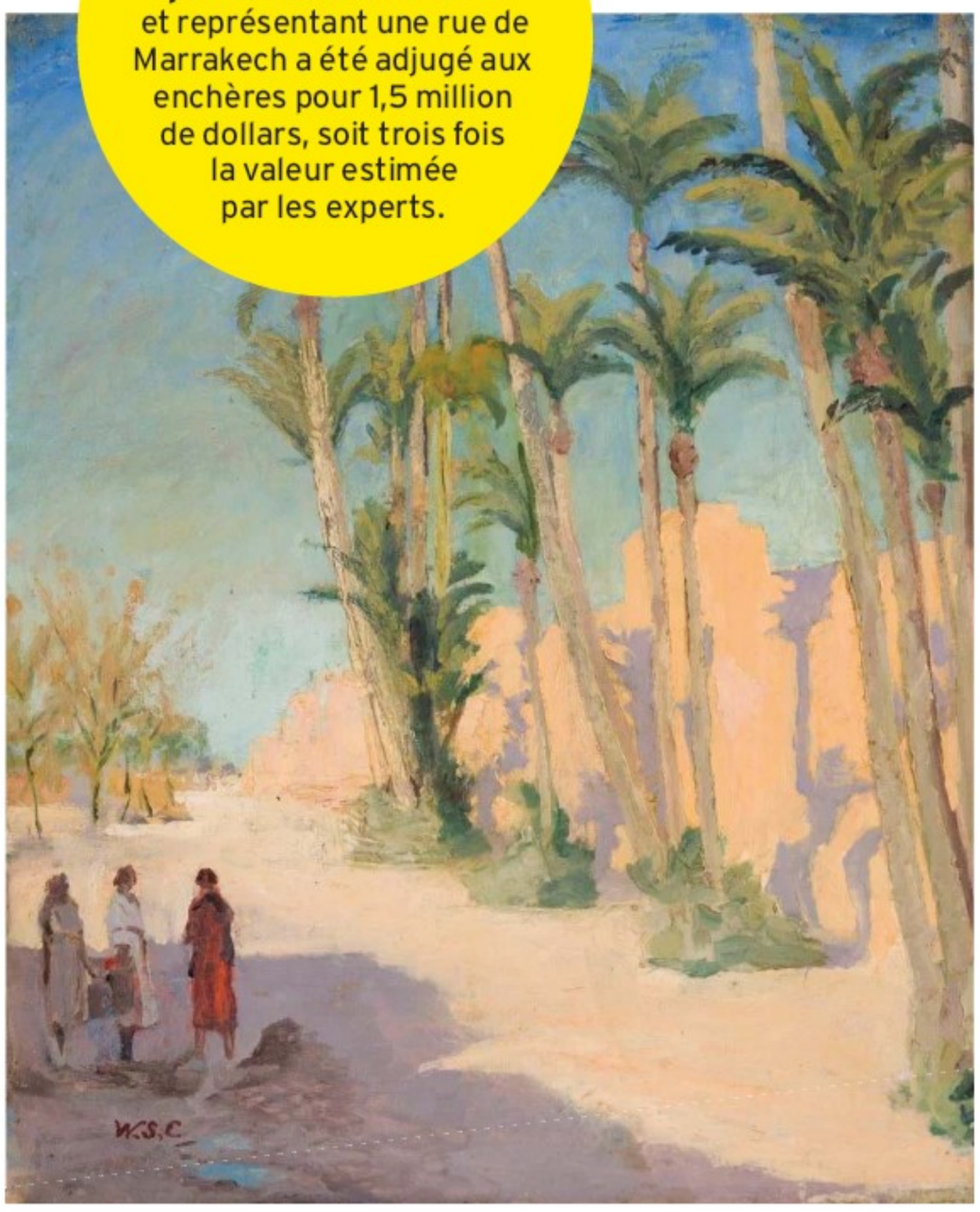
« COMMENT LE DROIT PEUT-IL RÉPONDRE À CES MOMENTS DE CRISE INTERNATIONALE ? »

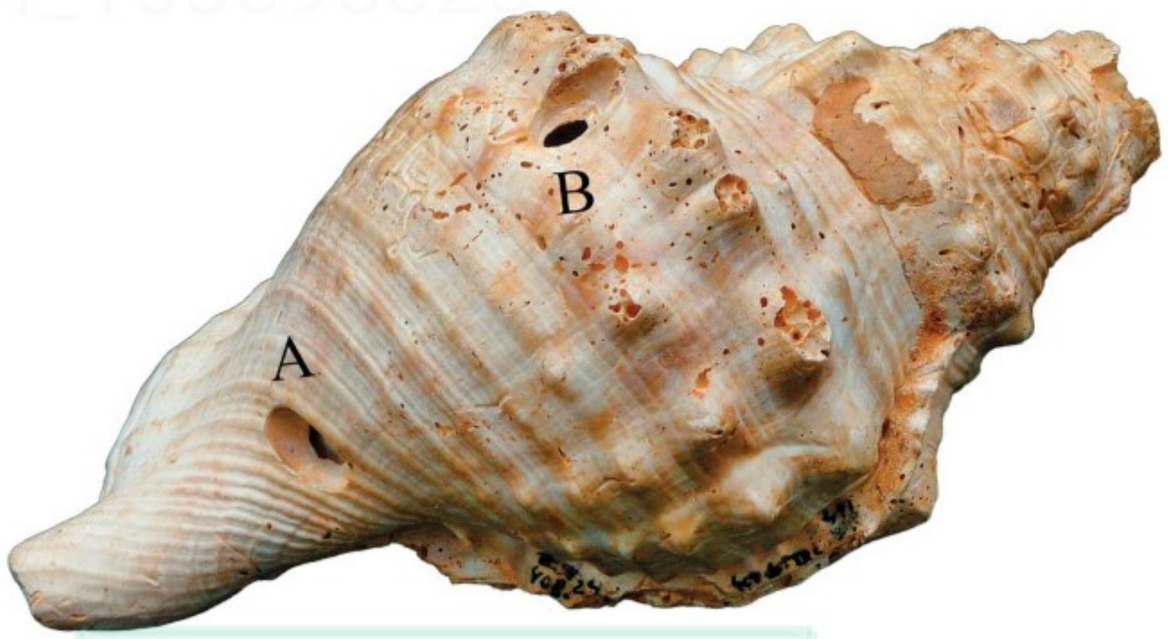
Organisé du 20 novembre 1945 au 1er octobre 1946, le procès de Nuremberg visait vingt-quatre dignitaires nazis. Deux n'ont finalement pas été jugés (Krupp et Ley), trois ont été acquittés (Schacht, Fritzsche, Papen), sept envoyés en prison (Dönitz, Neurath, Hess, Raeder, Funk, Schirach, Speer) et douze à la potence (Frank, Frick, Jodl, Kaltenbrunner, Keitel, Ribbentrop, Rosenberg, Sauckel, Seyss-Inquart, Streicher – Göring s'est suicidé et Bormann a disparu, tous deux y ont donc échappé). Douze procès annexes (dont les archives sont également consultables sur le site de la Harvard Law School) ont permis en outre de juger 177 autres criminels de guerre.

* https://nuremberg.law.harvard.edu/

NARA - DR - WINSTON CHURCHILL/DR - DR - MATEUSZ POPEK

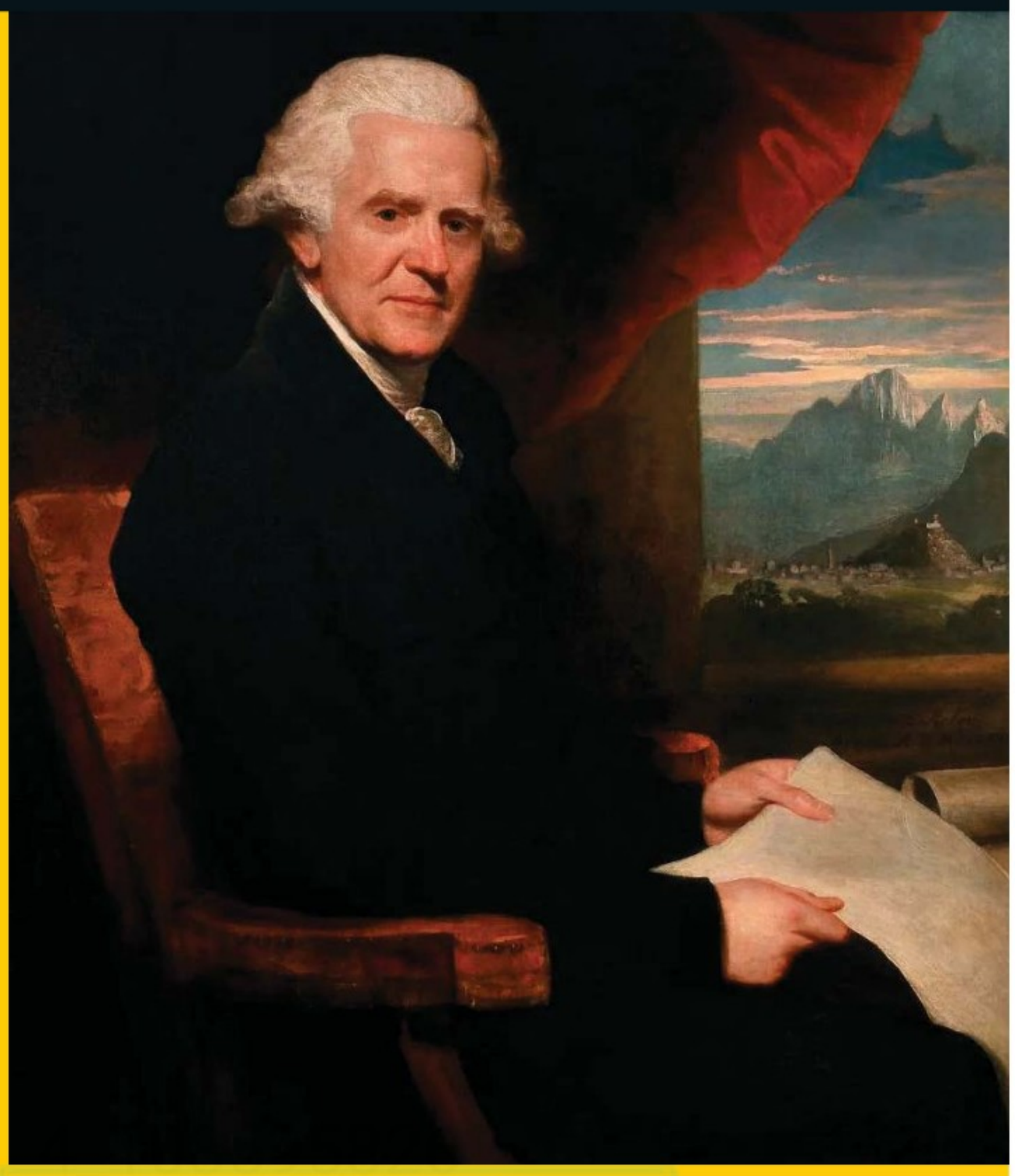
En novembre dernier, **ce tableau peint en 1935 par Winston Churchill** et représentant une rue de Marrakech a été adjugé aux enchères pour 1,5 million de dollars, soit trois fois la valeur estimée par les experts.





CE COQUILLAGE ÉTAIT LE TÉLÉPHONE MOBILE DE L'ÂGE DE PIERRE

Douze conques découvertes en Catalogne sur des sites du Néolithique auraient pu servir à communiquer sur de longues distances il y a 6 000 ans, affirment les archéologues Miquel López Garcia et Margarita Díaz-Andreu (université de Barcelone). Certes, le mollusque *Charonia lampas* est comestible, mais les coquilles auraient été récupérées après la mort de l'animal et leur sommet pointu a été découpé, ce qui suggère une utilisation musicale, expliquent les chercheurs. Miquel López Garcia, également trompettiste, est parvenu à tirer un son à la fois *«puissant et stable»* de huit des exemplaires étudiés, dont la musique se rapprocherait selon lui du cor d'harmonie.



PASCAL PAOLI NE FAIT PAS RECETTE EN SA PATRIE

Mis aux enchères le 13 décembre par la maison Asta, à Bastia, ce célèbre portrait de l'inspirateur du nationalisme corse Pascal Paoli (1725-1807) n'a pas atteint le prix plancher de 500 000 euros et n'a donc été ni adjugé ni vendu. Réalisé en 1798 alors que Paoli avait fui en Angleterre son compatriote Napoléon Bonaparte, le tableau est signé par William Beechey (1753-1839), peintre quasi officiel de la famille royale britannique. Opposant aux Génois, le *Babbu di a Patria* («père de la patrie») a proclamé l'indépendance de la Corse en 1755, puis en a dirigé la république jusqu'à la mainmise française de 1769.

Ce superbe fer de lance daté du début de la dynastie Piast, qui régnait sur la Pologne de la fin du Xe au début du XIe siècle, a été extrait en novembre du lac polonais de Lednica par des archéologues de l'université Nicolas-Copernic (Torun).





TRUMP CLASS
USS DEFIANT

Donald Trump relance le concept de navire de ligne (*battleship*) que l'on croyait vulnérable et obsolète en annonçant *« d'ici deux ans et demi »* la sortie de deux unités d'environ 36 000 tonnes à propulsion nucléaire, *« les plus grands navires de guerre de l'histoire de notre pays »*.

Rompant avec la tradition, la future classe de *« vingt à vingt-cinq navires »*, si elle voit le jour, ne portera pas le nom du premier de série, l'USS *Defiant*, mais celui du président américain. Le nom de code choisi par l'US Navy (BBG-1) accole les initiales « BB », employées jadis pour désigner les cuirassés, à la lettre « G » (pour *Guided*) signifiant que l'armement principal utilise des missiles. À noter qu'un BBG-1 avait déjà été planifié : une reconversion jamais achevée du *Kentucky* (BB-66), ultime rejeton de la classe Iowa, derniers cuirassés américains dont quatre exemplaires de 48 000 tonnes ont été mis en service jusqu'en 1944.



En décembre, des fouilles entreprises par l'Inrap boulevard Leclerc, à Caen, **ont révélé un tronçon de mur de trois mètres d'épaisseur et vingt mètres de longueur** appartenant à un rempart médiéval.

EMMANUELLE COLLADO, INRAP - US NAVY - MINISTRY OF NATIONAL DEFENSE, REPUBLIC OF KOREA - MENAHEM KAHANA/AFP - THOMAS COEX/AFP

IL Y A 100 ANS...

Le 16 mars 1926, dans une ferme d'Auburn (Massachusetts), l'Américain Robert Goddard (1882-1945) lance la première fusée à ergols liquides : un combustible (ici de l'essence) et un comburant (l'oxygène liquide) dont la réaction produit un puissant jet de gaz. Le résultat est modeste : l'engin vole deux secondes et demie et atteint 12,5 mètres avant de retomber dans les choux (littéralement). Cette modeste première donne cependant le coup d'envoi non seulement à la course à l'espace, mais également à la production de missiles balistiques.



OHAZAR POUR G&H

UNE ÉTUDE ÉCLAIRE LA FIN SANGLANTE DU DUC HONGROIS BÉLA DE MACSÓ

Une étude dirigée par l'anthropologue hongrois Tamás Hajdu (université Loránd-Eötvös, Budapest) a confirmé, ADN à l'appui, que le squelette découvert en 1915 à Budapest était bien celui du duc Béla de Macsó (apr. 1243-1272), gouverneur des provinces méridionales de la Hongrie apparenté aux dynasties des Árpád (la première à régner sur le pays) et des Riourikides (les Scandinaves maîtres de la Rus' de Kiev). L'analyse de son squelette a permis d'élucider sa mort, causée par vingt-six coups de sabre et d'épée, dont neuf au crâne, portés par trois personnages placés de face et sur les côtés. La victime, dépourvue d'armure, a tenté en vain de se protéger, avant d'être achevée au sol. La position des assassins (associés à une maison rivale) et leur frénésie meurtrière suggèrent une préméditation alimentée par une solide dose de haine.



Des fouilles menées en octobre et novembre par l'armée de Séoul sur un ancien champ de bataille situé dans la zone démilitarisée qui sépare les deux Corées **ont permis de récupérer les restes de vingt-cinq soldats** et près de deux mille objets.



Le 24 novembre, Varsovie a convoqué l'ambassadeur d'Israël après une publication du Mémorial de la Shoah (Jérusalem) **reprochant prétendument à la Pologne d'avoir imposé l'étoile jaune aux Juifs.** Le texte mentionne en réalité que le pays a été le premier où l'insigne mortifère est devenu obligatoire, sans préciser qu'il s'agissait d'une mesure allemande.

UN PRÉSIDENT ALLEMAND SE REND POUR LA PREMIÈRE FOIS À GUERNICA

Accompagné par le roi d'Espagne Philippe VI, le président de la *Bundesrepublik* Frank-Walter Steinmeier a rendu hommage, le 28 novembre, aux victimes du bombardement de Guernica, *«crime odieux»* perpétré le 26 avril 1937 et symbole des souffrances des civils. Après s'être rendu au musée Reina Sofia où est exposé le célèbre tableau de Picasso *(ci-dessous)*, M. Steinmeier a affirmé que son pays *«assumait pleinement sa responsabilité historique»*. Mené par une cinquantaine d'avions allemands et italiens engagés dans le camp franquiste, le bombardement de la petite ville basque un jour de marché a fait entre 200 et 250 morts.



>>> Une plainte pour complicité de génocide et de crime contre l'humanité a été déposée le 4 décembre **contre la Banque de France,** accusée d'avoir validé des transferts de fonds destinés à des achats d'armes au profit des milices du Rwanda, en violation de l'embargo déclaré le 17 mai 1994 par l'ONU.

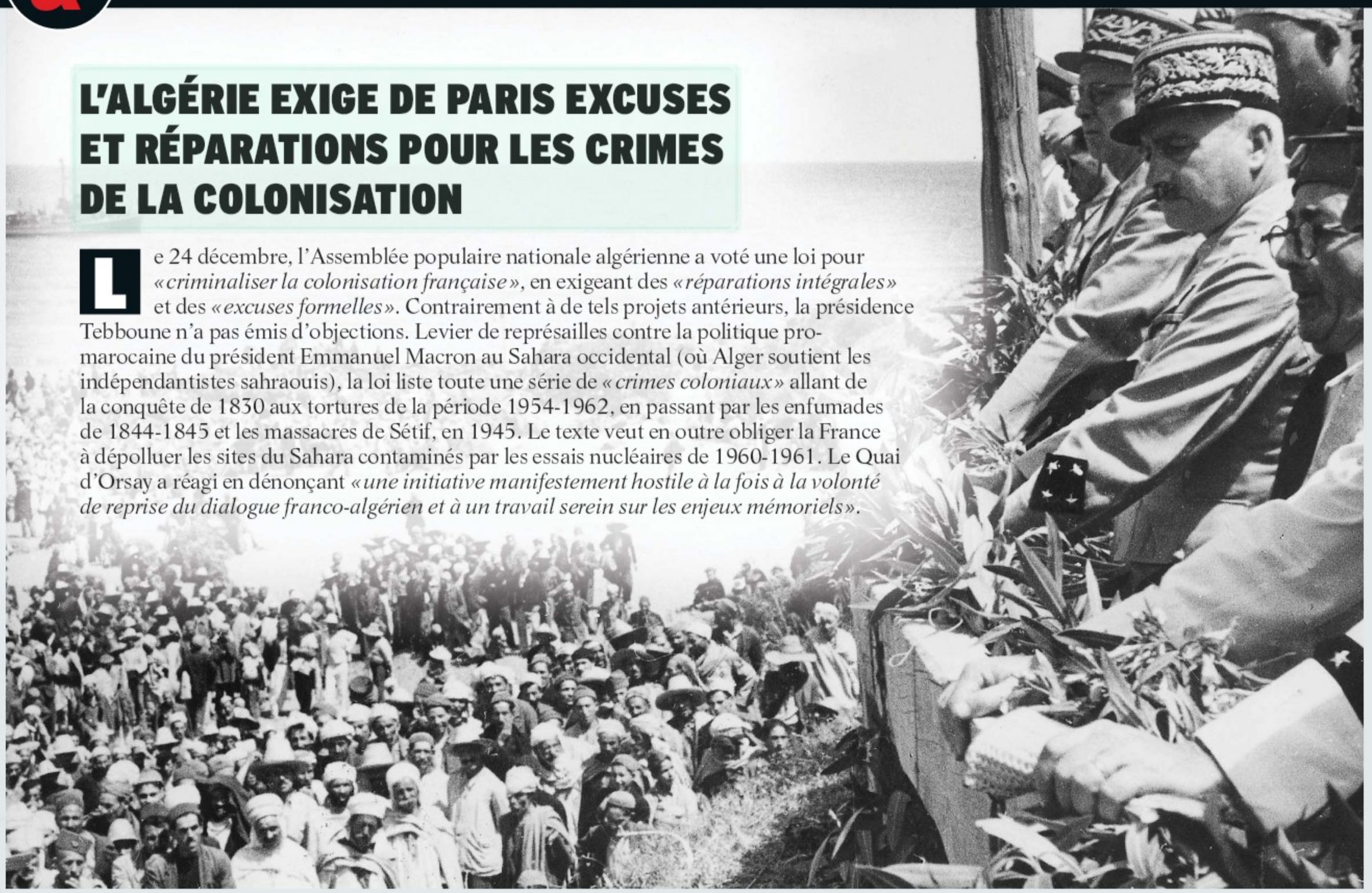
>>> Selon une étude de l'université suédoise de Lund, **le mystérieux bateau de Hjortspring**, découvert en 1880 sur l'île danoise d'Als, aurait été construit au IVe ou au IIIe siècle av. J.-C. sur les bords de la Baltique. L'embarcation de 21 mètres pouvait emmener une vingtaine de guerriers.

>>> **Londres a vigoureusement démenti, le 11 décembre,** les affirmations du président argentin Javier Milei selon lesquelles le Royaume-Uni serait en train de négocier la fin de l'embargo sur les armes britanniques et un transfert de souveraineté des îles Malouines à l'Argentine.

>>> Exilé au musée de Durham (Royaume-Uni), **un pauku a réintégré les collections du musée néo-zélandais d'Auckland.** Ce manteau de guerre maori, tissé dans une herbe locale, servait d'armure une fois empesé de boue et d'eau. Il n'en reste que cinq exemplaires connus.

L'ALGÉRIE EXIGE DE PARIS EXCUSES ET RÉPARATIONS POUR LES CRIMES DE LA COLONISATION

Le 24 décembre, l'Assemblée populaire nationale algérienne a voté une loi pour *«criminaliser la colonisation française»*, en exigeant des *«réparations intégrales»* et des *«excuses formelles»*. Contrairement à de tels projets antérieurs, la présidence Tebboune n'a pas émis d'objections. Levier de représailles contre la politique pro-marocaine du président Emmanuel Macron au Sahara occidental (où Alger soutient les indépendantistes sahraouis), la loi liste toute une série de *«crimes coloniaux»* allant de la conquête de 1830 aux tortures de la période 1954-1962, en passant par les enfumades de 1844-1845 et les massacres de Sétif, en 1945. Le texte veut en outre obliger la France à dépolluer les sites du Sahara contaminés par les essais nucléaires de 1960-1961. Le Quai d'Orsay a réagi en dénonçant *«une initiative manifestement hostile à la fois à la volonté de reprise du dialogue franco-algérien et à un travail serein sur les enjeux mémoriels»*.





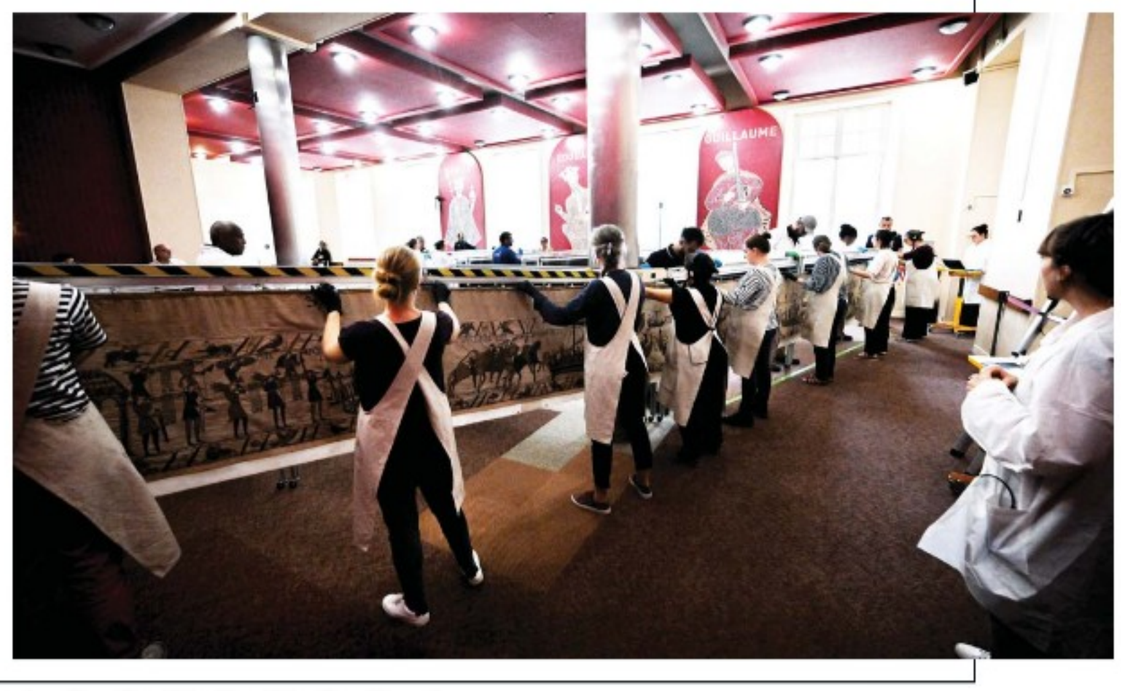
HISTORIC ENGLAND - BRIDGEMAN - LOU BENOIST/POOL/AFP - DR - IWM - ANNE-GAËLLE CORBARA/INRAP

DES MOSAÏQUES ROMAINES DÉCRIVENT UN ÉPISODE PERDU DE LA GUERRE DE TROIE

La mosaïque de Ketton (Rutland, East Midlands) n'illustre pas des épisodes de l'*Iliade* comme on le pensait, mais plutôt des extraits des *Phrygiens*, une pièce disparue du dramaturge athénien Eschyle (v. 525-456 av. J.-C.), affirme une étude dirigée par Jen Browning (université de Leicester). Les trois scènes fournissent en effet des détails qui diffèrent du texte d'Homère. La mosaïque montre ainsi Hector et Achille s'affrontant montés sur des chars *(ci-dessus)*, alors que l'*Iliade* évoque un duel à pied. Découverte en 2020 pendant l'épidémie de Covid-19, l'œuvre décorait une villa romaine datée du IIe siècle apr. J.-C.

918 MILLIONS D'EUROS

Ou 800 millions de livres sterling. Tel est le montant de l'assurance souscrite par le gouvernement britannique pour transporter et exposer la tapisserie de Bayeux en 2026, en vertu des accords signés entre Londres et Paris. Le chiffre pulvérise le record précédent, les 450 millions de dollars destinés à assurer le *Salvator Mundi* de Léonard de Vinci, en 2017.





OHAZAR POUR G&H

UN JOURNAL DE GUERRE A ÉTÉ TENU TOUR À TOUR PAR UN NORDISTE ET UN SUDISTE

En réexaminant les carnets écrits pendant la guerre de Sécession par son arrière-grand-père engagé chez les confédérés, Mary Hall, professeure de sciences politiques et d'histoire militaire à St. Mary's College of Maryland, a eu la surprise de constater que le document avait été entamé… par un soldat de l'Union. Pendant six mois de l'année 1862, le journal a ainsi été tenu par Jacob Elsesser, du 9e régiment de réserve de Pennsylvanie, qui l'a perdu lors d'un combat près de Richmond, la capitale de la Virginie et de la Confédération. George Hall, du 14e régiment d'infanterie de Géorgie, l'a récupéré et continué jusqu'en mars 1865, peu avant la reddition du 9 avril. Mary Hall a fait de cette œuvre rarissime un livre : *From a Yankee to a Rebel Diary* (Lot's Wife Publishing Company, 2025).


LES DERNIERES NOUVELLES DU SOIR

MERCI TAXI...

L'ESPOIR
nice-matin
DE NICE ET DE LA COTE D'AZUR

le bridge

les échecs

La Caravelle Ajaccio-Nice s'abime au large d'Antibes

ON A RETROUVÉ LA CARAVELLE D'AIR FRANCE DISPARUE EN 1968

Le 13 octobre, la Marine nationale a annoncé avoir localisé, au large du cap d'Antibes et par 2 300 mètres de profondeur, l'épave du vol AF 1611, disparu en mer entre Ajaccio et Nice le 11 septembre 1968 avec 95 passagers et membres d'équipage. Cette découverte pourrait aider à élucider les circonstances du drame. D'après des débris remontés au chalut, les travaux du Bureau d'enquêtes et d'analyses pour la sécurité de l'aviation civile ont suggéré, en 1972, que la Caravelle s'est écrasée à la suite d'un incendie s'étant déclenché dans les toilettes de l'arrière – sans expliquer l'origine du feu. Les familles des victimes ont, elles, attribué la destruction de l'appareil à un missile testé ce jour-là par les militaires du Centre d'essais de la Méditerranée (CEM), basé sur l'île du Levant, dans le Var. Le ministère de la Défense a jusqu'à présent nié toute responsabilité, en dépit d'éléments aussi concordants que troublants. Affaire à suivre.



UNE LETTRE RACONTE LE CALVAIRE DES TANKISTES BRITANNIQUES PENDANT LA GRANDE GUERRE

Un courrier inédit remis au Tank Museum de Bovington éclaire les conditions terribles vécues par les équipages des premiers blindés britanniques. Daté du 17 août 1917, il a été rédigé par le lieutenant Palmer, commandant d'un char Mark IV, pour le frère du caporal-chef Hopkins, *« le meilleur mitrailleur que j'ai rencontré »*. Ce dernier a d'abord été intoxiqué à bord d'un premier engin, mis hors de combat par un obus chimique. *« Votre frère a été aussi salement gazé que tout le monde, mais il est resté à son poste »*, écrit l'officier. Les deux hommes sont retournés immédiatement au combat à bord d'un deuxième char, détruit dans la foulée par un autre obus. Après avoir posé un bandage sur son équipier blessé, Palmer l'a emmené à un poste de secours, où Hopkins est mort. *« Votre frère ne s'est pas plaint, bien que sa blessure soit plutôt moche,* ajoute Palmer. *Il va me manquer beaucoup et il sera difficile à remplacer, car il tenait magnifiquement l'équipage en main. »*



Des fouilles de l'Inrap à Grenoble **ont permis d'exhumer un gibet du XVIe siècle** associé à des fosses contenant au moins trente-deux squelettes. Le site a pu servir à exposer les corps de chefs huguenots, comme Benoît Croyet, accusé en 1573 d'avoir participé à une attaque contre Grenoble, ou Charles du Puy-Montbrun, décapité en 1575.

>>> Le concours international de maquettes organisé du 23 au 24 mai 2026 par le musée des Blindés de Saumur aura pour thème « Les blindés : inspirations animales ». Côté aviation, il s'agira des aéronefs portant des noms d'animaux.

>>> L'université galloise d'Aberystwyth coordonne **l'édition d'un premier dictionnaire de celte antique.** Élaboré à partir d'inscriptions sur des pierres et d'écrits romains (dont ceux de César), il devrait dépasser le millier de mots.

>>> L'Inrap a annoncé, le 26 novembre, **la découverte à Senon (Meuse) de trois grands récipients de céramique** contenant des milliers de pièces de monnaie romaines datées de la fin du IIIe au tout début du IVe siècle apr. J.-C. Reste à savoir pour quel usage.

>>> L'historien algérien Mohammed Harbi s'est éteint le 1er janvier à Paris, à l'âge de 92 ans. Ex-cadre du FLN arrêté par Boumédiène, réfugié en France en 1973, il était l'auteur d'ouvrages critiques fondamentaux sur le mouvement révolutionnaire algérien.



Par BENOIST BIHAN

DU CUIRASSÉ AU PORTE-AVIONS ET ALLER-RETOUR

Le porte-avions serait aujourd'hui obsolète du fait des drones et des missiles, de même qu'hier le cuirassé aurait été envoyé à la ferraille par le porte-avions. Une analyse simpliste qu'il faut déconstruire pour prendre les bonnes décisions de programmation !

Hasard du calendrier : le président de la République confirmait, le 21 décembre dernier, la construction du successeur du porte-avions *Charles de Gaulle*. Le lendemain, Donald Trump annonçait le début des études pour la construction d'un *battleship*, l'USS *Defiant*, navire de surface de 30 000 tonnes destiné à prendre la suite des cuirassés d'antan. Et voilà aussitôt relancé le débat sur l'obsolescence des grands navires de combat de surface, porte-avions en tête. D'autant que, quelques semaines auparavant, un *wargame* américain simulant un conflit contre la Chine avait conclu à la perte (virtuelle) d'un pont plat de l'US Navy. Nombre de commentateurs en ont profité pour proclamer obsolètes les porte-avions, comme les cuirassés, *« à l'ère des drones et des missiles balistiques »*. C'est aller vite en besogne.

La disparition du cuirassé est souvent attribuée à la seule irruption du porte-avions. L'un aurait déclassé l'autre. Mais la réalité est plus complexe. C'est d'abord la disparition de la marine de surface rivale – japonaise, en l'occurrence – qui a rendu le cuirassé moins utile après 1945. Tant que Staline a eu le projet de construire des navires comparables, Britanniques et Américains ont conservé dans leur ordre de bataille quelques-uns de ces vaisseaux. En fin de compte, c'est davantage le choix du tout-missile, effectué par Khrouchtchev, qui a fini par avoir la peau des cuirassés, à quoi l'on peut ajouter des causes techniques, puisque les turbines à vapeur étaient devenues trop coûteuses à entretenir. Le procès du cuirassé a néanmoins été ramené à ce jugement simpliste : l'avion (ou le missile) a rendu le canon obsolète. C'est l'argument initialement poussé par les aviateurs, sans grande surprise.

Les discussions actuelles autour du porte-avions, prétendument rendu obsolète par les drones et les missiles balistiques, sont d'aussi mauvaise foi. D'abord, le porte-avions n'est pas soudain devenu vulnérable aux menaces. Il l'a toujours été. Ainsi, la Royal Navy a perdu cinq cuirassés ou croiseurs de bataille pendant la Seconde Guerre mondiale – deux du fait d'avions, deux par des U-Boote et le HMS *Hood,* coulé par le *Bismarck* –, mais elle a vu sombrer autant de porte-avions. L'US Navy elle-même a perdu quatre porte-avions lourds sur les vingt-quatre qu'elle a mis en service pendant la guerre : 16,7 % de pertes, auxquelles s'ajoute un des neuf porte-avions légers, plus vulnérables. Ce décompte n'inclut pas les ponts plats endommagés. Les six navires de la classe britannique Illustrious ont été avariés à des degrés divers. Trois de leurs homologues américains de la classe Essex ont été grièvement blessés par des kamikazes dans les derniers mois de la guerre. Que drones et missiles s'ajoutent aux bombes et aux torpilles ne fait qu'accentuer l'importance de la défense de ces navires, tendance déjà manifeste durant la Seconde Guerre mondiale. Ainsi, entre un quart et un tiers du groupe aérien d'un porte-avions américain consistait en chasseurs en 1942, et les trois quarts en 1944. Quant à la DCA, elle a été décuplée dans la même période – ce qui rappelle que la seule limite incompressible d'un navire est sa capacité d'emport…

TOUS LES VAISSEAUX SE JUSTIFIENT DÈS LORS QU'ILS S'INSCRIVENT DANS UNE LOGIQUE STRATÉGIQUE.

L'argument économique, quant à lui, n'est pas lié au navire, mais plutôt aux avions : un chasseur furtif est par nature plus exigeant en maintenance et en infrastructures qu'un chasseur à moteur à pistons. Tout ceci incite à poser le problème autrement, à savoir en termes d'utilité stratégique et tactique. Or, tout se passe désormais comme si l'utilité d'un matériel résidait dans son (impossible) invulnérabilité. Il faut se garder de ce non-sens ! Porte-avions, cuirassés ou sous-marins, et demain porte-drones ou lanceurs de missiles balistiques – l'une des fonctions du *Defiant* – se justifient dès lors qu'ils s'inscrivent dans une logique stratégique et remplissent à son service un rôle tactique efficace. Ainsi, durant la Seconde Guerre mondiale, il s'agissait de dominer les mers pour autoriser d'autres missions : convois, opérations amphibies, etc. Pendant la guerre froide, forts de la maîtrise des mers, les États-Unis ont réorienté leurs forces navales vers des missions contre la terre, les porte-avions jouant le rôle de canonnières à longue allonge… Quelles sont les missions des grands navires aujourd'hui et que seront-elles demain ? C'est sur ces questions que devrait porter le débat, plutôt que sur la fétichisation – pour ou contre – de tel ou tel objet technique. En 1940, les défenseurs du « tout-bombardier » avaient tort autant que ceux qui s'arc-boutaient sur le cuirassé comme clef de voûte des marines.



Revivez les Guerres qui ont changé l'Histoire

Photo non contractuelle. ©Shutterstock.com. Certaines images ont été générées par intelligence artificielle.

1 numéro tous les 2 mois



2 hors-séries par an

VOTRE ABONNEMENT
PAPIER + NUMÉRIQUE

6,50€
tous les 2 mois
sans engagement



+ EN CADEAU
le porte-cartes en cuir

PROFITEZ-EN
en flashant
le QR code ci-dessus

GUERRES & Histoire

BULLETIN D'ABONNEMENT à retourner sous enveloppe

affranchie à : Service abonnements Guerres & Histoire - 59898 Lille Cedex 9

M037 # D1383405

① Je choisis la formule d'abonnement (je coche la case) :

☐ **Formule sans engagement :**
1 numéro tous les 2 mois + 2 hors-séries par an
+ le porte-cartes en cadeau (1)

Je résilie quand je le souhaite. Je remplis le mandat ci-dessous accompagné de mon RIB. Je règlerai 7,50€ tous les 2 mois l'année suivante.

-43%
6,50€
TOUS LES 2 MOIS
au lieu de ~~11,56€~~*

☐ **Formule annuelle :**
6 numéros + 2 hors-séries (2)

Mon abonnement se renouvellera automatiquement à date anniversaire sauf résiliation de ma part.

-20%
55€
SEULEMENT
au lieu de ~~69,34€~~*

② Je choisis le mode de paiement :

Par prélèvement automatique :
je complète l'iban ci-dessous à l'aide de **mon Relevé d'Identité Bancaire (R.I.B) à joindre.**

IBAN :

Vous autorisez Reworld Media Magazines à envoyer des instructions à votre banque pour débiter votre compte, et votre banque à débiter votre compte conformément aux instructions de Reworld Media Magazines. Créancier : Reworld Media Magazines - 40 avenue Aristide Briand - 92220 Bagneux - France. Identifiant du créancier : FR 05 ZZZ 489479

Date et signature obligatoires

Date : / /

Par carte bancaire :
je me rends sur KiosqueMag.com : **bit.ly/page-gh89**
La boutique officielle de Guerres & Histoire.
Plus simple, plus rapide, 100% sécurisé !

Scannez-moi

Par chèque (formule annuelle uniquement) :
je renvoie le coupon accompagné de mon chèque libellé au nom de Guerres & Histoire (sans agrafe, ni scotch) à :
Guerres & Histoire Service abonnement 59898 Lille Cedex 9

③ Je complète les coordonnées du bénéficiaire de l'abonnement :

** À remplir obligatoirement.

Nom** : Prénom** :

Adresse**:

CP** : Ville**:

Date de naissance : / / (pour lui fêter son anniversaire) Tél. (portable de préférence) : (envoi d'un SMS en cas de problème de livraison)

Email :

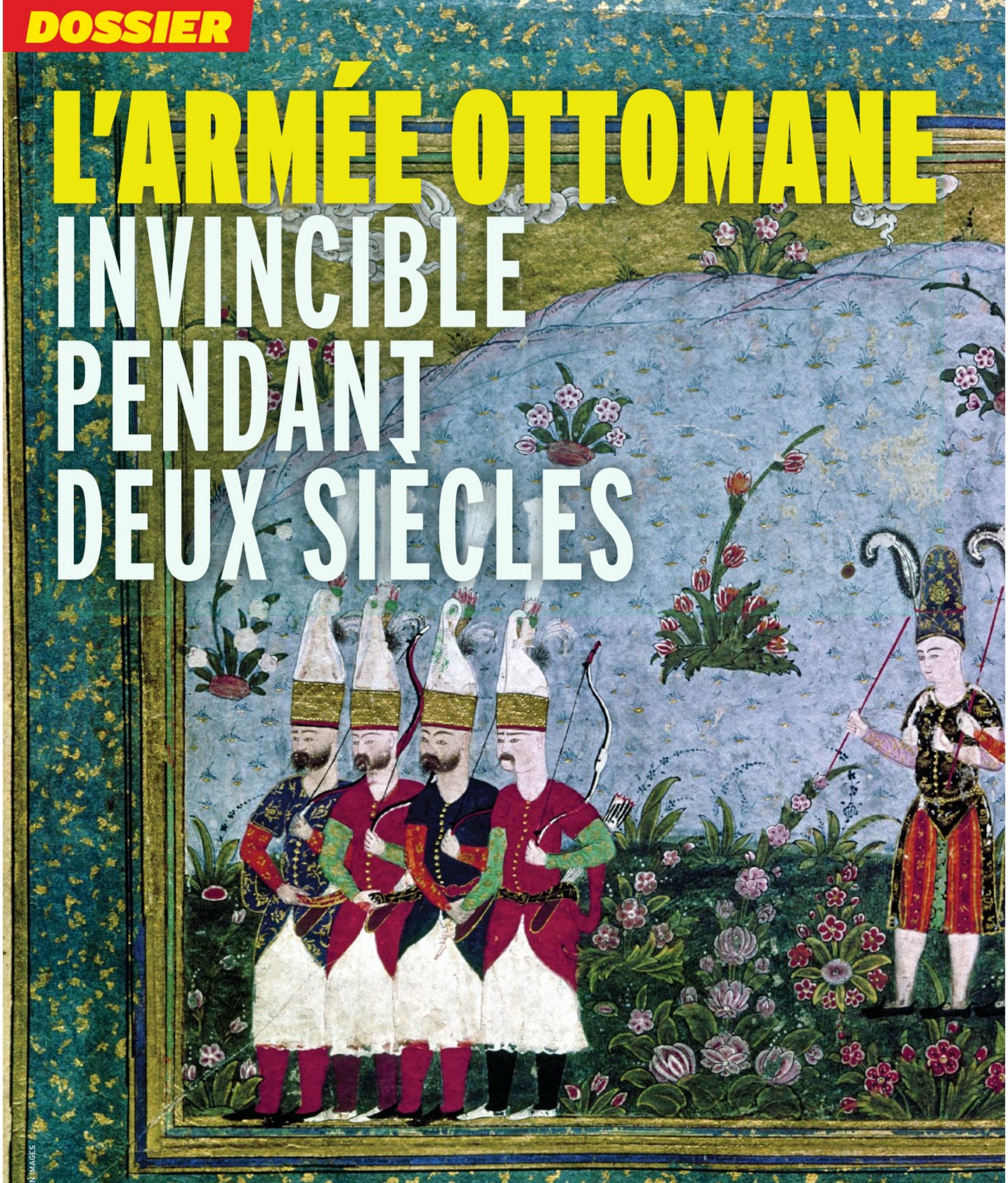
☐ Je ne souhaite pas recevoir les offres Privilège Guerres & Histoire et Kiosquemag sur des produits et services similaires à ma commande par la Poste, e-mail et téléphone. Dommage!

☐ Je ne souhaite pas que mes coordonnées postales et mon téléphone soient communiqués à des partenaires pour recevoir leurs bons plans. Dommage!

*Le prix de référence à l'année se compose du prix kiosque : 6 n° Guerres & Histoire et 2 Hors-séries à 62,80€ et des frais de port à 6,54€. (1) Formule mensuelle sans engagement : je peux résilier à tout moment sur simple appel ou par courrier au service client. Après 1 an, je serai prélevé de 7,50€ tous les 2 mois. (2) Formule annuelle avec engagement : abonnement automatiquement reconduit à date d'anniversaire. Le règlement s'effectue en une seule fois. Vous serez informé par écrit dans un délai de 3 mois avant le renouvellement de votre abonnement. Vous aurez la possibilité de l'annuler 30 jours avant la date de reconduction auprès du service client. A défaut l'abonnement sera reconduit pour une durée identique à votre abonnement initial. Pour toute autre information, vous pouvez consulter nos CGV sur kiosquemag.com et contacter le service client par mail sur serviceabomag.fr ou encore par courrier à Reworld Media Magazines - Service Client - 40 avenue Aristide Briand - 92227 Bagneux. Offre réservée aux nouveaux abonnés en France Métropolitaine valable jusqu'au 07/04/2026. DOM-TOM et autres pays nous consulter. Vous disposez, conformément à l'article L 221-18 du code de la consommation, d'un droit de rétractation de 14 jours à compter de la réception du magazine en notifiant clairement votre décision à notre service abonnement. Les informations demandées sont destinées à la société REWORLD MEDIA MAGAZINES (KiosqueMag) à des fins de traitement et de gestion de votre commande, de la relation client, des réclamations, de réalisation d'études et de statistiques et, sous réserve de vos choix, de communication marketing par KiosqueMag et/ou ses partenaires par courrier, téléphone et courrier électronique. Vous bénéficiez d'un droit d'accès, rectification, d'effacement de vos données ainsi que d'un droit d'opposition en écrivant à RMM-DPD, c/o service juridique, 40 avenue Aristide Briand - 92220 Bagneux, ou par mail à dpd@reworldmedia.com. Vous pouvez introduire une réclamation auprès de la CNIL - www.cnil.fr. Pour en savoir plus sur la gestion de vos données personnelles, vos droits et nos partenaires, consultez notre politique de Confidentialité sur www.kiosquemag.com.

L'ARMÉE OTTOMANE

INVINCIBLE PENDANT DEUX SIÈCLES



BRIDGEMAN IMAGES

Émergeant d'Anatolie à la fin du XIIIe siècle, les Turcs ottomans se montrent d'entrée de redoutables combattants. Après s'être fait les dents sur un Empire byzantin moribond, ils se taillent un immense domaine en combinant trois atouts : un esprit ouvert sur l'innovation, la complémentarité entre forces terrestres et navales et, enfin, de réelles capacités interarmes. Faute de pouvoir réformer leur système économique et social, ils entament cependant, au XVIIe siècle, un lent déclin.

Des janissaires ouvrent la parade sur cette enluminure ottomane du XVIe siècle. Fantassins emblématiques de l'armée ottomane, ils conservent l'arc composite hérité des cavaliers de la steppe, bien qu'ils excellent dans le maniement coordonné de la mousqueterie. Leur cohésion et leur discipline sont la recette des triomphes qui jalonnent les règnes de Mehmed II et de Soliman, les sultans conquérants.



L'EMPIRE OTTOMAN FUSIONNE BYZANCE ET L'ISLAM

Surgis au XIIIe siècle des confins de l'Anatolie, les Ottomans étendent une domination éclair au Moyen-Orient et dans l'est du monde méditerranéen grâce à leur excellence militaire et leur réalisme politique, au point de devenir une des toutes premières puissances européennes au XVIe siècle. Le long déclin qui s'ensuit ne saurait faire oublier que les Turcs ont terrifié les Habsbourg jusqu'à la fin du XVIIe siècle.

Par FABRICE MONNIER

Thebasion est une bourgade byzantine de Bithynie (l'actuelle province de Bilecik, en Anatolie occidentale) sise à 120 kilomètres à l'est de la mer de Marmara. Vers 1231, elle est conquise par un clan de guerriers turcs et renommée Sögüt. Elle devient le tout premier fief anatolien de leur chef Ertugrul («Faucon viril», v. 1191-v. 1281). On ignore tout de lui, sinon qu'il appartient à la belliqueuse Confédération oghouze et qu'il adopte, avec les siens, la foi musulmane. À sa mort, son fils Osman (v. 1258-1326) lui succède. Guerrier charismatique, il agrège aux combattants de son clan des aventuriers de toute provenance: nomades turcomans, renégats grecs, proscrits… Ses conquêtes, poursuivies par ses héritiers, forment l'ensemble territorial qui devient peu à peu l'Empire ottoman. La fusion entre dirigeants et dirigés est telle qu'au fil des siècles, les sujets de la dynastie en viennent à se présenter comme les «enfants» ou les «gens d'Osman» (les *Osmanlis*, ce que le français déforme en «Ottomans»). Cette identification est unique au monde: les sujets des Habsbourg ne se définissent jamais dans l'histoire comme des «Habsbourgeois», ni ceux des tsars comme «Romanoviens»…

Coup de pouce sismique

La première proie des Ottomans est l'Empire byzantin. Fragilisé par d'interminables guerres civiles, il semble tout désigné: les régions non musulmanes font naturellement partie du «Territoire de la guerre» (*Dâr-al-Harb*), et leur destin est d'incorporer pour toujours celui de l'islam (*Dâr-al-Islâm*) au moyen de la «guerre sainte» (*djihad* ou *gaza*). Orhan (1281-1362), le successeur d'Osman, est servi par la chance. Le 2 mars 1354, un séisme abat les murailles de Gallipoli et des places fortes voisines. Tandis que les survivants fuient vers des secteurs qu'ils pensent épargnés, Süleyman Pacha, le fils aîné d'Orhan alors basé à Pegæ (Biga), sur la côte asiatique, saisit l'occasion: il traverse les Dardanelles et occupe les places sans défense…

Grâce à ce coup de pouce sismique, les guerriers ottomans passent sans effort d'Asie en Europe – ou d'Anatolie en Roumélie, le nom donné aux régions des Balkans contrôlées par Byzance. Depuis la tête de pont de Gallipoli aux remparts reconstruits et renforcés, les Ottomans ravagent à loisir le territoire d'un *Basileus* de plus en plus faible. À l'ouest, ils s'emparent de la Thessalie, au centre, de la Macédoine et à l'est, de la Thrace, isolant Constantinople. Au nord des Balkans, seule la noblesse serbe leur oppose une résistance prolongée. Le 15 juin 1389, elle est décimée en rase campagne dans un lieu que les Serbes appellent *Kosovo Polje* (le «Champ des Merles», *cf. «G&H» n° 28*). Si Mourad Ier (premier sultan en titre, 1326-1389) y trouve la mort, son fils **Bayezid Ier** (ou Bajazet, v. 1360-1403) présent à ses côtés est immédiatement intronisé et évite le désastre. Mieux: le 28 septembre 1396, déplaçant ses troupes avec une rapidité qui lui vaut le surnom de *Yildirim* («la Foudre»), le nouveau sultan surprend et anéantit une armée croisée devant les murs de Nicopolis, place fortifiée de la rive droite du Danube (aujourd'hui Nikopol, en Bulgarie). Constantinople, cernée, est en passe de tomber… Mais le jeu politique dangereux que joue Bayezid offre à Byzance un répit imprévu.

Des tactiques de la steppe au «mur de fer»

Champions de la foi autoproclamés, les Ottomans n'ont pas besoin de justification pour affronter les chrétiens. Cela ne les empêche guère de combattre au besoin d'autres musulmans, moyennant approbation de l'autorité religieuse suprême, le *Seyhülislam* (ou Grand Mufti). C'est ainsi que Bayezid dépossède quelques potentats d'Anatolie centrale, région alors parsemée de principautés fondées par des dynasties turques refusant leur soumission. Aux abois, les récalcitrants appellent à leur secours **Tamerlan**, le puissant conquérant de l'Asie centrale. Le 28 juillet 1402,

Pas de paix avec les infidèles avant 1699

Dans sa phase ascendante, l'Empire ottoman ne daigne pas traiter avec ses ennemis chrétiens, acceptant tout au plus des trêves conditionnelles et temporaires, ainsi que des alliances, comme celle conclue en 1536 entre Soliman le Magnifique et François Ier contre l'ennemi Habsbourg. La première «véritable» paix qu'il consent à négocier est celle de Karlowitz (aujourd'hui Sremski Karlovci, en Serbie). Signée en 1699, elle met fin à onze ans de guerre ouverte avec une coalition de puissances européennes: vaincu, Mustafa II (qui règne de 1695 à 1703) accepte de traiter d'égal à égal avec des souverains chrétiens, au premier rang desquels se trouve l'empereur Léopold Ier de Habsbourg. Il en résulte un tracé inédit, à travers l'Europe balkanique et centrale, d'une frontière nettement marquée entre terre d'islam et chrétienté. Des missions de délimitation sont envoyées sur le terrain. En Dalmatie, le comte Luigi Ferdinando Marsigli (1658-1730), un aristocrate bolonais au service de l'Autriche, dirige l'une de ces missions. Par la suite, il rédige un ouvrage intitulé *Stato militare dell'impero ottomano* (*L'État militaire de l'Empire ottoman*), une mine de renseignements sur l'armée ottomane au début du XVIIIe siècle.

BRIDGEMAN IMAGES (X2) – DR



Père fondateur de la petite principauté anatolienne de Sögüt, Osman (ou Ottoman, v. 1258-1324 ou 1326) étend son domaine au détriment de ses voisins byzantins, base de l'empire auquel il donne son nom.



Stratège d'exception, Mehmed II (1432-1481) écrase les Hongrois, achève la conquête de l'Anatolie et des Balkans et prend Constantinople en 1453, dont il fait sa capitale. Grand organisateur, il transforme l'empire en une puissance navale de premier plan.



Soliman le Magnifique (1494-1566) saisit Belgrade, Rhodes et la Hongrie, arrache Bagdad aux Séfévides iraniens et pousse sa domination jusqu'à Alger. S'il échoue à prendre Vienne et Malte, son règne marque l'apogée de l'Empire ottoman.

près d'Angora (Ankara), Bayezid croit venir à bout de cette redoutable menace quand il est trahi au plus fort de la bataille par ses vassaux musulmans anatoliens et par les chefs des tribus nomades. Ironiquement, seuls les janissaires (pour la plupart ex-infidèles convertis) et ses vassaux chrétiens des Balkans, féodaux de Serbes en particulier, restent loyaux. Capturé, Bayezid meurt peu de temps après en captivité, tandis que les querelles de ses fils déchirent son domaine.

L'Empire ottoman se relève à une vitesse surprenante grâce aux talents de Mehmed Ier (1366-1421). Né pour la guerre, crédité dit-on de vingt-quatre campagnes militaires et de quarante blessures, le sultan récupère les territoires perdus en Anatolie et en Roumélie et parvient à porter la guerre en Valachie (au sud de l'actuelle Roumanie). Ses victoires s'expliquent certes par son talent, mais également par la leçon qu'il a tirée du désastre d'Angora. À savoir que les tribus turcomanes et les féodaux musulmans, qui ont assuré les succès contre Byzance, ne sont pas fiables. La réussite repose donc désormais sur une solide infanterie, organisée autour du corps des janissaires, à la loyauté et à l'efficacité éprouvées.

Les Ottomans rompent également avec la tactique traditionnelle des attaques feintes, des replis brusques et des contre-attaques foudroyantes qu'affectionnaient les armées de la steppe. Sur le champ de bataille, les stratèges ottomans attendent à présent que l'infanterie tienne bon comme un « mur de fer ». Serrés dans une formation compacte et à la fois capable, par son articulation, de supporter les charges de l'ennemi, les fantassins doivent, au commandement, riposter et percer les lignes adverses. Les janissaires ne font cependant pas tout. S'ils décident souvent de la bataille en intervenant à l'instant fatidique, ils sont en réalité assez peu nombreux et la Porte emploie nombre d'autres troupes soldées et spécialisées : pionniers, artilleurs, bombardiers, soldats de marine, ainsi que des cavaliers, car les troupes montées n'ont pas disparu, loin de là.

LA PORTE EMPLOIE NOMBRE DE TROUPES SOLDÉES ET SPÉCIALISÉES : PIONNIERS, ARTILLEURS, BOMBARDIERS, CAVALIERS…

Fossoyeurs de l'Empire romain

En temps de guerre (presque à chaque printemps), la Porte appelle les *sipahis* (un mot d'origine persane désignant un cavalier) à rejoindre l'armée. Plusieurs escadrons relèvent du sultan et sont pensionnés par lui. Ils sont en général issus du corps des *kapikulus* (les « esclaves de la Porte »). Équivalents montés des janissaires, ceux-ci forment une élite disciplinée et fiable, capable de se mesurer avec succès à la cavalerie féodale européenne, bien qu'ils ne portent pas d'armure. Ils sont tous en revanche des archers accomplis.

L'excellence de cette cavalerie est démontrée à proximité de Varna, port bulgare de la mer Noire. Le 10 novembre 1444, elle écrase, certes de justesse, une armée croisée mi-hongroise mi-balkanique pourtant sûre de l'emporter. Cette réédition du désastre de Nicopolis force les Hongrois à renoncer à leurs incursions au sud du Danube. Dans leur

Fils de Mourad Ier, **Bayezid Ier** (dit Bajazet, 1360-1403) succède à son père en 1389, au soir de la bataille de Kosovo. Après avoir fait exécuter son frère cadet Yakub Celebi, il agrandit les conquêtes ottomanes en Anatolie et dans les Balkans. En 1396, il écrase les croisés à Nicopolis, mais assiège en vain Constantinople. Capturé par le chef turco-mongol Tamerlan à Angora (Ankara), en 1402, il meurt en captivité.

Par son talent militaire, Timour Lang (Timour le Boiteux, ou **Tamerlan** en Occident, 1336-1405) se taille un immense domaine à partir de son fief d'origine, la Transoxiane, dont il fait resplendir la capitale, Samarcande. Son empire va du Gange aux Dardanelles, de la mer d'Aral et du Caucase au golfe Persique.



Un empire étendu sur trois continents

Né autour de Sögüt, près de Nicée, dans le nord-ouest de l'Anatolie, l'Empire ottoman se développe d'abord au détriment de Byzance et des principautés turques rivales, vestiges de l'Empire seldjoukide. Puis il s'étend progressivement aux Balkans à l'ouest, à la Mésopotamie à l'est et à la Crimée et au Caucase au nord, avant d'atteindre (brièvement) l'Atlantique le long de la côte africaine. Au faîte de son expansion au milieu du XVII[e] siècle, l'Empire ottoman couvre 5,2 millions de kilomètres carrés, ce qui le place théoriquement au niveau de l'Empire macédonien à la mort d'Alexandre, ou de l'Empire romain du II[e] siècle. Si les régions centrales d'actuelle Turquie et des Balkans font l'objet d'un contrôle centralisé, les régions excentrées jouissent d'une large autonomie, notamment les principautés dites « barbaresques » du Maghreb.



CARTE : JULIEN PELTIER POUR « G&H »

DIX BATAILLES POUR UN EMPIRE

Le 15 juin 1389 à Kosovo Polje, Mourad Ier écrase l'armée du prince Lazare de Serbie. Si les deux adversaires périssent dans l'affaire, cette victoire établit solidement la domination ottomane au nord des Balkans.

Le 25 septembre 1396 à Nicopolis, la fleur de la chevalerie française croisée au service du roi Sigismond de Hongrie tombe dans le piège classique de la fuite simulée et est anéantie par les sipahis de Bayezid Ier.

Le 28 juillet 1402 à Angora (Ankara), Bayezid est capturé par Tamerlan après une bataille à sens unique où ses troupes, pourtant expérimentées, sont débordées puis submergées par les essaims d'archers de la steppe.

Le 10 novembre 1444 à Varna, les croisés du roi de Pologne Ladislas III Jagellon croient l'emporter quand ils sont pris de flanc par la cavalerie anatolienne de Mourad II. Condamnée, Constantinople tombe en 1453.

Le 23 août 1514 à Tchaldiran, les janissaires et l'artillerie moderne de Sélim Ier écrasent l'armée archaïque du Séfévide perse Ismaïl Ier. Cette bataille est la première victoire de grande envergure d'une armée ottomane moderne, rééquipée d'armes à feu.



Le 22 janvier 1517 à Ridaniya, Sélim Ier détruit l'armée des Mamelouks commandée par Al-Achraf Tuman Bay. Il s'empare dans la foulée de l'Égypte, pilier de l'Empire ottoman pendant plus de trois siècles.

Le 29 août 1526 à Mohács, le roi de Hongrie, de Croatie et de Bohême meurt victime de l'indiscipline de ses troupes, écrasées par les janissaires et l'artillerie de Soliman Ier. Ottomans et Habsbourg se partagent la Hongrie démembrée.

Le 7 octobre 1571 à Lépante, l'escadre d'Ali Pacha se fait étriller par une flotte chrétienne au feu dévastateur commandée par l'infant Habsbourg Juan d'Autriche. C'est un coup d'arrêt, mais les vaincus récupèrent vite.

Du 1er mai 1648 au 27 septembre 1669, à Candie (Héraklion), Deli Hussein Pacha puis Fazil Ahmed Köprülü assiègent le doge de Venise Francesco Morosini. La place tombe au prix d'un effort épuisant. C'est le dernier grand succès ottoman.

Le 12 septembre 1683 à Vienne, l'Autrichien Charles V de Lorraine et le Polonais Jean III Sobieski mettent en déroute l'armée du grand vizir Kara Mustafa fatiguée par le siège de la capitale Habsbourg. C'est le début du déclin.



voisinage immédiat, les Ottomans n'ont plus personne à redouter. Mehmed II (1432-1481) en profite pour investir Constantinople. Les murailles qui rendent en principe la ville inexpugnable sont ébranlées par une puissante artillerie *(lire l'article p. 28)* et, le 29 mai 1453, à l'issue d'un siège de seulement 55 jours, la capitale byzantine tombe – et avec elle le dernier bastion de l'Empire romain. Le vainqueur y gagne le surnom de Mehmed le Conquérant (*Fatih Sultan Mehmed*) et jouit encore d'un grand prestige en Turquie.

La chute de Constantinople, certes fort affaiblie, est un séisme géopolitique. Le contrôle des deux rives de la mer de Marmara, des Dardanelles et du Bosphore fait de la mer Noire un lac turc. Mehmed II n'a ensuite aucune difficulté à soumettre les dernières principautés musulmanes indépendantes d'Anatolie. Il agit de même dans les Balkans. Si quelques nobles locaux résistent un temps – comme **Skanderbeg** en Albanie et le voïvode **Vlad Tepes** («l'Empaleur») en Valachie –, leur disparition met fin à toute opposition.

Le zénith ottoman

Les successeurs de Mehmed II renversent comme lui tous les obstacles. Sélim Ier (1470-1520) porte la guerre dans la Péninsule arabique, ce qui l'amène à affronter l'autre grande puissance musulmane de l'époque : les Mamelouks, maîtres de la Syrie et de l'Égypte. Menant une campagne éclair, Sélim les anéantit en 1516 à Marj Dabiq (Syrie), puis l'année suivante à Ridaniya, près du Caire, où le dernier sultan mamelouk est exécuté. L'Égypte et les villes saintes de La Mecque et Médine passent sous tutelle ottomane. Sur le Danube, seul le royaume de Hongrie contient la poussée, mais il est sur la défensive face aux efficaces flottilles fluviales adverses *(voir encadré)*. Le 29 août 1526, à Mohács, Louis II Jagellon accepte d'affronter des Turcs nettement plus nombreux. Erreur fatale : son armée est massacrée et le jeune roi meurt écrasé sous son cheval en tentant de prendre la fuite. Les Ottomans saisissent Budapest, qu'ils conserveront durant un siècle.

Champions du combat sous toutes ses formes, les Ottomans ne négligent pas la «petite guerre», à l'image des **akincilar** (les «faiseurs de raids»), qui multiplient les pillages depuis la Hongrie, poussant des pointes dans les profondeurs de la Moldavie et de l'Ukraine. Les Ottomans maîtrisent la guerre de siège, qu'ils préfèrent d'ailleurs aux aléatoires combats en rase campagne. Outre Constantinople en 1453, de multiples places réputées inexpugnables tombent entre leurs mains : Negrepont (Chalcis, dans l'île grecque d'Eubée) le 12 juillet 1470, Belgrade le 28 août 1521 et surtout Rhodes le 20 décembre 1522, pourtant défendue par l'indomptable ordre des Hospitaliers. Ce savoir-faire, les Ottomans l'exercent également à l'encontre des Séfévides, la dynastie chiite qui règne sur la Perse. En 1534, impressionnée par le déploiement turc, celle-ci abandonne sans combattre Bagdad, le plus grand centre urbain du monde arabo-musulman de l'époque.

CHAMPIONS DU COMBAT SOUS TOUTES SES FORMES, LES OTTOMANS NE NÉGLIGENT PAS LA PETITE GUERRE.

Par leur prestige, les Ottomans attirent tous les aventuriers d'Asie et d'Afrique du Nord. Séduits, les Barbaresques reconnaissent la primauté de la Sublime Porte et acceptent l'installation de garnisons de janissaires dans les principaux ports du Maghreb. Sur mer, les Barbaresques mènent une fructueuse guerre de course *(lire l'article p. 38)*, mettant sur la défensive toutes les côtes européennes du bassin occidental de la Méditerranée.

Sous le long règne de Soliman le Magnifique (46 ans), l'Empire a atteint son extension quasi maximale et son zénith en matière de puissance militaire. Il s'étend sur trois continents : l'Asie avec l'Anatolie, la Péninsule arabique et une partie de la Mésopotamie ; l'Afrique avec l'Égypte et toute la côte du Maghreb ; l'Europe avec l'essentiel des Balkans, la majeure partie de la Hongrie et de vastes territoires dans le sud de l'actuelle Ukraine, jusqu'aux confins de la Pologne. Le puissant khanat tatar de Crimée se reconnaît en outre vassal de l'Empire.

Rapidité, discrétion

Toutes les puissances voisines encore indépendantes restent sur la défensive. Elles s'interrogent chaque année au printemps sur la direction que prendront les armées du sultan ou sur les nouvelles provinces qui tomberont dans son escarcelle. Mais la Sublime Porte sait cacher ses objectifs réels en employant toutes sortes de ruses. Dès le début du XVe siècle, Bertrandon de La Broquière (v. 1400-1459), un noble gascon, diplomate au service du duché de Bourgogne, loue la capacité de l'adversaire à se mobiliser sans bruit : *«Lorsqu'ils sont prêts et qu'ils savent que les chrétiens arrivent et où ils sont, ils partent précipitamment et d'une telle manière qu'une centaine de chrétiens armés feraient plus de bruit en quittant leur camp que dix mille Turcs.»* Au XVIIe siècle, Raimondo Montecuccoli (1609-1680), grand adversaire de Turenne et l'un des meilleurs généraux du Saint-Empire, confirme que l'armée ottomane n'a rien perdu de sa rapidité ni de sa discrétion : toujours prête à partir au combat, elle arrive sur le champ de bataille avant même que l'on apprenne qu'elle était en mouvement.

Quand Soliman, malade, expire le 6 septembre 1566 au pied de la forteresse hongroise de Szigetvar, personne ne soupçonne en Europe qu'une grande époque se termine avec lui. Le Magnifique est en effet le dernier

Une logistique appuyée sur l'eau

Pour faire circuler leurs armées, les Ottomans empruntent le réseau routier dit *Via militaris* (ou *Via diagonalis*) tracé par les légions romaines, puis entretenu par Byzance pour faciliter les déplacements à travers les Balkans. À partir de Constantinople, la principale route conduit à Belgrade via Edirne (Andrinople), Plovdiv, Sofia et Nis, mais les périples terrestres sont lents et soumis aux aléas climatiques des Balkans. Même durant la belle saison, il faut tabler sur 90 à 100 jours de marche pour atteindre l'orée de la grande plaine hongroise. Emprunter la voie fluviale est plus rapide et aisé. Certains approvisionnements en vivres et en munitions, ainsi que l'artillerie lourde, sont donc acheminés par des navires qui, en mer Noire, longent la côte bulgare jusqu'aux ports fortifiés de Varna Izmaïl, Kilia et Braïla. Les cargaisons sont ensuite transbordées dans des embarcations plus petites qui remontent le Danube et peuvent accoster très loin en amont, là où les attendent des convois de chariots. Grâce à cette logistique bien rodée, les Ottomans parviennent à s'emparer, en 1521, de Belgrade, qui surplombe le Danube et est située à 900 kilomètres de son embouchure. Ce succès leur ouvre l'accès à la vaste plaine de Pannonie. Vingt ans plus tard, ils enlèvent Buda et dotent la place d'une garnison qui résiste, entre 1541 et 1684, à cinq tentatives furieuses de reconquête grâce aux renforts et au ravitaillement reçus par le Danube. Cette façon de profiter du réseau fluvial se double de remarquables capacités d'ingénierie. Le plus célèbre ouvrage d'art réalisé par l'armée ottomane est une structure fortifiée en bois, longue de douze kilomètres et large de plus de trois mètres, qui traverse les marécages et la rivière Drave près d'Osijek, petite cité de Slavonie (Croatie). Cette chaussée spectaculaire est érigée en 1526 sur ordre de Soliman le Magnifique pour faciliter ses offensives sur la Hongrie. Les troupes des Habsbourg ne parviennent à la détruire qu'en 1686.

JAN PEETERS/CHRISTIE'S



Les forces ottomanes attaquent une île fortifiée (peut-être Gramvoússa, au nord-ouest de la Crète), pendant le siège de Candie (Héraklion), de 1648 à 1669. La place tombe finalement, mais ce succès à la Pyrrhus annonce le déclin.

des « sultans combattants ». Ses successeurs paraîtront moins, puis plus du tout au milieu des troupes, amorçant le déclin. Celui-ci n'a rien d'immédiat. Si les Ottomans subissent plusieurs revers au XVIe siècle – notamment Malte en 1565 et Lépante en 1571 –, ils remportent encore de beaux succès : en 1570, Chypre tombe entre les mains de Sélim II (1524-1574), dont les troupes incendient Moscou l'année suivante. À l'ouest, l'Empire ottoman atteint (au moins symboliquement) l'Atlantique en 1576, quand la régence d'Alger étend sa domination sur le Maroc au nom de la Porte. Mourad III (1546-1595) lance même un raid sur les Canaries en 1586.

En 1669, les troupes de Mehmed IV (1642-1693) s'emparent de la Crète, alors possession vénitienne. Mais cette ultime et spectaculaire conquête est payée d'un prix terrible. La capitale de l'île, Candie (l'actuelle Héraklion), résiste vingt et un ans, quatre mois, trois semaines et cinq jours. Le siège, qui passe pour le plus long de l'histoire moderne, ne s'achève que le 27 septembre 1669 avec la reddition négociée de sa garnison. À cette date, Candie a subi près de 69 assauts et 1 364 explosions de mines, auxquels les assiégés ont répondu par quelque 80 sorties. Plus de 120 000 soldats de la Porte y auraient laissé la vie, dont environ 25 000 janissaires, contre 30 000 Vénitiens, alliés ou volontaires venus de toute la chrétienté prêter main-forte.

L'homme malade de l'Europe

Le dernier sursaut intervient en 1683, quand Mehmed IV vise le cœur de l'empire Habsbourg. Ses armées assiègent Vienne, mais sont culbutées par une armée chrétienne emmenée par le Polonais Jean Sobieski et l'Autrichien Charles de Lorraine *(lire l'article p. 34)*. Le recul est amorcé, mais il est d'abord très lent : la Serbie, la Grèce puis la Bulgarie retrouvent ainsi leur autonomie, sinon leur indépendance, en 1815, 1830 et 1878. Le déclin est également freiné par les interventions de plus en plus fréquentes des Britanniques, inquiets de voir le tsar contrôler les Détroits. En 1839, Londres défend la Porte contre l'Égypte de **Méhémet Ali**, tandis que le sultan Abdülmecid Ier (1823-1861) s'allie avec les Franco-Britanniques pendant la guerre de Crimée (1853-1856). Mais l'« homme malade de l'Europe », selon les mots attribués au tsar Nicolas Ier, est à l'agonie. Après une désastreuse alliance avec les puissances centrales pendant la Grande Guerre, l'Empire ottoman décède officiellement en 1922 sous les coups de Mustafa Kemal, dit **Atatürk**.

Georges Castriota (dit **Skanderbeg**, 1405-1468) est un noble et chef militaire albanais. Après avoir servi dans l'armée ottomane, il se soulève en 1443 et unifie les principautés, dont il défend l'indépendance jusqu'à sa mort, ce qui fait de lui le grand héros de la nation albanaise.

Le prince de Valachie Vlad III (dit **Vlad Tepes**, 1431-1476) se distingue en luttant farouchement contre l'expansion ottomane, mais aussi par les châtiments infligés à ses ennemis, dont le pal. Figure controversée, il est un symbole de résistance pour les Roumains et à l'origine du mythe de Dracula.

Guerriers irréguliers, les **akincilar** sèment la terreur sur les pourtours de l'Empire. Ils sont réputés pour leur sauvagerie et se distinguent par leur accoutrement étudié pour susciter l'effroi – bonnets en peau de hyène ou de léopard, surmontés de plumes d'aigle, vêtements rehaussés de fourrures de prédateurs, lions, tigres, loups, renards…

Officier albanais de l'Empire ottoman, **Méhémet Ali** (v. 1760-1849) prend le pouvoir au Caire en 1805, où il est reconnu *wali* (« vice-roi »). Modernisant État et armée, il sert le sultan Mahmoud II en Grèce, puis se retourne contre lui en 1831 et s'empare de la Syrie et de la Palestine. Mais ses succès inquiètent Londres, qui vole au secours de Constantinople et impose sa tutelle au Caire.

Militaire de talent né à Salonique, Mustafa Kemal (1881-1938) se distingue en résistant au débarquement allié dans les Dardanelles puis en Palestine. Entre 1920 et 1924, il repousse l'invasion grecque en Turquie. Maître politique incontesté, il abolit en 1922 le sultanat et fonde la République turque moderne, dont il devient le premier président sous le surnom d'**Atatürk** (« le Père des Turcs »).



JANISSAIRES ET ARTILLERIE, LES DEUX ATOUTS MAÎTRES DES SULTANS

Le secret des spectaculaires victoires de l'Empire repose à la fois sur de gros effectifs et sur un mélange interarmes associant notamment une infanterie solide et une puissante artillerie. Victimes d'un État sclérosé, les Ottomans n'ont pas pu tirer profit d'une révolution militaire dont ils étaient pourtant un moteur.

Par LAURENT HENNINGER

Durant les règnes de trois sultans – Mehmed II, Sélim Ier et Soliman Ier dit le Magnifique, de 1432 à 1566 –, l'Empire ottoman atteint l'apogée de sa puissance, notamment militaire, et les années et les siècles qui suivent ne sont qu'un long déclin, même si ce dernier, d'abord très lent, laisse croire pendant environ un siècle et demi que le danger turc demeure formidable. Or, il est impossible de séparer cet âge désormais «classique» pour les historiens du fait que cet empire reste, durant un peu plus d'un siècle, la principale puissance militaire du monde, Asie orientale exceptée. Le fait paraît d'autant plus curieux à nos yeux que nous avons pris l'habitude de considérer que la fameuse «révolution militaire» des temps modernes est d'origine occidentale et qu'elle fait partie des marqueurs du grand essor de l'Occident, cycle historique dont il semblerait que nous commencions à voir le terme. Pourtant, les Ottomans ont bel et bien été partie prenante de cette révolution, au point qu'ils en ont pris la tête durant la période considérée. Pour preuve : la création d'un corps d'infanterie d'élite unique au monde et d'un corps d'artillerie jusqu'alors sans équivalent.

LES OTTOMANS ONT BEL ET BIEN ÉTÉ PARTIE PRENANTE DE LA RÉVOLUTION MILITAIRE DES TEMPS MODERNES.

Le seul fait d'inclure dans son armée une infanterie nombreuse, disciplinée et professionnelle et de lui accorder une place centrale sur le plan symbolique comme en tactique marque une rupture nette avec la vieille tradition steppique dont sont issus les fondateurs tribaux de cette dynastie. Ils deviennent ainsi moteurs de la révolution militaire qui se déploie en Occident. Car le corps des janissaires possède toutes les qualités que nous venons d'énoncer.

Prélevés d'abord dans les villages chrétiens des Balkans, de jeunes garçons âgés de 8 à 16 ans sont envoyés en Anatolie, où ils sont islamisés, «turquisés» puis renvoyés à Constantinople, soit pour le service du palais du sultan, soit dans les casernes de janissaires. Là, ils sont formés de façon intensive, sur plusieurs années, pour devenir des fantassins d'élite capables de manier non pas une, mais plusieurs armes : sabre, hache, poignard, enfin l'arquebuse à partir du XVIe siècle. Jamais, cependant, ils ne se séparent de l'arc composite steppique, par mesure de sûreté au vu de la fiabilité relative des premières armes à feu. Notons que les arquebuses turques sont plus longues et de plus fort calibre (donc plus lourdes, mais plus létales) que celles des chrétiens.

L'entraînement comprend peu d'ordre serré en formation de combat (le «drill»). Il met surtout l'accent sur la précision et l'habileté au tir. Le seul dispositif tactique que l'on connaît parfaitement est le *tabur cengi*, qui consiste à organiser des chariots à la manière des **Hussites** de Bohême *(cf. «G&H» n° 88)*. C'est une formation efficace, mais plutôt défensive et assez statique, un peu à la façon des **tercios** espagnols. Les Ottomans ne passent à la mise en œuvre de méthodes offensives que sous le règne de Soliman, marquant ainsi leur accession à une vraie et pleine maturité tactique. En revanche, leur pratique du feu roulant pour les arquebusiers reste longtemps archaïque (comme chez les Européens, d'ailleurs), car elle est calquée sur celle des archers : des «paquets» d'arquebusiers font feu ensemble d'une façon assez désordonnée, avant de laisser la place à d'autres. Il faudra attendre les années



BERLINER ZINNFIGUREN

4_108595826

1620-1630 pour qu'ils s'essaient à la tactique plus formelle et systématique, donc plus efficace, mise au point par Maurice de Nassau.

Au combat, les janissaires sont positionnés au centre de l'armée, derrière un rideau de fantassins légers puis d'artillerie, la cavalerie protégeant leurs flancs. Ils apprécient peu d'avoir à combattre en Orient, non pas par répugnance à affronter des musulmans, mais parce que leur formation tactique fonctionne moins bien face aux nuées de cavaliers légers de ces régions. Ils préfèrent combattre les chrétiens, même si ces combats sont plus meurtriers, à l'exception des Moldaves et des Valaques, qui font preuve d'une immense sauvagerie.

Le maillon fort de l'armée

Dans la capitale et en temps de paix, les janissaires assurent la garde du sultan et l'ordre public, luttant notamment contre les incendies. Des contingents importants peuvent être détachés dans des garnisons de province où leur besoin se fait sentir, qu'il s'agisse de garder une frontière sensible ou de protéger juifs et chrétiens contre les violences populaires. Ils ont également vocation à compléter les troupes de marine lors de campagnes navales.

De quelques milliers à leur création, l'effectif des janissaires est porté à 12 000 à la fin du règne de Soliman le Magnifique. Leurs effectifs augmentent ensuite de façon constante et vertigineuse : 26 000 en 1595, 35 000 en 1598, etc. Cette expansion oblige à étendre leur recrutement aux îles de la mer Égée et à l'Anatolie, y compris chez les musulmans. Cette inflation, ceci dit, concerne toute l'armée : jamais les janissaires n'y représentent une majorité, mais ils en composent l'élément le plus professionnel, le mieux équipé, le mieux entraîné et le plus discipliné. Les punitions comportent assez peu de châtiments corporels, comme on serait tenté de le croire, mais plus souvent l'exil dans des garnisons obscures et lointaines

Inspirés par la doctrine chrétienne proto-réformatrice du martyr Jan Hus (v. 1369-1415), les **Hussites** tiennent tête en Bohême, de 1420 à 1431, aux croisades lancées par le Saint-Empire grâce à un art militaire original combinant infanterie paysanne, chariots de combat et artillerie légère.

Innovation espagnole créditée à Gonzalve de Cordoue (1453-1515), le **tercio** consiste à former des carrés de piquiers de taille réduite, afin de faciliter les manœuvres. Aux angles sont placés les arquebusiers, les tercios se couvrant mutuellement par un placement en damier. Ils dominent les champs de bataille du milieu du XVI^e^ siècle jusqu'au milieu du XVII^e^ siècle.



Tout en conservant l'arc ancestral, les janissaires combinent mousqueterie et armes blanches. Ils assurent la supériorité militaire ottomane au XVI^e^ siècle, avec un développement en conséquence : leur nombre est porté d'environ 8000 à la fin du XV^e^ siècle à près de 40000 au tournant du XVII^e^ siècle.





ou, pire que tout, l'exclusion du corps, devenu leur seule famille et dont le prestige, immense, rejaillit sur chacun d'eux.

Si prendre épouse leur est à l'origine interdit, la règle est abolie dès Sélim Ier. Les janissaires résident dans des casernes proches du palais, ou des maisons lorsqu'ils sont mariés. Fait important : la troupe incorpore des imams jouant un rôle d'aumôniers et issus bizarrement d'un ordre religieux mystique hétérodoxe (qui plus est chiite, alors que le sultan est sunnite), mais contrôlé par l'État : les derviches bektachis, une branche du soufisme. On peut supposer que cette secte est choisie pour sa tolérance à l'égard des chrétiens. Les janissaires bénéficient en outre d'un véritable système de sécurité sociale et de retraites très en avance sur l'époque. Tous ces éléments renforcent leur puissant esprit de corps, tout comme les uniformes rutilants, qui font le bonheur des metteurs en scène d'opéras occidentaux…

Moins célèbre que les janissaires, l'artillerie est un des grands piliers de la puissance militaire ottomane. Introduite dès le XVe siècle, elle ne cesse de monter en puissance jusqu'à la seconde moitié du XVIe. Si sa prestation la plus marquante reste la spectaculaire percée des murailles de Constantinople en 1453, son premier usage remonte à une soixantaine d'années plus tôt, en 1389, quand les forces de la Sublime Porte affrontent les Serbes à la bataille de Kosovo. Comme en Occident, il s'agit déjà d'unités *ad hoc*, organisées autour d'artisans indépendants, mais celles-ci sont intégrées à l'armée par Mehmed II, le conquérant de Constantinople. L'artillerie connaît sous son règne une expansion spectaculaire : de 250 hommes en 1453, l'effectif passe à 1 200 en 1567 et à près de 3000 en 1598.

Échanges humains et savoir-faire transnationaux

Après la mort de Mehmed, le corps s'organise autour de deux branches : les fondeurs et les unités de campagne. Fonderies et casernes sont regroupées dans le quartier de Top-Hané, à Constantinople. Des fonderies provinciales sont aussi créées, et il arrive aux armées ottomanes en campagne de fondre des canons sur les lieux de leur emploi, le plus souvent à destination des sièges. Contrairement à ce que l'on a cru, les recherches montrent que cette artillerie est restée à un niveau technologique

Des fortifications puissantes, mais primitives

Murailles urbaines, postes frontaliers, forts de défense côtière, garnisons territoriales… Les fortifications expriment elles aussi la puissance ottomane, en diversité, en nombre, en puissance et en coût, car elles ont toujours représenté une part énorme du budget militaire. Leur qualité peut encore être admirée dans toutes les ex-possessions turques. On les trouve dans l'ensemble des Balkans, mais surtout le long de la frontière du Danube ; sur les côtes, et tout particulièrement dans le Bosphore et les Dardanelles, à l'entrée des grands ports, autour des centres urbains, mais aussi sur les frontières orientales de l'Empire, face aux Perses et aux Arabes. Les places ottomanes devaient leur résilience à l'épaisseur de leurs murailles et à la multiplication des emplacements de tir facilitant une utilisation intensive de l'artillerie. Pourtant, ces fortifications sont restées de type médiéval. Jamais les architectes turcs n'ont accompli la transition vers la fortification bastionnée, face importante de la révolution militaire des Temps modernes. La prise en compte de l'artillerie, même réelle et largement mise en œuvre, a plutôt fait de ces places un équivalent des forteresses occidentales de la fin du XVe siècle – avant l'adoption du bastion et du plan géométrique –, à l'image de celles de Salses (Pyrénées-Orientales) ou de Douvres (sur la côte du Kent) : des forts aux tours rondes et des murs verticaux difficilement distinguables des châteaux médiévaux, sans bastions avancés et dont l'artillerie était postée sur des plates-formes de tir en haut des tours ou dans l'intérieur de murailles percées de fenêtres.

BRIDGEMAN IMAGES



Ces miniatures de la fin du XVIe siècle, tirées d'un album de voyage conservé à Oxford, montrent un sipahi armé de la lance et différents officiers coiffés du kavuk, le volumineux turban ottoman.

équivalent à celui des Européens jusqu'au début du XVIIIe siècle. Il convient de dire ici que l'Empire ottoman bénéficie de la présence, sur ses territoires, de la totalité des minerais nécessaires à la fabrication des armes, ce qui n'est le cas d'aucun de ses adversaires européens.

Entre la formation prodiguée tant aux fondeurs qu'aux artilleurs et la possibilité quasi permanente de pratiquer leur art en situation réelle, ces troupes sont remarquablement qualifiées et n'ont aucun problème pour vendre leurs savoir-faire en Perse, en Asie centrale, en Afghanistan ou en Inde. De même, les Ottomans trouvent presque toujours assez de spécialistes occidentaux disposés à leur monnayer leurs compétences, les différentes autorités européennes n'ayant pas les moyens matériels d'interdire ces expatriations. Ajoutons que les Turcs agrandissent leur parc par les prises à l'ennemi. Les artilleurs de l'armée centrale effectuent souvent des séjours de quelques années dans des fortifications provinciales ou frontalières, où l'un de leurs rôles est de transmettre leurs savoir-faire aux garnisons locales.

Sur le terrain, l'artillerie ottomane est toujours combinée à des fortifications de campagne ou des chariots, et coordonnée à l'action des janissaires et des *sipahis (voir plus loin)*. Mais elle brille surtout lors des innombrables sièges que les Turcs mènent dans les Balkans, sur le Danube ou en Méditerranée, où elle reste très longtemps sans vis-à-vis. En Europe et en Méditerranée, elle conserve jusqu'au début du XVIIe siècle une supériorité numérique absolue sur celle des Occidentaux.

JUSQU'AU XVIIIe SIÈCLE, L'ARTILLERIE OTTOMANE EST RESTÉE À UN NIVEAU ÉQUIVALENT À CELUI DES EUROPÉENS.

Sipahis, la cavalerie redoutée

Les janissaires et l'artillerie sont les forces que l'histoire et la mémoire ont le plus retenues de la puissance ottomane. Mais l'arme la plus nombreuse – et celle qui, à l'époque, terrifie le plus les Occidentaux – reste la cavalerie. Rien de plus logique, en apparence : les Turcs sont des peuples steppiques, dont les armées sont presque entièrement composées de cavaliers-archers. Mais cette image ne correspond pas à la réalité.

S'il reste bien d'authentiques cavaliers steppiques dans les forces ottomanes, c'est en petit nombre et pour des fonctions tactiques précises : harcèlement, reconnaissance, raids en territoire ennemi. Ces troupes proviennent de levées tribales irrégulières chez les Turkmènes ou les Tatars de Crimée. Leur caractère hyperviolent et «anarchique» en fait cependant une arme à double tranchant : appréciées pour répandre le chaos chez l'adversaire, elles ne manquent pas de causer des désordres à l'intérieur des frontières impériales, ce qui est moins plaisant… Il existe aussi une nuée de cavaliers légers dans les unités frontalières. Enfin, la cavalerie est d'une grande importance dans les guerres orientales de l'Empire ottoman, face aux Perses, aux Arabes syriens ou égyptiens, ou aux tribus berbères d'Afrique du Nord.

Le corps de cavalerie principal de l'armée (entre 40 000 et 50 000 hommes) est composé de *sipahis* – mot dont dérivent les spahis français ou les cipayes des Indes britanniques. Il s'agit de cavaliers en principe semi-légers, mais qui sont souvent semi-lourds si leurs moyens financiers leur permettent d'acquérir des pièces d'armure pour eux et leur cheval, ou s'ils appartiennent à des unités de la garde, largement financées par le sultan et stationnées à Constantinople ou ses environs.

Armés de lances (très différentes de celles de la chevalerie occidentale), de sabres, de haches, de plommées (des marteaux d'armes)



ou de masses, les sipahis ont conservé, comme l'infanterie, l'arc composite (ils n'adoptent des armes à feu, avec réticence, qu'au début du XVII[e] siècle). Polyvalente, cette cavalerie est redoutable, a fortiori en combinaison avec l'artillerie et l'infanterie des janissaires. Bien commandés et disciplinés, les sipahis sont spécialistes des attaques sur les ailes, soit pour encercler l'ennemi, soit pour le pousser au choc frontal contre les janissaires.

Une autre force: la logistique

Les sipahis relèvent du *timar*, système économique qui suppose qu'ils vivent sur un territoire de province pour y maintenir l'ordre, mais qu'ils rallient sur commandement l'armée centrale, avec un ou plusieurs cavaliers auxiliaires selon la richesse du domaine. Ce territoire leur est alloué administrativement: ils n'en sont pas propriétaires, ne peuvent le transmettre à leurs descendants et les paysans qui y travaillent ne leur appartiennent pas. Il ne s'agit donc pas d'un système féodal à proprement parler.

Comme dans tous les domaines, y compris civils, l'armée ottomane prolonge le modèle romain, notamment parce qu'elle constitue un système complet. Celui-ci se traduit par l'existence, dans le prolongement de l'artillerie, de corps de sapeurs, de mineurs et d'artificiers nécessaires aux sièges, bien entendu, mais aussi tout au long des opérations (franchissements, adaptation des routes au passage des convois lourds, etc.) et dans l'établissement comme l'entretien des fortifications. De même, la logistique et les transports font l'objet de soins attentifs et mènent à la création de corps militaires spécialisés, liés aux janissaires et à l'artillerie. Durant l'âge d'or, la logistique est soigneusement organisée par l'administration centrale de l'armée et de la Porte (le «ministère des Affaires étrangères») des mois avant le début d'une campagne, avec des étapes bien pourvues en ravitaillement de toute nature.

Un corps des armuriers de plusieurs centaines d'hommes accompagne l'armée en campagne, avec ses forges, ses outils et ses réserves de matériaux, sans compter les munitions (en particulier celles de l'artillerie) et la poudre. Instituées au XV[e] siècle, ces unités assurent la fabrication et l'entretien des armes individuelles, offensives comme défensives (casques, boucliers, armures). Elles intègrent des ouvriers et d'authentiques soldats, mais aussi des ingénieurs et des techniciens (l'équivalent des ouvriers qualifiés d'aujourd'hui, ou des artisans de l'époque). Enfin, ce système est complété par des unités en charge de la garde des

MUSEE PANORAMA 1453, ISTANBUL

routes, de l'entretien et de la garde des ponts, ainsi que de la protection des caravanes, le tout sur l'ensemble de l'Empire.

Les dernières recherches des historiens, notamment celles du Hongrois Gábor Ágoston, montrent que les Ottomans ne sont pas réticents à la nouveauté technique – avec deux bémols, cependant. D'abord, ils n'inventent presque rien. Tout au plus améliorent-ils certains armements. Ils se contentent de bénéficier de l'apport extérieur de spécialistes – ingénieurs, ouvriers, artisans – en provenance du monde chrétien (Allemands, Italiens, Marranes fuyant l'Espagne, qui apportent les affûts d'artillerie modernes). C'est là une grande différence avec le climat intellectuel de la Renaissance en Occident, hautement favorable à l'exploration, la théorisation et l'innovation dans tous les domaines, ou presque.

Empêchements structurels

Ensuite, la montée en puissance de la révolution militaire en Occident ne peut se produire sans l'émergence, en amont, d'un appareil économique, industriel et administratif lui-même issu d'un appareil fiscal et financier nécessaire à la levée des gigantesques capitaux requis. Or, le système ottoman des fonderies de canons repose sur un socle proto-industriel – avec quelques manufactures de taille moyenne et une multitude d'ateliers d'artisans plus ou moins gros – bien plus éloigné que l'Occident du système d'usines que les princes européens vont créer ou améliorer, en réformant leurs États et leurs sociétés. Tel n'est pas le cas des sultans, même si certains d'entre eux ont tenté de changer les choses avant de renoncer devant la complexité de la tâche. Si des sommes considérables sont parfois obtenues, l'organisation même de l'Empire ottoman empêche un financement suffisant et continu, surtout après la mort de Soliman.

Socialement, les maux endémiques aux mondes orientaux prennent vite le dessus : bureaucratie envahissante et inefficace, corruption, querelles intestines pour obtenir la faveur des distributeurs de prébendes (le sultan étant le premier d'entre eux). Dans l'armée, des rivalités opposent janissaires et sipahis, ou forces centrales et provinciales, pour ne citer que les principales. Cela s'accompagne d'une dégénérescence des troupes d'élite, finalement désireuses de rompre avec leurs traditions de frugalité (notamment chez les janissaires) pour profiter de leurs richesses, ce qui relâche la discipline. En revanche, leur politisation « prétorienne » va croissant, accompagnée de révoltes de plus en plus fréquentes, voire du renversement de certains sultans. De son côté, le système du *timar* se féodalise. Il perd ainsi sa raison d'être et son efficacité et fait émerger une aristocratie provinciale parasitaire, qui devient un obstacle au pouvoir du sultan.

Tous ces facteurs expliquent l'érosion de la dynamique conquérante, aggravée par le perfectionnement des outils militaires et navals – en Occident, mais aussi en Perse, où l'artillerie se diffuse. Même l'adoption des armements modernes, prompte au XV[e] siècle et dans la première moitié du XVI[e] siècle, ralentit dans l'Empire ottoman. Les Turcs n'adoptent mousquets, carabines, pistolets, pour ne rien dire du fusil, qu'avec des décennies de retard sur les Européens. Cette sclérose touche d'ailleurs la société dans son ensemble. Elle affaiblit ainsi l'économie, alors que les effectifs et les besoins en armement augmentent sans discontinuer.

UNE VRAIE RÉVOLUTION MILITAIRE S'INSCRIT DANS LE CHANGEMENT D'UNE SOCIÉTÉ DANS SON ENSEMBLE.

Le dossier ottoman confirme les recherches récentes : les mondes non occidentaux n'ont pas été si rétifs qu'on l'a cru à la modernité militaire, mais ils se sont révélés incapables de réaliser les bouleversements économiques, politiques et sociaux qui devaient les accompagner. Une vraie révolution militaire n'est pas réductible à l'adoption de « gadgets » techniques, mais s'inscrit toujours dans le changement d'une société et d'un État dans son ensemble.

En fin de compte, comment analyser cet âge d'or du système militaire ottoman ? En fait, cette excellence ne s'est montrée réellement et absolument supérieure que dans les cas où les adversaires étaient encore organisés et armés de façon médiévale, qu'il s'agisse des Perses, des Arabes, des Mamelouks d'Égypte, des tribus turques ou berbères, ou des Franco-Bourguignons à Nicopolis et des Hongrois à Mohács. Les Ottomans ont effleuré les premières manifestations de la révolution militaire des Temps modernes. La suite était hors de leur portée, mais ils n'ont pas semblé le comprendre. Ils n'ont constitué en ce sens que le moment terminal, le « sceau » des guerres médiévales, comme Mahomet avait été le sceau des Prophètes.

L'artillerie joue un rôle décisif dans la prise de Constantinople en 1453. L'armée de Sélim II déploie alors des pièces comme le Basilic (à droite), monstre de 19 tonnes conçu par l'ingénieur hongrois Orban, dont les boulets de pierre de 540 kilos percent des remparts épais de six mètres.





VIENNE, 1683 VRAI COUP D'ARRÊT, FAUSSE FIN

Désireux de redorer l'honneur ottoman en profitant d'une rébellion hongroise contre la tutelle Habsbourg, le grand vizir Kara Mustafa s'élance, en 1683, à l'assaut de Vienne. Mais l'opération est hasardeuse et trop ambitieuse. Le désastre qui s'ensuit aurait dû sonner le glas de l'Empire ottoman, qui pourtant va survivre deux siècles. Voici pourquoi.

Par FADI EL HAGE

L'attention du sultan Mehmed IV est délicate: c'est avec de la soie qu'il fait tresser la corde destinée à étrangler son grand vizir, le 25 décembre 1683, à Belgrade. La victime, il est vrai, n'est pas irréprochable: trois mois et demi auparavant, Kara Mustafa s'est rendu responsable de ce que nous percevons aujourd'hui comme un des pires préjudices jamais infligés à la réputation militaire de la Sublime Porte en Europe. Le 12 septembre 1683, les troupes du sultan ont piteusement levé le siège de Vienne, pourtant à deux doigts de tomber… Après cette retraite, plus rien n'a été comme avant, ainsi que l'a montré la perte définitive de la Hongrie, conquise un siècle et demi plus tôt par Soliman le Magnifique.

Louis XIV derrière la Porte

L'échec du siège de Vienne, vrai coup d'arrêt à l'expansion des Turcs et de l'islam en Europe, n'a pourtant pas marqué la fin de l'Empire ottoman, puisque celui-ci a survécu encore deux siècles et demi. Comment cet épisode, erreur stratégique et symbole d'hybris, a-t-il pu dès lors devenir le point de départ du déclin résistible du plus puissant ennemi des Habsbourg d'Autriche, voire de la chrétienté européenne en Europe de l'Est et même de la *Mitteleuropa*?

Depuis la décennie 1660, après une période de crise politique, l'Empire ottoman a repris l'offensive en Europe durant le règne de Mehmed IV, marqué par le gouvernement des grands vizirs de la famille Köprülü, notamment Ahmed Pacha et Kara Mustafa. La stratégie d'influence politique adoptée est alors celle de l'impulsion militaire plutôt que la révolution de palais. Or, si l'armée du sultan a perdu la bataille de Saint-Gothard face à une coalition chrétienne, le 1er août 1664, la paix de Vasvár, signée dix jours plus tard, est conclue à son avantage, les vainqueurs étant autant divisés que désorganisés.

Ce manque de cohésion parmi les chrétiens relance l'idée de conquête côté ottoman, d'autant plus que la prise de Candie (et de la Crète) aux Vénitiens, en 1669, a entamé l'esprit de croisade occidental. Dans la foulée, Ahmed Pacha entreprend des opérations sur des territoires restés jusque-là hors de portée. En 1672, il arrache ainsi la Podolie (dans l'actuelle Ukraine) à la Pologne, qui se voit imposer, le 18 octobre de la même année, la sévère paix de Boutchatch (ou Buczacz). Le grand vizir y a cependant laissé la santé, tandis que le nouveau roi de Pologne, Jean III Sobieski, a repris avec succès la résistance. Le 17 octobre 1676, le traité de Jouravno met fin à la guerre entre les Ottomans et les Polonais. Or, si les premiers conservent une partie de leurs conquêtes, les seconds gagnent l'avantage non négligeable d'échapper au tribut, tout en préparant la récupération du terrain perdu en 1672.

Le 3 novembre 1676, moins de trois semaines après Jouravno, Ahmed Pacha trépasse et son demi-frère adoptif Kara Mustafa lui succède. Ce n'est pas vers la Pologne que se tourne le nouveau grand vizir, mais vers le Saint-Empire, fragilisé par le travail de sape anti-Habsbourg que mène Louis XIV. Durant la **guerre de Hollande**, les Impériaux sont trop occupés par l'ennemi français pour soutenir le royaume de Pologne et endiguer la politique ottomane. Cette absence déplaît aux Croates et surtout à la Hongrie royale, qui digère mal la domination Habsbourg imposée depuis l'extinction de la dynastie des Jagellons, à la suite de la bataille de Mohács, en 1526. Frustrés par la paix hâtivement signée à Vasvár en 1664, inquiets de la politique de répression contre les réformés, les Hongrois se soulèvent en 1670. La répression est sévère, mais l'empereur **Léopold Ier** ne peut empêcher le fils d'un révolté, Imre Thököly, de reprendre la lutte aux noms des «malcontents» en faisant appel aux adversaires de l'empereur. Le rebelle se tourne d'abord vers Louis XIV, lors des deux dernières années de la guerre de Hollande, en 1676-1678. Puis il en appelle à Mehmed IV.

DÉBUT 1683, L'EXPOSITION DE QUEUES DE CHEVAL DANS LE SÉRAIL DU SULTAN, À ANDRINOPLE, CONFIRME L'INVASION.

Profitant du chaos des cours européennes…

Imre Thököly entre en guerre contre l'empereur en mai 1682. Deux mois plus tard, l'alliance avec Mehmed IV est conclue, et la Porte reconnaît l'insurgé comme prince de Hongrie. Pour Kara Mustafa, Thököly semble l'allié idéal pour redorer le blason ottoman. Les territoires enlevés à la Pologne lui ont en effet échappé à la suite d'une révolte des Cosaques, au profit d'un Empire russe en pleine expansion. En outre, Versailles vient de lancer une nouvelle diversion avec la **politique des Réunions**. Léopold réagit en se rapprochant de Jean Sobieski. En dépit de réticences attisées par les diplomates français, ce dernier consent, à l'automne 1682, à signer un traité avec Vienne (entériné par la diète impériale le 27 janvier 1683), dans l'idée, selon Jean Nouzille, de récupérer les territoires cédés sept ans plus tôt. Mais la coalition anti-Thököly qui émerge est aussi fragmentée qu'en 1664. Seuls les **princes-électeurs** alliés des Habsbourg acceptent de fournir des troupes, tandis que les pro-français refusent. En outre, si protéger Vienne contre les Turcs musulmans paraît légitime, les électeurs protestants rechignent à combattre des coreligionnaires hongrois.

Les affaires commencent bien pour la coalition. Après une campagne dévastatrice en Hongrie royale, Léopold conclut un armistice avec Thököly au commencement de l'hiver. Assisté du conseil aulique, l'empereur prend ses dispositions en novembre contre

ALEKSANDER KARCZ



Les «hussards ailés» polonais mènent la charge victorieuse devant Vienne, le 12 septembre 1683. Contrairement à ce que leur nom laisse supposer, il s'agit de cavaliers lourds, qui dominent les champs de bataille de l'Est européen de 1500 à 1700. Si la lance est leur arme de prédilection, ils ne dédaignent pas pistolets et carabines.

une intervention ottomane. Les fortifications de Vienne sont consolidées et développées, en insistant au nord de la ville sur le faubourg de Leopoldstadt, la partie la plus vulnérable des défenses – le canal du Danube, traversé par un seul pont de bois, constitue alors la protection principale. Les bourgeois de la ville reçoivent ordre de faire des provisions pour un an, tout en apprenant à employer le mousquet. Sages précautions : début janvier 1683, la traditionnelle exposition de queues de cheval dans le sérail du sultan, à Andrinople, confirme l'invasion imminente.

Le gros souci de Léopold reste le manque de troupes. La lutte contre les malcontents de Hongrie empêche de renforcer la garnison avec les seuls soldats des États héréditaires habsbourgeois, si bien qu'il est un temps prévu de payer des troupes au service d'autres princes, notamment l'électeur de Bavière. Environ 23 800 fantassins et 14 000 cavaliers sont placés sous les ordres de Charles V de Lorraine, prince que Louis XIV a privé de son duché et qui a mis son épée au service de l'empereur. Sa mission : contrer les Ottomans sur le Danube. La Moravie, quant à elle, est couverte par 4 000 fantassins ainsi que 7 400 cavaliers, aidés par les 4 000 Polonais du prince Lubomirski.

Presque sans faiblesses

La défense de Vienne est censée tenir assez longtemps pour attendre des secours. Elle est confiée à des vétérans de la guerre de Trente Ans ou des premières campagnes consécutives à la reprise de l'expansion ottomane. À côté du bourgmestre septuagénaire Liebenberg se tiennent ainsi Ernst von Starhemberg

Désireux de réduire la puissance des Provinces-Unies, Louis XIV se heurte en 1672 à une coalition européenne. Il sort en 1679 vainqueur de cette **guerre de Hollande** *(cf. «G&H» n° 61)*, qui renforce la frontière du Nord, permet l'annexion de la Franche-Comté et perpétue l'occupation de la Lorraine (restituée à Léopold en 1697).

Fils de Ferdinand III, le grand vaincu de la guerre de Trente Ans, **Léopold Ier** est empereur du Saint-Empire romain germanique (1640, reg. 1658-1705). C'est sous son règne que les États des Habsbourg d'Autriche deviennent une puissance européenne de premier plan.

La **politique des Réunions** est une méthode d'annexion de fiefs revendiqués au nom des traités de paix, appuyée par l'argent et la menace armée. Elle permet à Louis XIV de trouver un prétexte pour agrandir son domaine en Franche-Comté, Alsace et Lorraine.

L'empereur du Saint-Empire est élu à l'origine par un collège de sept **princes électeurs** : trois archevêques (Mayence, Cologne, Trèves) et quatre laïcs (roi de Bohème, comte palatin du Rhin, duc de Saxe, margrave de Brandebourg). S'y ajoutent, en 1648, le duc de Bavière, puis en 1692 le duc de Brunswick-Lunebourg.



et son cousin, le fameux Guido von Starhemberg, futur général du Saint-Empire durant la guerre de Succession d'Espagne. Âgé de 45 ans, le premier a débuté sous les ordres de Montecuccoli durant la décennie 1660. Il est secondé de Caspar Capliers qui, âgé de 62 ans, a commencé sa carrière sous son parent Wallenstein.

La garnison totalise près de 20000 hommes – gens de guerre, garde bourgeoise et milices urbaines, marchandes, universitaires et de cour, appuyés par un parc de 312 canons. Les 60000 civils servent de main-d'œuvre pour consolider les défenses. La position est forte: attaquer Vienne n'est possible que dans les secteurs nord-ouest à sud-ouest, les zones bordées par la *Wienfluss* (rivière Vienne) et le «canal» du Danube (en fait, l'ancien cours du fleuve devenu un simple bras après différentes crues) se prêtant mal à un assaut. Le siège est attendu pour l'été, quand la chaleur favorise l'émergence de maladies dans les plaines, au bas des remparts.

Pourquoi désobéir ainsi ?

Partie de Belgrade fin mai 1683, l'armée ottomane rejointe par Thököly aligne 140000 hommes, dont 80000 sous le commandement direct de Kara Mustafa – effectif impressionnant, qui masque pourtant un médiocre melting-pot de janissaires, de troupes balkaniques, de la Crimée, de l'Asie Mineure… Les buts de guerre proclamés sont les forteresses de Raab et de Komárom, bases de raids futurs contre les États héréditaires des Habsbourg. Poussé par son allié hongrois et contre l'avis des autres ministres, Kara Mustafa veut cependant assiéger Vienne, espérant rééditer à moindres frais le succès diplomatique de la campagne de 1664, obtenu malgré une défaite retentissante. Mehmed IV n'est guère convaincu par l'option viennoise, mais il est mis devant le fait accompli – ce qui force le grand vizir à réussir pour éviter de se voir reprocher son manque de respect envers l'autorité du sultan. Pourquoi a-t-il ainsi désobéi ? On l'ignore. Peut-être voulait-il devenir sultan à la place du sultan, avec la prise de la métropole Habsbourg comme marchepied…

PENDANT DEUX MOIS, LE SIÈGE EST RYTHMÉ PAR L'EXPLOSION DE MINES, ALORS QUE SE SUCCÈDENT LES ASSAUTS.

Après avoir remonté le Danube, les rebelles attaquent la Hongrie royale, avec Presbourg (Bratislava) en vue, tandis que les Tatars de Crimée opèrent jusqu'en Basse-Autriche. Kara Mustafa bloque quant à lui la place forte de Raab, afin d'éviter qu'elle n'envoie des secours vers Vienne. Après une sommation de pure forme le 14 juillet 1683, le siège débute le lendemain, avec le bombardement de son château fort, le *Burgbastei*. Curieuse option: c'est le point le plus solide du dispositif, et l'attaquer n'a de sens que si les assaillants consentent des pertes massives en échange d'un siège rapide.

Mais le bombardement est une diversion: il doit couvrir le bruit des sapes. Conseillé par un ancien capucin vénitien devenu ingénieur (et au grand intérêt de Vauban, qui se tient informé des opérations), Kara Mustafa mise sur l'usage de mines. Pour prendre la ville avant l'arrivée des secours, il sait que son artillerie est dépassée et insuffisante pour abattre les murs – les vainqueurs ne saisiront de fait que 160 canons de petit calibre et quatre plus imposants. Il veut également économiser le sang de ses troupes, susceptibles de déserter en cas d'enlisement du siège (on les tiendra en leur promettant le pillage de la cité une fois prise) et d'être affaiblies par les conditions sanitaires estivales.

L'inéluctable n'a finalement pas lieu

Pendant près de deux mois, le siège est rythmé par l'explosion de mines et de contremines, tandis que se succèdent les assauts des assiégeants et les sorties des assiégés, avec force pertes de chaque côté des murailles. À l'intérieur de Vienne, il ne reste bientôt plus que 4000 combattants environ, qui attendent l'irruption des janissaires par une brèche. Des barricades sont élevées pour retarder l'inéluctable, quand, le 11 septembre, le salut apparaît à l'horizon.



Une campagne sur trois axes

Le 1er avril 1683, 80 000 hommes commandés par Kara Mustafa quittent Andrinople (à l'actuelle frontière turco-bulgare), arrivent à Belgrade en mai et marchent ensuite sur Raab (ou Györ, en hongrois), porte d'entrée de la grande plaine danubienne où Charles de Lorraine pense un temps livrer bataille avant de se retirer. Kara se dirige ensuite vers Požun (nom croate de Bratislava, ou Presbourg pour les Autrichiens), où le rejoint le corps venu de Hongrie avec Imre Thököly. L'armée totalise alors 140 000 soldats, qui entament le siège de Vienne le 15 juillet. Leur avance est couverte à l'est par une aile de cavalerie tatare, chargée de couper le Danube en amont de Vienne pour empêcher l'arrivée de secours.

CARTE ET PLAN: JULIEN PELTIER POUR «G&H»

À l'aigle à deux têtes de la bannière impériale se joint le rapace monocéphale des Polonais : après avoir fait échec aux malcontents et à leurs alliés ottomans, privant ainsi Kara Mustafa de renforts, Charles V de Lorraine a en effet effectué sa jonction au nord de Vienne avec les 30 000 hommes de Jean III Sobieski. Les deux chefs chrétiens rassemblent entre 70 000 et 90 000 hommes selon les sources, contre environ 150 000 en face, ce qui laisse une solide marge à Kara Mustafa, en théorie. Mais les troupes ottomanes sont hétéroclites, épuisées par le siège et les maladies. Le grand vizir n'a pas pris soin de se protéger par des lignes de contrevallation ou de circonvallation.

Une crise politique majeure

La bataille livrée le 12 septembre sur les hauteurs du Kahlenberg, au nord de Vienne, est à sens unique *(voir le plan ci-dessous)*. Culbutés par les charges furieuses de la cavalerie lourde polonaise, les Ottomans dévissent et s'enfuient… Vienne est sauvée. Constantinople est aux abois.

Dans l'immédiat, la levée du siège de Vienne donne à Léopold l'occasion de reprendre pied en Hongrie royale et d'y soumettre la noblesse en rébellion – pas totalement, puisque Thököly anime la résistance jusqu'en 1699. La paix de Karlowitz garantit alors l'amnistie aux rebelles, à l'exception de leur irréductible chef, qui termine ses jours dans l'Empire ottoman. Ce dernier se trouve plongé par le désastre dans une crise politique majeure. Kara Mustafa, le coupable tout désigné, est rondement exécuté. Cependant Mehmed IV lui-même finit par être déposé à la fin de la décennie, car il s'est montré incapable d'endiguer la progression du Saint-Empire romain germanique sur des territoires perdus du temps de Soliman le Magnifique.

Le retour de Buda dans le giron Habsbourg, en 1686, la victoire de Charles de Lorraine à Mohács en 1687, revanche du désastre de 1526, puis le retour de la Russie dans la lutte contre les Turcs (1686-1700) découlent directement du siège de Vienne. Pour autant, l'Empire ottoman ne s'effondre pas, pour de multiples raisons : les lenteurs provoquées par le manque de cohésion au sein du Saint-Empire, les divisions entre Léopold et ses alliés de circonstance, mais aussi l'appui du royaume de France. Sans être l'allié officiel de Constantinople, Louis XIV lui offre un répit inespéré en menant à l'ouest de l'Europe une guerre presque ininterrompue de 1688 à 1714. La Sublime Porte, soutenue par la France contre l'Autriche puis par l'Angleterre contre la Russie, va tenir sur ses gonds encore deux longs siècles, jusqu'au choc de la Première Guerre mondiale : après Vienne commence ainsi une seconde vie, certes moins brillante que la précédente, mais loin d'être une agonie.

APRÈS VIENNE, LA SUBLIME PORTE VA ENCORE TENIR SUR SES GONDS PENDANT DEUX LONGS SIÈCLES.



Le 12 septembre, une charge irrésistible culbute les Ottomans

À 4 heures du matin, les Turcs tentent une attaque préemptive, contre-attaquée par Charles, qui saisit les villages fortifiés de Nussdorf et Heiligenstadt. À midi, alors que ses troupes craquent, Kara Mustafa fait l'erreur de réserver une partie des janissaires et sipahis pour un ultime assaut contre Vienne… L'infanterie polonaise peut ainsi progresser sur la droite alliée, tandis que Charles avance à gauche contre la « tanière des Turcs », ou *Türkenschanze*, position centrale des Ottomans. Vers 18 heures, une charge de 18 000 cavaliers emmenés par 3 000 hussards ailés porte l'estocade. Les Ottomans perdent 20 000 hommes, contre 3 500 pertes dans l'armée chrétienne.



LA MARINE OTTOMANE, UN SIÈCLE DE SUPRÉMATIE ABSOLUE

Rapides à s'adapter, les Ottomans comprennent vite l'intérêt d'une marine de guerre pour une expansion amphibie. Intelligemment développée par de grands souverains, la puissance navale atteint son apogée entre 1470 et 1570, avant de décliner, faute de pouvoir suivre le rythme des innovations en Occident.

Par PIERRE GRUMBERG

Au début du XVIe siècle, Soliman le Magnifique dispose de la première marine du monde, rien de moins. Même Charles Quint, maître d'un empire sur lequel le soleil ne se couche soi-disant jamais, est forcé de trouver des alliés pour affronter le sultan. Et quand bien même le Habsbourg parvient à coaliser des flottes supérieures en nombre, le résultat n'est pas garanti : à Préveza, le 28 septembre 1538, sur le site d'Actium où Octave avait écrasé Antoine et Cléopâtre quinze siècles plus tôt, le Génois Andrea Doria et les 300 vaisseaux et galères de la Sainte-Ligue se font étriller par la flotte de Hayreddin Pacha deux fois moins nombreuse. Ce succès n'est ni un accident ni une exception : c'est une perle dans un collier de victoires ininterrompues entre 1470 et 1571.

Qu'un peuple originaire des profondeurs de la steppe ait pu dominer les flots peut surprendre. Mais cette puissance n'émerge pas *ex nihilo*. Dès le Xe siècle, les **Turcs seldjoukides** développent des capacités navales. Le bey de Smyrne, Tzachas (ou *Tchaka Bey*, mort en 1093) cumule les raids en mer Égée et bat les Byzantins aux îles Oinousses, près de Chios, en 1090. Au XIIIe siècle, la puissante flotte du sultanat de Roum domine la Méditerranée orientale et la mer Noire. Les Ottomans, attirés par gravité des rudes plateaux anatoliens vers les riches plaines et cités qui bordent la mer de Marmara, se coulent ainsi dans une pratique turque bien établie. Ils auront plus tard l'intelligence de rechercher les compétences par une politique de recrutement très élargie *(voir encadré)*.

En 1308, la prise de l'île de Kalolimnos, au sud de la mer de Marmara, marque le premier fait d'armes officiel de la marine

Jaillis du Turkestan à la fin du Xe siècle, les tribus turques nomades dites **seldjoukides**, converties à l'islam, se taillent un immense empire couvrant l'Iran, l'Irak, la Syrie, la Palestine et l'est de l'actuelle Turquie. Après avoir pris Jérusalem aux Arabes en 1073, elles en interdisent l'accès aux chrétiens. Leur empire se fracture et disparaît à l'aube du XIIIe siècle, laissant la place aux Ottomans.



ALAMY/PHOTO12

Un large recours aux bras étrangers

Comme l'armée, la marine ottomane se fournit chez l'ennemi : capturer des bras est un des objectifs classiques de la razzia et la victoire de la Sainte-Ligue à Lépante libère ainsi, dit-on, 15 000 esclaves. Mais la main-d'œuvre infidèle n'est pas toujours servile, et la Porte n'est pas regardante sur la provenance et l'origine sociale des officiers tant qu'ils sont bons. Beaucoup sont des Barbaresques d'Afrique du Nord, d'autres sont d'origine grecque, comme peut-être Turgut Reis (dit Dragut, v. 1485-1565) et Hayreddin Pacha (v. 1476-1546), natif de Lesbos. Vainqueur à Djerba, Piyale Pacha (1515-1578) a été raflé en Hongrie dans une famille croate. Sinan Reis (date inconnue-1546), chef d'escadre à Préveza, est un Juif probablement chassé d'Espagne. Quant à Uluç Ali, rescapé de Lépante pour devenir *kapudan pacha* (grand amiral), c'est un fils de pêcheur calabrais, né Giovanni Dionigi Galeni (1519-1587). Comme on le voit, la marine de la Porte peut être un puissant ascenseur social, mais il est à risques. Si les esclaves sont libérés, les mercenaires pris dans les rangs turcs sont pendus aux vergues ou empalés.

ottomane au berceau. Elle ne cesse ensuite de se développer, profitant de l'effondrement du sultanat de Roum et de l'affaiblissement de Byzance. En 1321, les guerriers d'Osman Ier (reg. v. 1299-1324) débarquent en Thrace, tandis que les hommes de son successeur Orhan (reg. 1324-1362) prennent le contrôle des Détroits dans les années 1350. Ils reçoivent même, en 1354, un encouragement céleste quand un séisme abat les murs de Gallipoli, porte d'entrée des Dardanelles.

Avec Mehmed II, l'âge d'or

Les Ottomans y installent une base permanente et un chantier naval idéals en vue d'une projection vers l'Europe. Après la conquête d'Andrinople par terre, en 1369, des opérations amphibies permettent de prendre des points d'appui sur la côte macédonienne et d'assiéger Thessalonique une première fois, en 1373, clé des Balkans qui tombe finalement en 1387. Parallèlement, la flotte progresse sur la côte sud et sur les côtes de la mer Noire, bientôt transformée en lac ottoman.

Cette progression conduit à une confrontation avec la puissance navale alors dominante en Méditerranée orientale : Venise. Le premier choc tourne mal pour Constantinople : en 1416, les trente-deux galères et galiotes de Çali Bey sont anéanties à Gallipoli par les douze galères de Pietro Loredan. Ce désastre, révélateur d'un manque de maturité, ne décourage pas les vaincus. Mourad II (reg. 1421-1451) investit dans la construction navale et recrute des marins expérimentés chez les Grecs et les Albanais. Il débarque en Morée (Péloponnèse), puis s'empare en 1426 de Smyrne. Après huit ans de siège, en 1430, il arrache définitivement Thessalonique aux Vénitiens qui l'avaient reprise.

C'est sous Mehmed II (reg. 1451-1481) que commence l'âge d'or. La marine joue un rôle décisif dans le siège de Constantinople en 1453 : pour contourner la chaîne qui ferme la Corne d'Or, Mehmed fait glisser ses navires jusqu'au port intérieur sur des rondins graissés, coupant les vivres aux assiégés. Une fois la cité conquise, Mehmed y fonde l'arsenal impérial, sorte de réplique de l'arsenal de Venise où s'activent des milliers d'ouvriers, à la fois chantier impérial, centre de formation, entrepôt, mais aussi prison pour la chiourme. Fort de son nouvel outil, Mehmed reprend en 1463 l'offensive contre Venise, qui cette fois recule.

LA MARINE JOUE UN RÔLE DÉCISIF DANS LE SIÈGE DE CONSTANTINOPLE, COUPANT LES VIVRES AUX ASSIÉGÉS.

À Préveza, le 28 septembre 1538, les bourdes du commandement chrétien séparent les lourds voiliers de haut-bord des galères plus maniables. Hayreddin Pacha en profite pour braver le feu de l'artillerie et les battre en détail.



Les Ottomans s'emparent de bases en Albanie et en Morée et, surtout, en 1470, de Negroponte (l'île d'Eubée, vénitienne depuis le début du XIII[e] siècle) après un blocus et un féroce combat naval où la flotte de secours de Nicolò Canal se fait décimer. En 1479, le traité de Constantinople met fin à cette première guerre vénéto-ottomane. La Sérénissime concède tous les territoires perdus et paie un tribut pour commercer en mer Noire. Elle ne conserve qu'une poignée de positions dans l'ouest et le sud du Péloponnèse. Enfin, si elle occupe Chypre en 1489, Venise est une seconde fois battue sur mer à Zonchio en 1499, clou d'un nouvel affrontement qui dure jusqu'en 1503

Barberousse, terreur des flots

Les successeurs de Mehmed II, en particulier Bayezid II (reg. 1481-1512), parachèvent la domination de l'Égée puis se tournent vers le sud. Sélim I[er] (reg. 1512-1520) envahit la Syrie, l'Égypte puis l'Arabie, offrant en mer Rouge et dans l'océan Indien un nouveau théâtre d'opérations à la marine ottomane – avec des résultats cette fois mitigés. En dépit de ses efforts, **Piri Reis** ne peut contester la suprématie portugaise sur les flots. Les corsaires de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui pratiquent depuis 1310 la course depuis Rhodes, sont quant à eux moins chanceux. S'ils mettent en échec un premier siège en 1480, Soliman (reg. 1520-1566) revient à la charge en 1522. Après une résistance superbe, les chevaliers de Saint-Jean sont autorisés à partir, décision magnanime que la Porte regrettera amèrement…

En attendant, les Ottomans enregistrent un nouveau succès diplomatique en Méditerranée orientale, où les corsaires barbaresques opposés à l'Espagne joignent presque naturellement leurs forces à celles du sultan, améliorant considérablement leur expertise. Après avoir reconnu l'autorité de la Porte en 1518, le seigneur d'Alger Hayreddin Pacha, alias Barberousse, est nommé en 1533 au poste suprême de *kapudan pacha* (grand amiral). Cette précieuse recrue annonce la période la plus brillante de la marine ottomane.

Quand le grand corsaire prend la barre de la flotte impériale, Venise n'est plus capable de lutter seule. Non seulement les Turcs mobilisent des escadres de plus de cent galères, mais ils se sont trouvé, en 1536, un allié chrétien en la personne de François I[er] *(voir encadré)*. Quand Hayreddin Pacha menace Corfou et dévaste l'Apulie, en 1537, le souverain pontife Paul III parvient à former une Sainte-Ligue regroupant la papauté, Charles-Quint (roi d'Espagne, de Naples et de Sicile), l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, la République de Gênes et sa rivale vénitienne. Cet assemblage de puissances aux intérêts divergents est fragile… Les vieilles querelles fissurent la coalition, cause probable du désastre de Préveza en 1538 : profitant de la mésentente entre les chefs alliés qui sépare voiliers de haut-bord et galères, Hayreddin se concentre contre les premiers et les met en pièces.

La flotte (presque) invincible

Plus rien ne peut endiguer la marée ottomane. En 1551, une expédition arrache Tripoli (Libye) aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. En 1558, Turgut Reis (dit Dragut), un autre corsaire passé au Sultan, envahit les Baléares, puis ravage les côtes espagnoles. Deux ans plus tard, il écrase à Djerba une nouvelle flotte coalisée commandée par Giovanni Andrea Doria (le neveu du vaincu de Préveza)



À Lépante, le 7 octobre 1571, les facultés manœuvrières des navires ottomans montrent leurs limites face à une artillerie chrétienne dont Constantinople ne peut suivre la montée en puissance. La grande époque des galères est révolue…

Le bras auxiliaire de la France

Après un premier contact entre la Porte et Louis XI évoqué en 1483, François I[er] se rapproche de Soliman contre leur ennemi commun : Charles Quint. Le sultan remplit généreusement les caisses du royaume et accorde de juteux privilèges aux marchands. Cette « alliance impie », concrétisée en 1536, se révèle féconde en matière navale. Les forces conjointes – pâté d'alouette où les Ottomans sont très majoritaires – mènent toute une série de raids contre les côtes italiennes et espagnoles. En 1543, une escadre franco-ottomane bombarde Nice, après quoi les Turcs hivernent à Toulon, dont la cathédrale est convertie en mosquée ! Et la coopération continue sous Henri II, avec de nouveaux raids contre l'Italie en 1552 et un débarquement en Corse l'année suivante. La Porte va soutenir ensuite les huguenots anti-Habsbourg, dont Henri IV. L'alliance, un temps remise en cause par le mariage Habsbourg de Louis XIV, reprend de plus belle à la fin de son règne. Le roi « très chrétien » avait lui aussi le sens de la *realpolitik*.

L'amiral **Piri Reis** (v. 1480-1554) mène des expéditions contre les Portugais dans la mer Rouge et le golfe Persique. S'il parvient à prendre Mascate en 1552, il est ensuite mis en échec et exécuté. Cartographe remarquable, il est l'auteur du *Kitab-ı Bahriye* (*Livre de navigation*), riche en indications hydrographiques.

La **galéasse** est un hybride de galère et de vaisseau de haut-bord. Avec sa puissante artillerie, elle brille à Lépante en 1571, mais se révèle trop lourde et fragile pour opérer dans l'Atlantique.

BRIDGEMAN IMAGES



et destinée à reprendre Tripoli. Sa flotte paraissant alors invincible, Soliman décide d'en finir avec l'ordre de Saint-Jean, qui multiplie les raids corsaires depuis son nouveau refuge de Malte. En 1565, le Magnifique lance contre l'île une puissante force amphibie – 180 navires, portant 28000 soldats *(cf. «G&H» n° 88)*. Mais la mésentente frappe les chefs ottomans, dont les décisions hasardeuses conduisent au fiasco. Une flotte espagnole sauve les chevaliers après un long et terrible siège où Dragut trouve la mort.

S'il galvanise la chrétienté, le sauvetage de Malte n'ampute guère le potentiel naval turc. Après la mort de Soliman en 1566, son successeur Sélim II (reg. 1566-1574) maintient la pression. Dans l'Atlantique, un autre corsaire affilié à Constantinople, Murat Rais, lance un raid sur les Canaries et pille Teguise (Lanzarote) en 1568. Bien pire : une force amphibie attaque Chypre en 1570, dont la dernière place, Famagouste, tombe le 5 août 1571 dans une orgie de massacres. S'il est trop tard pour sauver l'île, le drame permet à Pie V de ressusciter la Sainte-Ligue. Juan d'Autriche se voit confier 212 galères, dont six grosses **galéasses**. Le 7 octobre, il se place devant Lépante, à la base du golfe de Patras que les Turcs occupent depuis 1499. Ali Pacha, fort d'une flotte ottomane à son apogée (328 navires, parmi lesquels 208 galères) relève le gant et sort à la rencontre des coalisés, comme à Préveza. Cette fois, cependant, les chrétiens restent unis et parviennent à prendre le dessus, notamment grâce à la puissante artillerie des galéasses, qui cause d'énormes dégâts. Capturé, Ali Pacha est décapité. Sa tête hissée en trophée. Seules en réchappent une trentaine de galères ottomanes…

Un fossé qui ne cesse plus de se creuser

Le désastre de Lépante marque-t-il le début de la fin ? Pas en apparence, en tout cas. Les navires perdus sont vite reconstruits, la chiourme reconstituée. Les divisions du camp chrétien, qui ont si bien servi la Porte, réapparaissent de plus belle. La Sainte-Ligue manque ainsi une belle occasion près de Modon, où les 200 navires du *kapudan pacha* Uluç Ali *(voir encadré)*, survivant échaudé de Lépante, évitent l'affrontement. La Sainte-Ligue vole en éclats en 1573, quand les Vénitiens, qui préfèrent le commerce à la guerre, négocient séparément avec Constantinople. Sélim II peut ainsi conserver Chypre. En 1574, il reprend également Tunis à Juan d'Autriche.

LA RÉVOLUTION MILITAIRE ÉCHAPPE À LA PORTE ET LA CONDAMNE À RESTER DANS UN POST-MOYEN ÂGE SANS ISSUE.

Pourtant, le déclin est enclenché. Les remplaçants des 20000 marins d'élite perdus à Lépante n'ont pas la valeur de leurs aînés. Le tournant du XVI^e^ au XVII^e^ siècle ouvre un fossé technologique. La galère, navire fétiche des Ottomans et instrument de leurs victoires, ne diffère guère jusqu'en 1570 de celle de leurs adversaires, si ce n'est par une artillerie plus faible. Ce défaut n'était pas encore rédhibitoire, car les pièces, dirigées vers la proue, restaient peu nombreuses à bord. Mais l'apparition des galéasses chrétiennes surarmées change la donne. L'avènement du galion puis des vaisseaux de haut-bord accentue le hiatus. Non seulement ces navires sont plus exigeants à construire et à manœuvrer, mais ils sont aussi bien plus chers, en particulier à cause de leur artillerie. Faute d'un trésor suffisant, Constantinople perd la main. Il en va de la marine comme de l'armée : la révolution militaire échappe à la Porte et la condamne à rester dans un post-Moyen Âge sans issue.

Cette évolution fatale n'apparaît pas immédiatement, car les puissances navales occidentales se sont tournées vers l'Atlantique, où émerge une nouvelle venue, la Royal Navy. C'est ainsi contre l'Angleterre que l'Espagne, en 1588, dirige son Armada. Mais lorsque la guerre se rallume avec Venise en 1645, les Ottomans ont le plus grand mal à maintenir leurs lignes logistiques, plusieurs fois coupées, avec les Dardanelles, au point qu'il leur faut vingt et un ans pour s'emparer de Candie et de la Crète. Les sultans, en outre, laissent la bride sur le cou aux Barbaresques d'Afrique du Nord, dont l'autonomie ne profite plus guère au trésor impérial. Candie est le dernier soubresaut de la puissance amphibie de la Porte. La flotte du sultan ne joue plus ensuite qu'un rôle marginal. Ni Venise ni l'Espagne ne portent pourtant le coup fatal. Celui-ci revient aux marines française, britannique et russe, qui incendient à Navarin, en 1827 *(cf. «G&H» n° 59)*, les derniers vestiges de la splendeur navale ottomane.

POUR EN SAVOIR +

- **Dictionnaire de l'Empire ottoman,** François Georgeon, Nicolas Vatin et Gilles Veinstein (dir.), CNRS Éditions, 2022 (deux volumes).
- **A military history of the Ottomans,** Mesut Uyar et Edward J. Erickson, Praeger, 2009.
- **La Marine ottomane, de l'apogée à la chute de l'Empire,** Daniel Panzac, CNRS Éditions, 2009.
- **The Ottoman Empire 1326-1699,** Stephen Turnbull, Osprey Publishing, 2003.
- **The Siege of Vienna: The Last Great Trial Between Cross & Crescent,** John Stoye, Pegasus, 2000.
- **The Ottoman Empire: The Classical Age 1300-1600,** Halil Inalcik, Weidenfeld & Nicolson, 1973.

GUILLAUME LE MARÉCHAL

PILIER CHEVALERESQUE DE LA MAISON PLANTAGENÊT

Champion des tournois célèbre dans toute la chrétienté, Guillaume le Maréchal joue un rôle politique et militaire considérable en tant que lieutenant zélé de trois générations de rois Plantagenêts, du fondateur Henri II à son petit-fils Henri III, en passant par Richard Cœur de Lion et Jean sans Terre…

Par DAVID FIASSON

« Il fut le meilleur chevalier du monde ! » C'est par ces mots que Philippe Auguste salue en 1219 la mort de Guillaume le Maréchal. Le Capétien se montre magnanime : le défunt, régent du royaume d'Angleterre au nom du jeune Henri III Plantagenêt, avait fait échec aux ambitions de son fils, le futur Louis VIII, bien décidé à coiffer la couronne d'Angleterre. C'est du moins ce que prétend un poème biographique composé peu après le décès du héros, à la demande de ses héritiers. Quoi qu'il en soit, l'expression attribuée au vainqueur de Bouvines est restée.

Quelques coups de chance

Rien ne prédisposait Guillaume à connaître un pareil destin. Il est issu de la petite noblesse anglo-normande. Son grand-père sert Guillaume le Conquérant lors de la conquête de l'Angleterre, en 1066. Le titre de maréchal qu'il reçoit alors et transmet à sa famille ne désigne qu'une fonction de second rang. Le père, Jean le Maréchal, traverse les affres de la guerre civile (1135-1153) entre le roi d'Angleterre Étienne et sa rivale Mathilde, dont il prend le parti lorsqu'elle semble en passe de l'emporter, en 1141… Ce joli coup lui permet de se remarier (il est veuf) avec Sybille de Salisbury, une riche héritière jusque-là promise à un partisan d'Étienne – un beau mariage impossible en d'autres circonstances. Troisième fils de cette union, Guillaume naît en 1146 ou 1147 en Angleterre. Le poème susmentionné assure qu'à l'occasion du siège de Newbury, en 1152, alors âgé de 5 ou 6 ans, le garçon est livré comme otage aux troupes d'Étienne. Menacé d'exécution, il échappe au péril grâce à la clémence du roi ennemi, charmé par sa belle mine…

Après la mort d'Étienne et l'avènement du fils de Mathilde, Henri II Plantagenêt, le petit Guillaume apprend l'art de la guerre, le maniement des armes et les codes de la chevalerie auprès de son oncle maternel Patrick, comte de Salisbury. Il est envoyé en Normandie pour poursuivre sa formation sous la tutelle d'un cousin de son père, Guillaume, comte de Tancarville. Ce dernier l'adoube en 1166. Il faut pourtant imaginer le jeune Maréchal dans une certaine précarité, car il n'est que le quatrième fils d'un seigneur de second rang. Du fait du droit d'aînesse, il ne touchera d'héritage que la portion congrue.

Ses parents les plus fortunés l'ont protégé jusqu'à son adoubement, mais Guillaume doit ensuite voler de ses propres ailes. L'occasion de prendre l'air se présente très vite. En 1168, le jeune chevalier est provisoirement retourné dans le Poitou auprès de Patrick de Salisbury. Celui-ci escorte un beau jour la reine **Aliénor**, épouse d'Henri II. Or, voilà que les frères Guy et Geoffroy de Lusignan, seigneurs poitevins rebelles, tendent une embuscade au cours de laquelle le comte est tué… Guillaume s'élance alors pour venger son oncle et protéger la reine. Il est blessé au cours des combats et sa bravoure attire l'attention. En 1170, on le charge de l'éducation militaire du fils aîné d'Henri II, Henri le Jeune, associé par son père à la royauté d'Angleterre, qu'il a même l'honneur d'adouber en 1173. Guillaume le Maréchal devient ainsi une figure de premier plan au sein du groupe de chevaliers qui entoure le prince, qu'on appelle sa *mesnie*.

LE PETIT GUILLAUME APPREND L'ART DE LA GUERRE AUPRÈS DE SON ONCLE MATERNEL PATRICK.

Les années 1170-1180 marquent l'apogée de la pratique des tournois dans l'Europe occidentale. Les chevaliers s'y affrontent dans des joutes guère différentes de la guerre féodale. Il s'agit rarement de duels, plutôt d'une mêlée entre deux mesnies durant laquelle il faut capturer les adversaires et leurs chevaux pour en

Fille du duc Guillaume X, **Aliénor d'Aquitaine** (v. 1122-1204) épouse d'abord le roi de France Louis VII en 1137, mais le mariage est annulé en 1152. Elle se remarie la même année avec le futur Henri II d'Angleterre, couronné en 1154. Aliénor soutient la révolte de ses fils Henri, Richard et Geoffroy contre leur père, ce qui lui vaut la prison de 1173 à 1189. Elle exerce ensuite le pouvoir pendant la croisade de son fils Richard Cœur de Lion.

PHOTO12/ALAMY

Faute de portrait réaliste au XIIe siècle, la sculptrice Harriet Addyman s'est inspirée pour cette statue du gisant idéalisé de Guillaume conservé à Londres. L'œuvre a été dévoilée en 2022 devant le château de Pembroke (pays de Galles), fief du chevalier à partir de 1199.

tirer gloire… et fortune, en les mettant à rançon. Guillaume excelle dans cet art particulier, ce qui assure le triomphe régulier de la mesnie d'Henri le Jeune contre ses rivaux d'Île-de-France, d'Anjou ou de Champagne. Guillaume se taille une réputation de champion, mais ses succès doivent aussi au recrutement de camarades efficaces par transferts, dans le cadre d'un véritable mercato entre mesnies. Ses victoires lui rapportent de l'argent, mais au XII[e] siècle, on attend d'un noble des largesses : ce qui compte est moins de gagner que de dépenser et donner généreusement. Dans ces conditions, le statut du Maréchal reste fragile : son statut social dépend entièrement de sa position dans la mesnie du prince. Qu'il perde sa faveur et il est condamné à l'errance.

Un héros de roman courtois

En 1173-1174, Henri le Jeune et son frère cadet Richard Cœur de Lion se révoltent contre leur père Henri II, auquel ils reprochent de ne pas les associer à son pouvoir. Guillaume suit dans cette révolte le chef de sa mesnie. Dans le système vassalique, la loyauté consiste à rester fidèle au seigneur dont on est le plus proche, même s'il entre en conflit avec un souverain dont la primauté est alors loin d'être absolue. La révolte est matée, mais comme souvent dans ces conflits féodaux, la réconciliation s'impose au vainqueur. Ce n'est donc pas au combat, mais dans l'arène galante que Guillaume risque de tout perdre… Dans le plus pur esprit des romans de chevalerie, le Maréchal fait la cour à la femme du prince, Marguerite de France. Il y met tant d'insistance que certains membres de la mesnie, jaloux du champion, assurent à Henri le Jeune qu'il est cocufié par son mentor en chevalerie, à l'instar d'Arthur par le grand Lancelot. Mais s'il est chassé de la mesnie en 1183, c'est pour être presque aussitôt rappelé : le prince, qui reprend les armes contre son père et son frère Richard, ne peut se passer des talents d'un des meilleurs chevaliers de son temps.

La nouvelle campagne de Guillaume s'achève prématurément, car Henri le Jeune meurt victime de la dysenterie en guerroyant contre Richard en Limousin. Ce coup marque un tournant de sa carrière. Privé de protecteur, Guillaume décide de se croiser pour honorer une promesse faite au défunt. Il combat en Terre sainte entre 1183 et 1186, probablement sous l'égide des Templiers. De retour en Europe, il entre au service direct d'Henri II, qui doit bientôt faire face à une énième révolte de son nouvel héritier, Richard Cœur de Lion. Le poème épique assure qu'au cours d'un combat, le Maréchal aurait tué le cheval de Richard, mais épargné le prince… Henri II promet à son protégé de lui donner enfin pour récompense une riche héritière en mariage, mais meurt sans en avoir eu le temps. Beau joueur, c'est le désormais roi Richard qui tient la promesse de son père et lui offre pour épouse Isabelle de Clare, en 1189. Cette jeune fille de 17 ans (Guillaume en a alors 52) est l'héritière du puissant comté de Pembroke, au pays de Galles. Guillaume n'était rien, presque un chevalier errant. Ce mariage en fait un grand seigneur féodal possessionné en Angleterre, au pays de Galles, en Normandie et en Irlande.



Sur cette enluminure du XIII[e] siècle, Guillaume désarçonne en joute Baudouin II de Guînes, grand seigneur de Flandre. Adversaires dans la lice, les deux hommes s'entendent plutôt bien, puisqu'ils échangent en 1200 des fiefs afin de rationaliser la gestion de leurs domaines.

Profession funambule

Lors de la troisième croisade (1189-1192), le Maréchal reste en Angleterre pour aider à maintenir l'ordre en l'absence du roi. Quand ce dernier est capturé à son retour par l'empereur Henri VI, en 1192, Guillaume aide à lever la rançon, preuve de loyauté qui lui vaut la confiance du souverain libéré. Après la mort inattendue de Richard en 1199, Guillaume soutient son frère Jean sans Terre, malgré les prétentions de son neveu Arthur de Bretagne. Sous le règne de Jean, Guillaume reste un conseiller influent, bien que ses relations soient parfois tendues avec le nouveau roi, d'autant que ce dernier collectionne les échecs… Jean sans Terre perd en effet la moitié de ses possessions en France, dont la Normandie à partir de 1204, et se fait battre à plate couture en 1214 à la Roche-aux-Moines par le prince Louis.

Guillaume, lui, se montre bon gestionnaire de ses domaines, notamment en Irlande et en Normandie où il prête hommage au roi de France pour conserver ses terres. Avide de revanche, le roi Jean augmente les impôts pour financer une nouvelle guerre contre la France, ce qui provoque une crise majeure : la révolte des barons anglais contre leur roi. Fidèle à ce dernier, Guillaume joue un rôle de

LA GRANDE CHARTE, UN PIVOT POLITIQUE POUR L'ANGLETERRE

La première guerre des barons, qui éclate en 1215, force Jean sans Terre à concéder le 15 juin, à Runnymede (près de Windsor), un protocole de paix arbitré par l'Église, que l'on appellera plus tard la Grande Charte (ou *Magna Carta*). Le roi y reconnaît le droit à une protection face à l'arbitraire et admet un contrôle sur la fiscalité. C'est une concession majeure, fondatrice pour le parlementarisme à venir. Dans son esprit, Jean compte gagner du temps pour préparer une contre-attaque. Mais sa mort prématurée et l'enfance du petit Henri III (1207-1272) vont empêcher cette reprise en main. Guillaume le Maréchal, le régent, n'est au fond qu'un baron et, s'il apporte en 1217 la victoire au parti royal, le jeune Henri n'en est pas moins forcé, en 1225, de concéder une nouvelle charte pour lever les fonds nécessaires à sa guerre en France. Le partage du pouvoir entre la noblesse et le roi est ainsi entériné et même renforcé en novembre 1236 par la convocation d'une assemblée appelée pour la première fois « parlement ». Ni Henri III, ni son fils Édouard (roi en 1272), pourtant vainqueur d'une nouvelle rébellion, ne pourront revenir en arrière.

PHOTO12/ALAMY (X3)



Thomas, comte du Perche, qui tente de prendre le château de Lincoln au nom du prince Louis de France, est tué par un arbalétrier. À la tête de barons anglais loyaux au roi Henri III, Guillaume vole à la rescousse de la place le 20 mai 1217 et force les assiégeants à s'enfuir.



Le blason de Guillaume le Maréchal est « parti d'or et de sinople » (c'est-à-dire séparé verticalement en deux parties, de couleur jaune et verte), « un lion de gueules » (rouge) « brochant » (superposé) sur le tout.

médiateur couronné par la promulgation de la Grande Charte en 1215 *(voir encadré)*, par laquelle le roi Jean fait d'importantes concessions à la noblesse, au clergé et aux villes de son royaume. Mais si le souverain retors cède sur le papier, il ne tient pas ses promesses…

Irrité et plein de rancune contre les Plantagenêts, un fort parti de barons anglais offre la couronne au fils de Philippe Auguste, le futur Louis VIII de France. Ce dernier débarque dans le Kent en 1216 à la tête de plus d'un millier de chevaliers français secondés par les rebelles anglais. Un triomphe comparable à celui de Guillaume le Conquérant est envisageable : en quelques mois, le prince Louis contrôle le tiers de l'Angleterre, dont Londres, et reçoit le soutien des deux tiers des barons. Le principal obstacle à sa conquête est l'attitude du clergé. Pour gagner l'appui du pape, Jean sans Terre a proclamé tenir son royaume en fief du Saint-Siège. Faisant la guerre à un vassal du pontife, le prince Louis se retrouve excommunié et privé du soutien des évêques. Impossible, dans ces conditions, d'être couronné roi d'Angleterre…

Ignorant la vieillesse

La crise anglaise est résolue le 19 octobre 1216 avec la mort du très impopulaire Jean sans Terre. De nombreux barons rebelles, qui le détestaient, n'ont pas les mêmes préventions contre son fils Henri III. Le nouveau roi n'a d'ailleurs que 9 ans, jeunesse qui laisse aux nobles les coudées franches… Du haut de ses 70 ans, Guillaume le Maréchal est nommé régent au nom du petit souverain, qu'il adoube comme il avait adoubé son oncle Henri le Jeune. Avec une énergie exceptionnelle pour son âge, le plus fidèle serviteur des Plantagenêts s'emploie à sauver leur couronne.

La bataille décisive a lieu à Lincoln, le 20 mai 1217. La ville est tenue par les partisans de Louis et le château urbain par les partisans d'Henri, assiégés. Guillaume le Maréchal commande l'armée de secours, forte d'un millier de soldats, dont 400 chevaliers et 250 arbalétriers. Il fait face à une force plus nombreuse, au moins 1 600 hommes que commande Thomas, comte du Perche. La stratégie du Maréchal est audacieuse : entrer dans la ville par une porte dérobée ouverte par un de ses partisans. S'ensuivent des combats dans les rues étroites de Lincoln, où les arbalétriers anglais font des ravages. La mort du comte du Perche porte un coup fatal au moral de ses troupes. Au moins 300 chevaliers français sont capturés. La défaite force le prince Louis à négocier. En septembre 1217, il renonce à ses prétentions par le traité de Lambeth et rembarque pour la France.

Ainsi, Henri III conserve sa couronne grâce au vieux Maréchal. Ce dernier s'éteint deux ans plus tard, le 14 mai 1219. Sur son lit de mort, il est revêtu de l'habit de Templier – conversion in extremis nécessaire au salut d'un grand pécheur, qui avait pour coutume de dire : *« Ou les moines se trompent, ou tout le monde ira en enfer… »* Ses funérailles, où les pauvres sont retenus à dîner entre de nombreux autres dons, sont exemplaires. Guillaume est enterré en l'église du Temple de Londres, où son gisant est encore visible. Sans ce cadet d'une petite famille noble anglo-normande, qui sait si France et Angleterre auraient fini par fusionner sous l'égide des Capétiens.

POUR EN SAVOIR +

- **Henry III: The Rise to Power and Personal Rule, 1207-1258,** David Carpenter, Yale University Press, 2020.
- **William Marshal: Knighthood, War and Chivalry, 1147-1219,** David Crouch, Longman, 2002.
- **Guillaume le Maréchal ou le meilleur chevalier du monde,** Georges Duby, Fayard, 1984.

HUGH MILLS, PILOTE D'HÉLICOPTÈRE

« IL M'EST ARRIVÉ D'ÊTRE ABATTU DEUX FOIS DANS LA MÊME JOURNÉE »

Envoyé au Vietnam à 19 ans, Hugh Mills est nommé chef d'un peloton d'hélicoptères de reconnaissance, une mission si périlleuse que personne n'en veut ! Il sera de fait abattu seize fois en trois tours d'opération. Un record qui conjugue une chance inouïe avec le courage, le talent et l'expérience.

Propos recueillis par Frédéric Lert



CI-CONTRE : © FRÉDÉRIC LERT
CI-DESSOUS : COLLECTION HUGH MILLS



Hugh Mills est né le 8 avril 1948 à Hot Springs (Arkansas). Engagé dans l'US Army en 1967, il effectue trois tours d'opération au Vietnam comme pilote d'hélicoptère. Il commande ensuite des unités blindées, puis repasse sur AH-1S *Cobra* en Allemagne de l'Ouest, avant de rejoindre en 1978 ce qui deviendra trois ans plus tard le *160th Special Operations Aviation Regiment*. Après avoir quitté l'armée en 1993 comme lieutenant-colonel, il devient pilote pour la police de Kansas City, puis shérif dans la même ville. Hugh Mills est marié depuis cinquante-deux ans à Sharyn Sapp Mills. Son impressionnant placard de médailles affiche trois *Silver Stars*, trois *Bronze Stars*, la *Legion of Merit*, six *Distinguished Flying Crosses*, trois *Purple Hearts* (pour blessures), plus dix-huit autres décorations américaines, la croix de la Vaillance avec étoile d'argent et palme et deux autres décorations sud-vietnamiennes. Hugh Mills a raconté ses souvenirs dans *Low Level Hell (voir Pour en savoir plus)*, best-seller de la littérature d'aviation.

***Guerres & Histoire*: Comment êtes-vous devenu pilote d'hélicoptère dans l'Army ?**

Hugh Mills: Ma famille vient de Hot Springs, dans l'Arkansas. Mon père a servi pendant la Seconde Guerre mondiale. Il était officier administratif des hôpitaux militaires, mais il n'a jamais quitté les États-Unis. Sa carrière ne m'a pas influencé, mais j'ai toujours été intéressé par la chose militaire. À la fin de mes études secondaires, je suis entré à l'université, mais une seule chose m'intéressait : le programme *Reserve Officers' Training Corps [ROTC, en français «Corps de formation des officiers de réserve», ndlr]*, qui m'avait ouvert la porte du parachutisme. Je m'ennuyais tellement à la fac qu'au bout de six mois, je suis parti. Je me suis engagé dans l'US Army. J'ai choisi l'infanterie, qui était l'arme la plus accessible, et je me suis engagé comme simple soldat le 1er février 1967. On m'a mis dans un C-47 avec les autres volontaires et je suis parti à Fort Polk, en Louisiane, pour huit semaines d'entraînement de base. Le service militaire de deux ans était obligatoire à l'époque. Ceux qui précédaient l'appel signaient pour trois ans, mais pouvaient choisir leur affectation. Comme j'ai eu de bons résultats aux tests d'entrée, on m'a proposé une école d'officiers. C'est comme ça que je suis sorti sous-lieutenant de l'arme blindée le 15 décembre 1967, après six mois de formation à l'Armor School *[l'«École des blindés», ndlr]* de Fort Knox (Kentucky). Juste avant de terminer, je vois une affiche qui propose d'intégrer la spécialité de pilote d'hélicoptère dans l'**Army Aviation**. Je me dis : *«Pourquoi pas, ça a l'air intéressant.»* Je pose ma candidature et je suis pris. J'ai 19 ans.

Des « Cobra » et un « Chinook » (en arrière-plan) sont en mission au Sud-Vietnam pendant les opérations en direction du Laos, en avril 1971. Ces deux hélicoptères sont emblématiques et particulièrement réussis. Ils n'ont cessé d'évoluer, de gagner en capacités opérationnelles et sont toujours en production aujourd'hui.

AP PHOTOS/SIPA

Que savez-vous des hélicoptères ?
Pas grand-chose, pour ne pas dire rien ! Je voulais être parachutiste, mais je n'avais jamais été intéressé par l'aviation. Mais une fois ma candidature acceptée, j'ai droit à un vol de découverte dans un OH-6A *[le « Loach », voir encadré, ndlr]* tout neuf ! J'en tombe immédiatement amoureux. En avril 1968, j'entame une formation de base de six mois, avec le Vietnam pour destination. En quittant Fort Knox, mes ordres stipulent que je dois d'abord me rendre à Fort Wolters, au Texas, pour la formation de base, puis à Fort Rucker, en Alabama, pour la formation avancée, et enfin rejoindre le MACV. Le tout en moins d'un an !

Comment se passe la formation ?
L'entraînement se fait à 100 % sur hélicoptère, d'abord sur Hiller OH-23D, un appareil léger à deux places avec un moteur à pistons. Les choses vont vite : celui qui n'arrive pas à tenir le stationnaire après dix heures de vol dégage ! En dix heures, je fais mon premier vol solo. Ça se passe donc bien pour moi. Après cela, je pars à Fort Rucker pour la formation avancée, notamment pour le vol aux instruments. Puis nous sommes lâchés pour finir sur Bell UH-1B. Notre unité d'affectation se charge de notre « transformation » en dix heures – pas plus – sur l'hélicoptère piloté en opération : CH-47 *Chinook*, AH-1 *Cobra*, UH-1H *Huey* ou OH-6A *Cayuse [voir infographie, ndlr]*.

Vous voilà parti pour le Vietnam dans les premiers jours de 1969.
J'ai 20 ans quand je débarque à Tan Son Nhut, l'aéroport militaire de Saïgon. Je suis affecté à la *D Troop, 1st Squadron, 4th Cavalry Regiment* de la *1st Infantry Division* – la « Big Red One » –, basée à Phu Loi, à une centaine de kilomètres plus au nord. Elle dispose alors de deux cents hélicoptères environ et de cinq avions de surveillance, des OV-10A *Mohawk*. Pendant deux mois, janvier et février 1969, je vole sur UH-1H *Huey*, un appareil très puissant. Ce n'est pas une voiture de sport (on l'appelait d'ailleurs « le bus »), mais on peut aller partout avec lui.

C'est votre premier combat ?
Oui. Nous nous faisons tirer dessus, mais nous ne sommes jamais touchés. On sert de taxi : on embarque des soldats à un point A, on les dépose à un point B, puis on va attendre un peu plus loin, le temps qu'ils fassent ce qu'ils doivent faire. On vole environ soixante ou soixante-dix heures par mois, essentiellement de jour. Les missions de nuit sont très rares. Entre les vols, on reste à la base. Deux ou trois fois par mois, on s'entasse dans un *Huey* et on part à Saïgon pour la journée. La ville est alors très sûre et on a accès à des PX *[les magasins pour militaires, ndlr]* et des mess d'officiers plus grands que sur notre base. Je gagne à l'époque un peu moins de 650 dollars par mois, mais comme les occasions de dépenser sont rares, il est facile d'économiser. Je place 90 % de ma solde sur un compte aux États-Unis et à la fin de mon premier tour d'opération, j'ai de quoi m'acheter une Chevrolet Corvette – 6 500 dollars à l'époque !

« À LA FIN DE MON PREMIER TOUR D'OPÉRATION, J'AI DE QUOI M'ACHETER UNE CHEVROLET CORVETTE ! »

Après seulement deux mois sur « Huey », vous passez sur OH-6A. Pourquoi ?
Je suis fasciné par cet appareil dès mon premier vol à Fort Knox. Quand j'arrive à la *1st Infantry Division* début 1969, je demande à rejoindre l'*Aero Scout Platoon [« peloton de reconnaissance », ndlr]* « Dark Horse », qui en est équipé pour les missions de reconnaissance. Mais il n'y a pas de place. Puis deux mois après mon arrivée, le commandant du peloton change d'affectation et je pose ma candidature pour le remplacer. Je ne suis qu'un lieutenant de 20 ans et c'est un poste pour un capitaine *[grade que Mills n'obtiendra que dix mois plus tard, ndlr]*, mais on me donne la place.

Comment est-ce possible ?
Personne n'en veut ! Le *Scout Platoon* déplore la perte d'une bonne moitié de ses pilotes en une année En 1968, la division a perdu un commandant, un chef de peloton sur *Huey* et quatre des dix pilotes d'OH-6 ! L'année précédente, c'est le général Keith Ware, commandant de la division, qui a été tué dans son *Huey*. On meurt facilement en hélicoptère, en particulier avec les OH-6 dont la mission est la plus dangereuse : voler à deux ou trois mètres du sol pour repérer les soldats ennemis à l'œil nu Les autres volent en général à 500 mètres du sol pour éviter les tirs d'armes légères.

Quelle est votre expérience de la reconnaissance à votre prise de commandement ?
Aucune ! Je suis nommé chef du peloton « Dark Horse », *D Troop, 1st Squadron, 4th Cavalry* avant de savoir piloter l'OH-6. J'ai la main sur dix hélicoptères. Mais la transition est rapide : cinq heures de vol avec un instructeur, cinq autres seul à bord à faire des tours de piste pour prendre l'appareil en main. Et puis on me déclare bon pour le service. Mais l'OH-6 est un appareil très simple

VIETNAM, LA GRANDE GUERRE DES HÉLICOPTÈRES

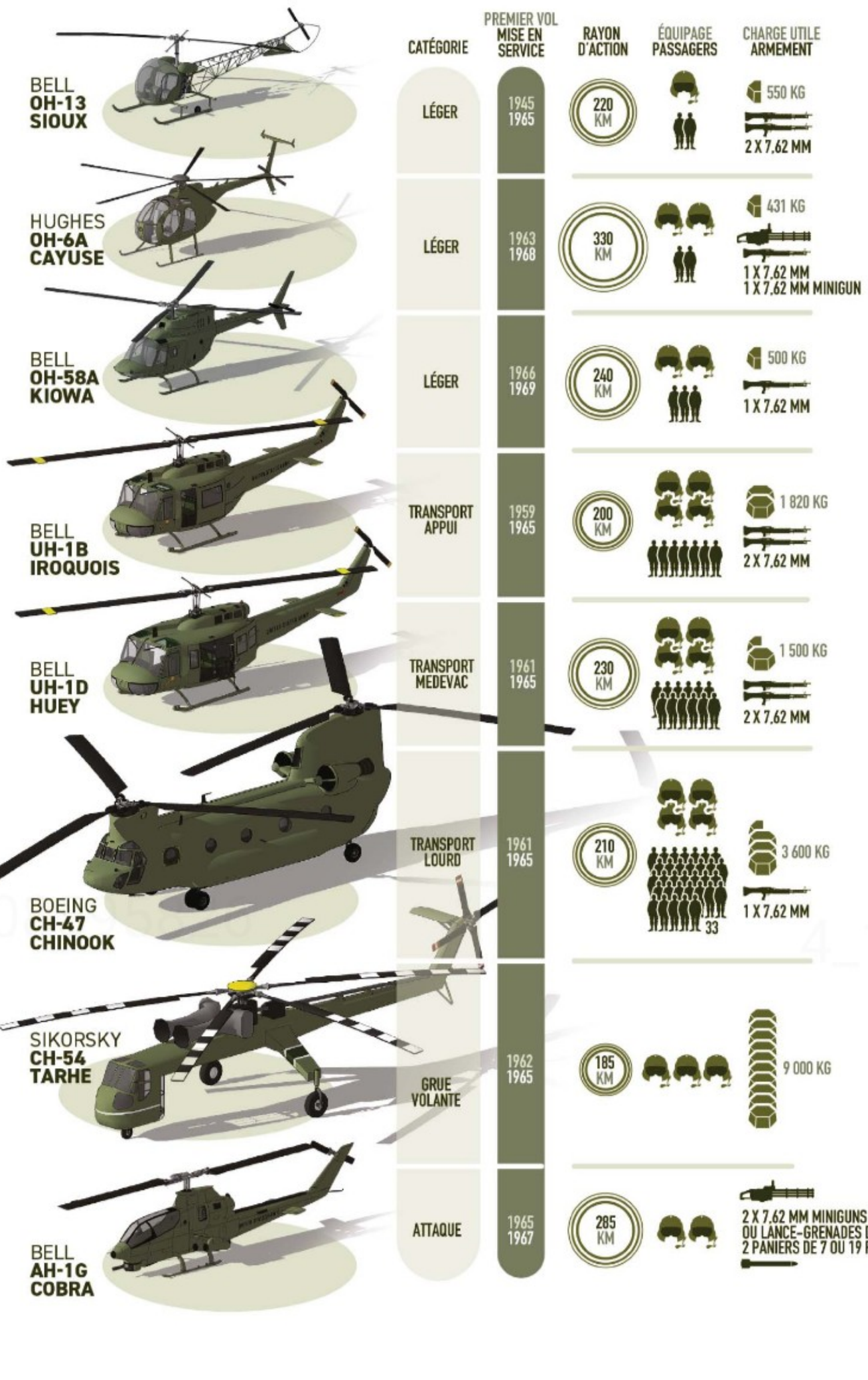
Inspirés par les expérimentations pionnières de l'armée française en Algérie de 1954 à 1962, les Américains font de l'hélicoptère une arme incontournable au Vietnam. Dans un pays souvent difficile d'accès, à l'infrastructure routière peu développée, face à un ennemi très mobile, les voilures tournantes apparaissent comme un outil essentiel par leur polyvalence. Logistique, reconnaissance, assaut, appui feu, évacuation médicale, sauvetage au combat, etc., l'hélicoptère sait tout faire et les militaires américains y gagnent mobilité et rapidité d'action. Toutes branches confondues, près de 12 000 hélicoptères de tous types (dont 7 000 UH-1 *Huey*) sont engagés au Vietnam, où ils accumulent trente-six millions de sorties, dont 900 000 évacuations sanitaires. Mais cette omniprésence a un prix. Les Américains constatent vite, au cas où ils en auraient douté, que le « ventilo » est excessivement vulnérable. Plus de 5 000 machines sont détruites au combat (45 % des pertes) ou victimes d'accidents, chiffre qui paraît insensé aujourd'hui ! Cette hécatombe matérielle est payée au prix du sang. Sur 40 000 pilotes et 60 000 membres d'équipage engagés au Vietnam, 2 202 des premiers (5,5 %) et 2 704 des seconds sont tués (4,5 %).

Détachée en 1942 de l'US Army Air Corps, qui deviendra Air Force en 1949, l'**Army Aviation** est une force dédiée aux troupes au sol : reconnaissance et réglage d'artillerie, d'abord, puis transport avec l'arrivée des premiers hélicoptères en 1943. Au Vietnam, elle encadre des voilures tournantes, mais aussi une flotte d'avions. Elle est devenue Army Aviation Branch en 1983.

Créé le 8 février 1962 et dissous le 29 mars 1973, le *Military Assistance Command, Vietnam* (**MACV**) est la structure de commandement unifiée pour toutes les forces militaires américaines du Sud-Vietnam.

INFOGRAPHIE : JULIEN PELTIER POUR « G&H »

DE TOUTES LES TAILLES ET POUR TOUS LES USAGES



La guerre du Vietnam a joué un rôle essentiel dans le développement de l'industrie de l'hélicoptère aux États-Unis. En quelques années, Bell, Sikorsky et Boeing ont conçu une gamme d'appareils militaires spécialisés particulièrement réussis, qui leur ont ensuite permis de s'implanter sur le marché civil. Le *Sioux* utilisé pour les missions d'entraînement est le seul équipé d'un moteur à pistons. Tous les autres sont motorisés par des turbines. Avec deux rotors en tandem, le *Chinook* utilise une configuration bien adaptée pour un hélicoptère lourd. À l'exception de l'OH-13 et du CH-54, tous ces appareils ont eu une descendance prolifique dont les fabricants américains ont inondé la planète! Hugh Mills a surtout piloté l'OH-6A rebaptisé *Loach* et le «gunship» (appareil d'appui) AH-1G *Cobra*.

à maîtriser, et beaucoup plus sympa à piloter que le *Huey* ! Il est léger, puissant, incroyablement manœuvrant.

Vous évoquez des pertes très élevées. La consommation d'hélicoptères est elle aussi prodigieuse...

En volant à trois mètres du sol, on reçoit très souvent du plomb ! Il est alors plus simple de remplacer les appareils que de les réparer. Je n'ai jamais vu un seul OH-6 parvenir à la visite de maintenance intermédiaire, théoriquement après 300 heures de vol. On va chercher une nouvelle machine à la base de Bien Hoa, où il y en a des centaines, de tous les modèles. Ça se passe comme chez un loueur de voitures : on nous donne les clés en nous disant : «*Prenez le cinquième sur la droite, dans telle ou telle ligne…* » Je suis très jeune, avec seulement deux ans d'armée et tout ça me semble normal.

Tous les pilotes sont-ils aussi jeunes que vous ?

Pratiquement… En 1969, dans mon unité, seuls deux officiers ont une expérience du combat : le commandant More, qui a déjà fait un tour d'opération, et le capitaine qui s'occupe des services techniques. L'armée nous fournit des manuels tactiques, mais on apprend tous en marchant, au contact du terrain ! Je garde un souvenir précis d'une de mes toutes premières missions, en mars 1969, pendant l'opération **Atlas Wedge**. Je commande alors le peloton, tout en étant encore à l'entraînement. Pour la première fois, nous allons opérer dans la plantation Michelin, en activité au profit du fabricant de pneus. Jusque-là, nous n'avions pas eu l'autorisation d'y pénétrer. Les Nord-Vietnamiens l'utilisaient comme zone de repos, en cohabitation avec les travailleurs. Nous arrivons à 6 heures du matin au ras du sol, avec un *Cobra* de protection en altitude. Je suis en place gauche, mon instructeur en place droite. Panique au sol, les Vietcongs courent dans tous les sens, il y en a des centaines. C'est la première fois que je vois l'ennemi les yeux dans les yeux ! Les combats durent deux semaines…

Les missions se font-elles uniquement de jour ?

Oui. À de rares exceptions près, seuls les *Cobra* et les *Huey* peuvent travailler de nuit parce qu'ils volent plus haut, au-dessus des obstacles. En 1969, il m'est arrivé une fois de voler de nuit en appui de notre *Aero Rifle Platoon [«peloton de fusiliers héliportés», ndlr]*, qui était coincé par l'ennemi. La mission a été accomplie sous l'éclairage d'un avion parachutant des fusées à intervalles réguliers. Cette procédure est dangereuse : la fusée mesure plus d'un mètre de long et une fois éteinte, elle continue de descendre sous son parachute, totalement invisible. Si vous la prenez dans le rotor, c'est fini !

Combien d'heures par mois volez-vous ?

Dans le *Scout Platoon*, en moyenne cent trente heures par mois – ce que fait un pilote d'aujourd'hui en une année ! À la fin de mon premier tour d'opération, j'ai accumulé 1 500

Menée du 17 au 24 mars 1969, l'opération **Atlas Wedge** vise la destruction des forces nord-vietnamiennes dans la plantation d'hévéas Michelin (province de Binh Duong, au nord de Saïgon). Le bilan officiel est de 335 tués dans les forces communistes, contre sept côté américain.



Décembre 1967, province de Tay Ninh: un « Chinook » soulève sans peine un OH-6A accidenté, un parmi plusieurs centaines ! L'appareil pourra être reconstruit pour revenir quelques mois plus tard sur le champ de bataille.

heures de vol au combat. L'US Army avait déterminé qu'après cent heures de vol dans le mois, il fallait aller voir le médecin qui nous examinait et donnait son autorisation pour vingt heures supplémentaires. Mais l'urgence commandait, on dépassait cette limite.

Pendant ce premier tour, vous êtes abattu huit fois !

À chaque fois à bord d'un OH-6A, et à chaque fois par des AK-47 ou des mitrailleuses légères. Je vais être abattu sept fois de plus en OH-6A et une fois en *Cobra* au cours des deuxième et troisième tours ! La plupart du temps, mon appareil est touché, et je dois me poser de toute urgence tant que j'en ai encore le contrôle. Mon mitrailleur et moi sommes rapidement récupérés par un autre hélicoptère, un *Huey* ou un OH-6A. Un seul des huit appareils du premier tour d'opération a été détruit. Les sept autres ont été récupérés et réparés.

Qu'arrive-t-il quand vous avez été abattu ? Vous repartez en vol ?

Si le pilote n'est pas touché, il repart tout de suite. Il m'est arrivé de repartir en vol avec trois hélicoptères différents dans la même journée, après avoir été abattu deux fois ! Il n'y a pas d'enquête de commandement quand un appareil est perdu au combat. Elle n'est déclenchée qu'en cas d'accident à l'entraînement. Au combat, on n'a pas le temps de faire de la paperasse…

Le 22 août 1969 marque l'une de vos missions les plus chaudes. Racontez-nous ça !

Je suis engagé dans une reconnaissance sur la rivière de Saïgon, entre la FSB *[Fire Support Base, « base d'appui feu », ndlr]* « Tennessee » et le village de Dau Tieng, à une cinquantaine de kilomètres au nord de la capitale du Sud. Notre mission est de couvrir des vedettes de la Navy qui patrouillent dans la zone. Je décolle de Phu Loi avec mon ailier, un *Cobra*, à 5 heures du matin. Il fait encore nuit et le paysage est uniformément sombre. Arrivé à proximité de la zone de patrouille, je quitte la moyenne altitude et je me laisse tomber au ras des arbres. Le *Cobra* reste en altitude pour assurer mes arrières. Après quelques minutes de recherche, bingo ! Je repère six sampans camouflés le long du rivage d'un affluent de la rivière. Mon mitrailleur les coule avec son lance-grenades M79. Nous continuons notre patrouille le long des affluents. Nous tombons alors sur un groupe de sept sampans et jonques.

Suspects ?

Oui, mais il n'y a pas une âme en vue. J'élargis le cercle de la recherche et mon mitrailleur découvre des types camouflés au sol.

« NOUS VOLIONS 130 HEURES PAR MOIS – CE QUE FAIT UN PILOTE D'AUJOURD'HUI EN UNE ANNÉE ! »

Les AK-47 crépitent, et il réplique avec sa mitrailleuse M-60. J'ai l'impression que toute la plantation nous tire dessus. Au moins une centaine de types qui semblent se diriger vers la FSB « Tennessee » ! J'appelle notre artillerie, qui déclenche un feu terrible. Une fois l'orage d'acier passé, je reviens sur zone : des traces de sang sont visibles et j'ai vite fait de remonter sur un groupe en train de traîner ses blessés. Mais il est temps pour moi de retourner à la base faire un plein rapide. Je suis remplacé sur place, la bataille se poursuit.

BOB WILDAU/AFP - COLL. HUGH MILLS



Le 29 janvier 1972, Hugh Mills est hélitreuillé par un HH3, l'épave de son « Cobra » étant visible en arrière-plan. Le pilote tient sur lui son XM-177, alias CAR-15 (version à canon court du M-16).

Nos hélicoptères verrouillent la zone pour que personne ne s'échappe. Je multiplie les allers-retours pour détruire les détachements ennemis qui tentent d'échapper à la nasse. J'apprendrai plus tard que nous sommes tombés sur un bataillon entier qui était en route pour attaquer la FSB. La bataille dure toute la journée. En fin d'après-midi, j'accroche une troupe d'une quinzaine d'hommes. Mais un autre groupe que je n'avais pas vu, immédiatement sous mon hélicoptère, réplique. Je sens les impacts dans mon appareil. La turbine s'éteint presque immédiatement.

À quelle altitude vous trouvez-vous ?
Je suis à moins de quinze mètres du sol, à environ 50 nœuds *[90 km/h, ndlr]*. J'ai juste le temps de signaler à la radio : *« One Six est touché, je me pose… Je me pose… »* Avec la réussite de l'autorotation, l'atterrissage est un peu dur, mais l'appareil tient le coup. J'évacue avec mon mitrailleur, qui emporte la M-60 et ses munitions. On se planque dans un repli de terrain. Les types qui viennent de nous abattre sont à moins de cent mètres. On commence à nous tirer dessus, mais un *Cobra* nous appuie et disperse l'ennemi. Les Rangers arrivent rapidement en *Huey*. Ils établissent un périmètre de sécurité autour de notre hélicoptère. Trente minutes plus tard, un autre *Huey* arrive pour récupérer le *Loach*. Il commence à faire nuit. Je regagne Phu Loi à bord d'un *Huey* des Rangers. Je retourne à mon baraquement en me disant que mes potes ont dû s'inquiéter de ne pas me voir rentrer. Mes camarades sont là, mais ils jouent au poker. Il y en a un qui se retourne et me dit : *« Eh, boss, on a appris que tu as cassé un autre "Loach" aujourd'hui ! »*

Que pensez-vous alors de la guerre ?
J'ai une bonne idée de ce qui se passe dans la division, car nous sommes en contact direct avec le bureau G2 (le renseignement) qui nous affecte les missions et reçoit nos rapports. Sur la stratégie globale, nous ne savons rien. Mais nous sommes tous volontaires, nous nous battons pour le bien et contre le communisme. Notre combat nous semble juste. Je n'ai pas le souvenir d'un seul pilote ayant émis des doutes sur ce que nous faisions.

Fin 1969, vous terminez votre premier tour d'opération comme capitaine et vous prenez le commandement d'une compagnie de chars en Allemagne. Pourquoi êtes-vous reparti au Vietnam ?
C'est une histoire difficile. En juin 1970, je rentre aux États-Unis pour une permission et je me marie. Je repars en Allemagne avec ma femme, mais quelques semaines plus tard, on lui détecte le cancer dont elle meurt en février 1971. J'ai 22 ans. Je suis bouleversé et je demande à repartir au Vietnam. Comme l'armée me propose de me qualifier sur un autre hélicoptère, je propose de passer sur *Cobra*. En septembre, après cinq semaines de formation à Savannah, en Géorgie, je reviens à Saïgon. Je suis affecté à la *D Troop, 3rd Squadron, 5th Cavalry Regiment* de la *101st Airborne Division*, adjoint du commandant de peloton AH-1G *Cobra*.

« NOUS SOMMES ALORS TOMBÉS SUR UN BATAILLON ENTIER EN ROUTE POUR ATTAQUER LA BASE… »

Comment travaillez-vous avec le « Cobra » ?
Avec le *Loach*, on vole très bas et lentement pour trouver l'ennemi. Avec le *Snake [le surnom donné au Cobra par ses équipages, ndlr]*, on vole au contraire vite et haut pour protéger les *Scouts* et répondre à leurs appels. L'OH-6A était adapté à la reconnaissance, en restant très manœuvrant de 40 à 100 nœuds *[74 à 185 km/h, ndlr]*. Le *Cobra* est plus gros et plus lourd, moins manœuvrant et évolue à 120 nœuds *[222 km/h, ndlr]*. Mais il est puissamment armé, avec mon arme préférée, le M35, un canon Gatling de 20 mm installé sous la voilure gauche, et aussi des roquettes.

Ces roquettes ont failli vous coûter la vie le 29 janvier 1972 !
Je commande à ce moment une équipe de *Hunter Killers* dans la région de Khe Sanh : un OH-6A cherche les cibles, avec deux

HUGHES OH-6A, L'ŒIL DE L'ARMY DANS LE CIEL DU VIETNAM

Monture préférée de Hugh Mills, le petit OH-6A *Cayuse* (nom d'une tribu indienne selon la tradition de l'Army) tient une place inversement proportionnelle à sa taille dans l'histoire des hélicoptères américains. Moins connu que le Bell UH-1 *Huey*, il n'en demeure pas moins vénéré par ses pilotes en raison de son extraordinaire compacité (9,4 mètres de long, rotors compris, pour 1,6 tonne maximum) et de sa manœuvrabilité. S'installer aux commandes de cet appareil, c'est comme se mettre au volant d'une Porsche ! C'est en 1965 que l'hélicoptère est sélectionné par l'US Army pour les missions d'observation. Il prend immédiatement le chemin du Vietnam, où les pilotes le surnomment *Loach* (« sangsue », dérivé de la prononciation des lettres LOH pour *Light Observation Helicopter*). Armé d'un lance-grenades ou d'un canon rotatif axial Minigun, volant avec un équipage de deux personnes (pilote et mitrailleur à la portière, armé d'une mitrailleuse M60), le *Loach* évolue à très basse altitude pour débusquer l'ennemi. Les pertes sont à la hauteur des risques : sur les 1400 appareils engagés par l'Army, pas moins de 800 sont abattus. Aujourd'hui encore, l'OH-6 est utilisé par de nombreuses armées dans le monde, dont les forces spéciales américaines. L'hélicoptère est aussi une star de cinéma, avec d'innombrables apparitions sur les écrans, petits et grands, la plus spectaculaire étant créditée au film *La Chute du faucon noir* (Ridley Scott, 2001).



Le capitaine Hugh Mills (au centre), chef de peloton, responsable d'une dizaine d'OH-6A en 1972, à Can Tho. Une grande liberté est donnée aux équipages dans la décoration des machines.

Cobra, dont le mien, pour les détruire. Nous sommes accompagnés par un UH-1N avec notre propre section de Rangers chargés de nous récupérer si nous sommes abattus. Vers 16 heures, nous apprenons qu'un F-4 *Phantom* de l'Air Force a été abattu pas très loin de notre zone d'opération. Nous décidons de nous joindre aux recherches pour tenter de retrouver l'équipage qui s'est éjecté. J'envoie notre OH-6 fureter au ras des arbres pendant que je reste en altitude vers 6 000 pieds *[1 800 mètres, ndlr]* pour le protéger. Et ça ne manque pas : le *Loach* nous annonce qu'il reçoit des tirs. Il dégage, et je plonge avec mon *Cobra* et mon ailier dans la zone d'où sont partis les coups de feu. Après une première passe, je lâche des roquettes et je remonte vers 1 500 pieds *[450 mètres, ndlr]*. Le *Loach* retourne en chasse et se fait à nouveau canarder. Je replonge avec mon hélicoptère. Mais au moment où je fais feu, il y a un problème…

Que se passe-t-il ?

Deux roquettes sont restées bloquées quelques instants dans le panier de gauche après leur mise à feu. Les gaz brûlants ont endommagé l'arrière du panier, des morceaux se sont détachés et ont mis hors service le rotor de queue. Le *Cobra* devient incontrôlable et je m'écrase dans les arbres, dont la taille dépasse cinquante mètres. L'appareil bascule sur le flanc, s'écroule sur le sol. Le copilote tireur en place avant est grièvement blessé. J'ai moi-même une blessure à la tête et je suis groggy. Le UH-1N de sauvetage parvient très rapidement à notre position. Il dépose ses Rangers en rappel à courte distance. Ils nous rejoignent, mais en l'absence de clairière à proximité, nous n'avons pas de moyen de regagner l'hélicoptère. Les Rangers installent alors un périmètre défensif et nous nous attendons d'une minute à l'autre à un assaut des Nord-Vietnamiens. Mais les secours arrivent en premier, sous la forme

L'AVIS DE LA RÉDACTION

Le témoignage de Hugh Mills (dont le nom, prédestiné, signifie « moulins » en français) révèle plusieurs aspects fondamentaux de la guerre américaine au Vietnam. D'abord, la capacité à improviser, mais à une échelle monumentale : l'armée de Terre française tout entière dispose en Algérie de 193 voilures tournantes en 1959, soit autant que la « Big Red One » au Vietnam, ou deux fois moins que la seule « First Cav », la division aéromobile fondée en 1965 ! Comme l'explique bien notre témoin, la capacité de production de l'Oncle Sam fait de l'hélicoptère un simple consommable… Mais ce luxe matériel extraordinaire implique un investissement humain proportionné. Formés à la chaîne en un temps record pour répondre aux besoins, les pilotes sont à peine sortis de l'adolescence quand ils arrivent sur le terrain. Or, le jeune âge favorise les prises de risques, ce qui n'échappe pas aux chefs. Tout le monde n'a pas eu la chance de notre témoin. Comme nous le rappelions dans le 67e numéro de *Guerres & Histoire*, si les pilotes et autres navigants affectés aux hélicoptères composent 4,8 % des 1,2 million d'Américains ayant servi au Vietnam, ils représentent 8,4 % des morts.

COLL. HUGH MILLS

d'un HH-53 *Jolly Green* qui nous extrait de la jungle. Mon copilote en premier, puis à mon tour dans une civière à cause de ma blessure à la tête, enfin toute l'équipe des Rangers. Toute l'opération est protégée par des *Skyraider*, qui mitraillent autour de notre position. Pendant ce temps, un deuxième *Jolly Green* récupère l'équipage du *Phantom* qui a été localisé. L'Air Force s'est montrée impeccable sur ce coup-là !

Les pilotes de 1971 sont-ils aussi jeunes que lors de votre premier tour ?
Non, et c'est à mon image. Fin 1971, on trouve de nombreux vétérans dans les équipages. Le peloton *Cobra* auquel j'appartiens aligne par exemple un commandant et cinq capitaines, ce qui est beaucoup. Tous en sont à leur deuxième tour d'opération et qualifiés *Aircraft Commanders*.

Le rythme des opérations est-il aussi tendu que deux ou trois ans auparavant ?
Non. À cette époque, nous volons beaucoup moins. Déjà parce que le rythme est moins intense, ensuite parce que mon unité est basée dans la province de Quang Tri, près de la zone démilitarisée qui sépare le Vietnam du Sud et le Vietnam du Nord. Or, dans cette région, la météo hivernale pluvieuse n'est pas idéale pour voler. Alors on fait une centaine d'heures de vol par mois, grand maximum – ce qui reste énorme par rapport à ce qui se pratique aujourd'hui.

Patrouille d'un « Loach » sur une rivière, dans la région de Saïgon. L'image donne une bonne idée de l'altitude de vol de ces hélicoptères en opération et des risques encourus par l'équipage !

Quelle est votre vie quotidienne à Quang Tri pendant votre deuxième tour d'opération ?
On vit dans des baraquements en bois avec toiture en taule ! On est plutôt bien entre les vols. Des Vietnamiens sont employés au mess, à la blanchisserie, au nettoyage. Nous savons que plusieurs d'entre eux sont sans doute des espions, alors ils n'ont pas accès aux locaux opérationnels.

Avez-vous été confronté au problème de la drogue au sein de l'US Army ?
Pas parmi les équipages pendant le premier et le deuxième tour d'opération. Lors de mon troisième, en 1972, on sait que l'herbe circule parmi les troupes au sol et parfois parmi le personnel administratif ou les mécaniciens. Mais là encore, je n'en ai jamais vu au sein des équipages.

Votre deuxième tour se termine en 1972 et vous enchaînez sur un troisième !
Quand la 101e division d'infanterie rentre aux États-Unis, je choisis de rester. Je contacte un très bon camarade, Rod Willis, lui aussi revenu au Vietnam pour un deuxième tour sur OH-6A. Or, il m'apprend que le « Dark Horse » où j'ai volé en 1969 cherche un nouveau *Platoon Leader [« chef de peloton », ndlr]*. Je demande ma mutation et je retrouve le commandement du peloton en février 1972, à Can Tho, dans le delta du Mékong, au sud de Saïgon. J'ai deux adjoints, des capitaines, qui sont mes amis : Rod Willis et Ken Snyder.

Quelles sont vos missions ?
La reconnaissance, comme en 1969. Nous sommes très occupés dans le delta, mais en direction du Cambodge, que le Sud-Vietnam a décidé de soutenir contre les infiltrations nord-vietnamiennes. Nous escortons des convois fluviaux qui remontent des armes et des munitions depuis Saïgon vers Phnom Penh. En juillet 1972, nous engageons le combat contre la deuxième division d'infanterie qui s'est installée en territoire cambodgien, à quelques kilomètres de la frontière sud-vietnamienne. Les combats durent près d'un mois. Et puis en septembre 1972, je quitte le pays. Deux mois plus tard, les États-Unis se désengagent officiellement du conflit.

« LE PELOTON "COBRA" DONT JE FAIS PARTIE ALIGNE UN COMMANDANT ET CINQ CAPITAINES, CE QUI EST BEAUCOUP. »

Vous avez alors 24 ans et plus de 3 300 heures de vol au combat. Votre carrière n'en est qu'à ses débuts Mais votre guerre du Vietnam est terminée. Cinquante ans plus tard, qu'en pensez-vous ?
Je suis très triste que nous ayons perdu tant de monde dans ce conflit sans issue positive. J'ai été soldat professionnel pendant vingt-six ans, et je suis convaincu que si l'on veut gagner une guerre, il faut nécessairement s'en donner les moyens dès le début, comme nous l'avons fait pour *Desert Storm [la première guerre contre l'Irak en 1991, ndlr]*. Nous sommes restés au Vietnam beaucoup trop longtemps, de 1961 à 1973, alors que les commandants des unités ne restaient que six mois sur place. Il fallait les faire tourner, car l'objectif était de donner l'expérience du combat au plus grand nombre. Mais selon moi, le but aurait dû être de gagner la guerre, tout simplement !



POUR EN SAVOIR +

- **Low Level Hell: A Scout Pilot in the Big Red One,** Hugh L. Mills, Random House, 2000.
- **Snake Pilot: Flying the Cobra Attack Helicopter in Vietnam,** Randy R. Zahn, Potomac Books, 2003.
- **Chickenhawk,** Robert Mason, Penguin, 2005 [1983].
- **« La "First Cav" au Vietnam. L'US Army apprivoise Pégase »,** Pierre Grumberg et Julien Peltier, *Guerres & Histoire* n° 67, juillet 2022.

L'IDÉE REÇUE

STUKA, L'IRRÉSISTIBLE BOMBARDIER EN PIQUÉ

Par PIERRE GRUMBERG

Souvent présenté comme un chef-d'œuvre de technologie, un outil de précision unique en son genre, le Stuka (abréviation de *Sturzkampfflugzeug*, «avion de combat en piqué») est en réalité exemplaire d'un transfert simplificateur, commun en histoire militaire : parce que le succès au combat dépend de multiples facteurs intriqués et complexes à saisir, il est plus facile de l'attribuer à la supériorité d'une machine. Le Junkers Ju 87 en est un exemple parfait : les succès qui en font une arme emblématique du *Blitzkrieg* tiennent pour l'essentiel aux qualités du système Wehrmacht et à la médiocrité de l'adversaire. N'importe quel avion aurait fait aussi bien, sinon mieux !

AVEC LA LÉGION CONDOR

Le Stuka est une anomalie née d'une obsession. En 1931, Ernst Udet, ex-as de la Grande Guerre, est ébloui par une démonstration du Curtiss *Hawk*. Ce bombardier en piqué est destiné aux porte-avions de l'US Navy. Seules les aéronavales, en effet, mettent en œuvre ce genre d'appareils, dont la précision est appréciée pour la lutte antinavires, mais qui sont jugés trop vulnérables à cause de leur longue, lente et prévisible trajectoire d'attaque. Peu importe ! Alors que les bombardiers classiques ne disposent pas de viseurs efficaces, Udet croit tenir *la* solution. Il intrigue auprès de son ex-frère d'armes Goering et force la Luftwaffe réticente à adopter son idée. En 1936, le ministère de l'Air organise un concours entre constructeurs, que remporte le Junkers Ju 87. Sortis des usines début 1937, les premiers exemplaires brillent en Espagne avec la légion Condor : l'avion peut loger sa bombe dans un rayon de 30 mètres, ce qui en fait l'outil idéal pour frapper des ponts, des PC ou des batteries d'artillerie… Ignorant que la chasse et la DCA républicaines sont insignifiantes, Udet triomphe et fait du bombardement en piqué la panacée imposée à tous les futurs bombardiers, absurdité qui retarde la mise en service du (remarquable) bimoteur Ju 88 et du (médiocre) quadrimoteur He 177.

En septembre 1939, la Luftwaffe aligne 322 Ju 87B, mais projette d'arrêter la production à la fin de l'année, car l'avion est obsolète. Freiné par son train d'atterrissage fixe archaïque, il dépasse péniblement 400 kilomètres-heure. Il est dépourvu de blindage et sa défense repose sur une unique mitrailleuse légère. En outre, son rayon d'action réel ne dépasse pas 180 kilomètres, ce qui s'avère insuffisant. Mais le résultat spectaculaire de la campagne de Pologne change la donne : le Stuka se rend indispensable comme artillerie volante, capable de neutraliser tous les points de résistance à la progression des forces terrestres. Le miracle semble se rééditer au printemps 1940, les Français n'ayant rien appris d'une guerre d'Espagne pourtant livrée à leur porte… L'impact des Stuka tient là encore à l'absence d'opposition, mais aussi aux réelles innovations de la Wehrmacht : coopération exemplaire entre troupes terrestres et appui aérien, rendement des équipes au sol et capacité à suivre l'avancée des panzers. Le 10 mai, les 358 Ju 87 disponibles cumulent ainsi 500 sorties – parfois jusqu'à six par jour – contre… 44 aux bombardiers alliés. C'est vrai, l'avion est costaud et rustique, ce qui favorise la maintenance. Mais l'ennemi apprend vite et la vulnérabilité redoutée transparaît déjà : environ 120 Ju 87 sont perdus pendant la campagne de France, soit un tiers des forces engagées.

UNE JOYEUSE «STUKA PARTY»

Au début de l'été, le Stuka confirme son efficacité dans l'attaque des navires sur la Manche, rôle pour lequel son ADN aéronaval le prédestine. Mais les affaires tournent au vinaigre dès que les lents bombardiers se retrouvent seuls face aux Hurricane et aux Spitfire. Le 18 août, la *Stukageschwader* («escadre») 77 perd ainsi quinze appareils dans ce que la RAF appelle joyeusement une *Stuka Party*, portant les pertes à 41 appareils depuis le 13, premier jour de l'offensive qui deviendra la bataille d'Angleterre. Le lendemain, Goering fait retirer le Ju 87 du front. On ne le reverra plus jamais à l'Ouest. Parce que les usines du Reich sont incapables de lui donner un successeur, le Ju 87 reste en production et sert quand l'opposition reste faible – en Libye, en Méditerranée et, surtout, sur le front de l'Est, où la Luftwaffe domine les cieux jusqu'à l'été 1943. Mais le Stuka ne mérite déjà plus son nom : ses pilotes ont abandonné le piqué pour en faire un avion d'assaut, à l'image du Sturmovik soviétique. Enfin, il est remplacé fin 1943 par un véritable avion spécialisé, le Focke-Wulf FW 190F. Udet n'assiste pas à cette tardive relève. Prenant conscience de ses erreurs, il s'est suicidé le 17 novembre 1941…

Alliance de la presse d'information générale

Fnps la presse spécialisée

sepm SYNDICAT DES ÉDITEURS DE LA PRESSE MAGAZINE

LE RENONCEMENT À LA DISTRIBUTION POSTALE DE LA PRESSE

OUVRE LA VOIE AUX DÉSERTS DE L'INFORMATION.

La presse est aujourd'hui plongée dans une profonde transformation sous l'effet du numérique. La hausse constante du nombre d'abonnements et des audiences en ligne témoigne de son adaptation réussie aux nouveaux usages. Cependant, une partie importante de nos lecteurs reste attachée au journal papier, dont plus de 2 millions d'exemplaires continuent à être livrés tous les jours et qui fournit 80 % des revenus du secteur - permettant notamment de financer les investissements nécessaires dans le numérique.

Cet équilibre fragile est aujourd'hui remis en cause par l'augmentation vertigineuse des coûts de distribution - et particulièrement par la perspective d'une augmentation brutale des tarifs postaux. Le service public de distribution postale de la presse, institué par la loi, est en effet un rouage essentiel de la chaîne de l'information, qui permet de servir les lecteurs situés dans les zones les plus isolées.

Les conditions de cette mission sont aujourd'hui remises en cause : alors que la Poste et l'Etat s'étaient engagés à plafonner les augmentations tarifaires jusqu'en 2027, ils s'apprêtent aujourd'hui à revenir sur leur signature, en augmentant massivement le prix du transport postal.

Une telle décision remettrait en cause, pour nos concitoyens situés dans les zones les moins denses du territoire, la disponibilité de leur journal ou de leur magazine à un coût raisonnable.

Quelles sont les raisons d'un tel revirement ? La Poste prétend que les coûts de distribution de la presse auraient augmenté de 40 % en 2023, et ce alors même que les volumes distribués baissent continuellement ; que ces coûts seraient désormais « insupportables », alors qu'elle a réalisé 1,4 milliard d'euros de bénéfice l'année dernière…

Il est tentant de penser qu'il s'agit plutôt de faire peser sur les éditeurs les conséquences financières du recul des volumes du courrier postal. Si le coût des missions de service public n'est pas entièrement compensé, ce n'est pas aux éditeurs et aux lecteurs de presse d'y remédier. Après la désertification des territoires en matière de commerces, d'infrastructures, de médecins, allons-nous assister à la fin d'un des derniers services publics bénéficiant à tous les Français de façon égalitaire? Ainsi, l'on aurait en France une Poste capable de livrer dans de bonnes conditions tous les colis Temu, mais pas la presse ?

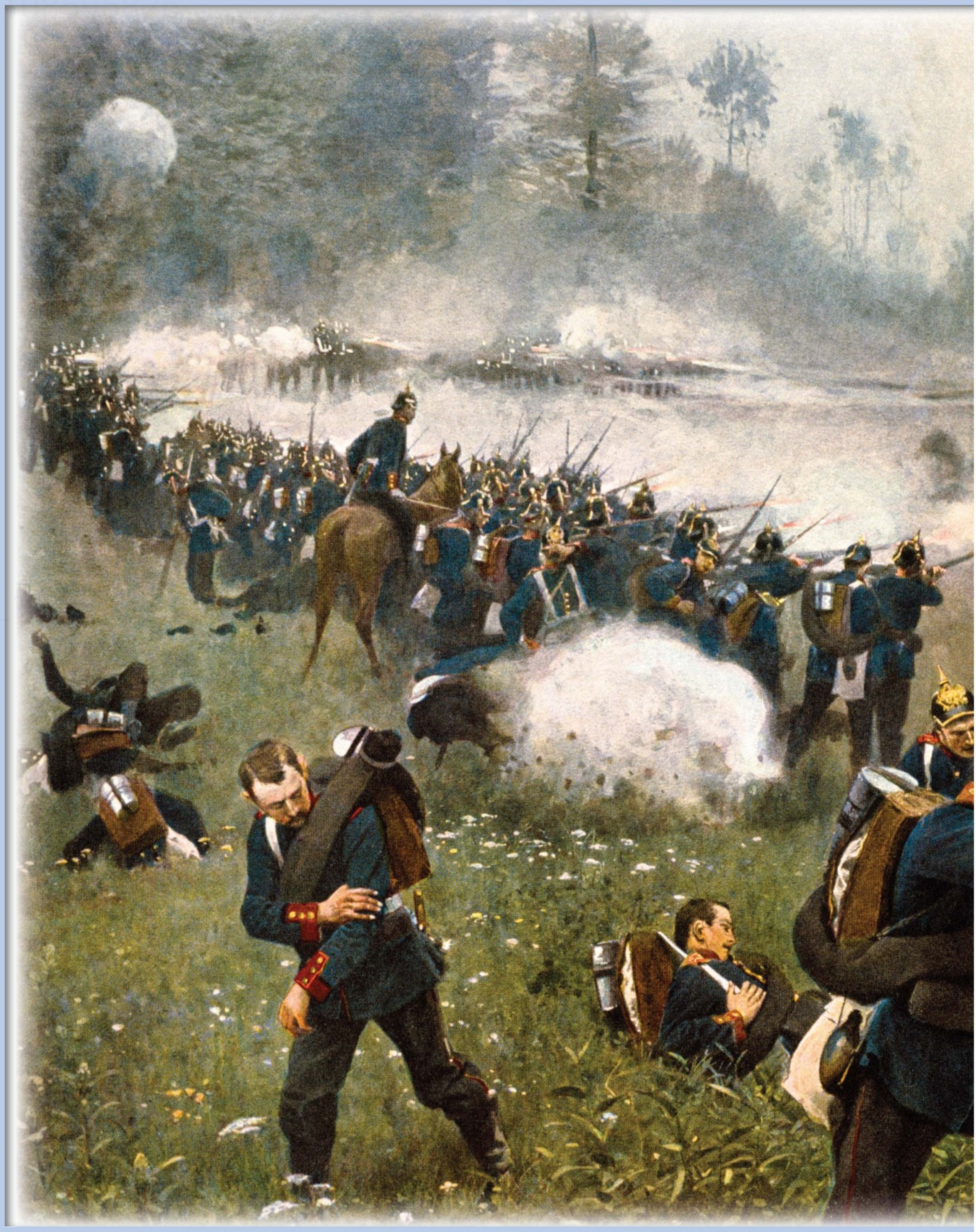
À l'approche d'échéances électorales importantes, et alors que la désinformation en ligne devient massive, affaiblir la distribution d'une information fiable et pluraliste est un danger pour notre démocratie, que les pouvoirs publics ne peuvent ignorer. L'étude publiée récemment par les Relocalisateurs et la Fondation Jean Jaurès il y a quelques semaines a encore mis en évidence le lien entre l'attachement aux valeurs démocratique, la participation électorale et l'accès aux médias.

L'Etat doit ici jouer son rôle et respecter sa signature en garantissant les conditions de la distribution postale.

Pierre Louette
Président de l'Alliance

Jean-Christophe Raveau
Président de la FNPS

François Claverie
Président du SEPM



AKG/CARL RÖCHLING

SADOWA

UNE QUERELLE DE COUSINS GERMAINS

La Prusse et l'Autriche sont comme deux caïmans dans le marigot germanique: il y en a un de trop. En sept semaines de campagne, la première écrase la seconde, puis remodèle à son profit l'espace allemand, morcelé depuis des siècles. Cette soudaine accession de la Prusse au rang des grandes puissances doit beaucoup à un couple politico-militaire d'exception: Bismarck et Moltke.

Par Jean Lopez

Le peintre allemand Carl Röchling a représenté la défense du bois de Swiepwald par la 14e brigade prussienne du général von Gordon, durant la bataille de Sadowa. Au fond, les soldats autrichiens chargent à la baïonnette face au feu meurtrier des fusils Dreyse. L'épisode est important, car il a fixé les Autrichiens durant plusieurs heures alors que la 2e armée prussienne approchait dans leur dos.

1 LE CONTEXTE

Depuis qu'en 1740, la Prusse de Frédéric II a agressé l'Autriche pour lui arracher la Silésie, les deux puissances sont en rivalité pour dominer l'espace allemand. Les guerres napoléoniennes les rapprochent un temps mais, après 1815, l'antagonisme reprend de plus belle. À la place du Saint-Empire liquidé par Napoléon, une Confédération germanique *(voir encadré)* associe les trente-cinq États allemands au sein d'une structure très lâche. Berlin et Vienne ne voient pas d'un même œil l'avenir de cet ensemble.

L'Autriche, gros empire multinational, s'en contente : elle en est présidente et son existence même empêche toute unification nationale allemande, qui ne pourrait que profiter au royaume de Prusse. La révolution libérale et nationale de 1848 réussit bien à se donner un parlement indépendant à Francfort, mais cette nouvelle institution échoue à transformer la Confédération en un État-nation démocratique sous pression populaire.

La Prusse croit pouvoir profiter de cet échec en lançant, en 1849, un processus d'unification de la « petite Allemagne ». L'Autriche en est exclue, et cette démarche met les deux pays au bord de la guerre. Le conflit n'est évité que par la reculade humiliante de la Prusse lors de la conférence d'Olmütz, en novembre 1850. Avec l'appui de la Russie, l'Autriche obtient le rétablissement de la Confédération à l'identique. Mais la leçon n'est pas perdue pour Otto von Bismarck, qui devient en 1862 ministre-président et ministre des Affaires étrangères de Prusse. Pour lui, le devoir de son pays est de réaliser « **par le fer et le sang** » l'unification de la petite Allemagne. Sa rouerie diplomatique et son intelligence politique lui permettent de passer avec le mouvement national-libéral en Prusse un accord tacite qui dit en substance : je vous donne l'unité allemande (Autriche exclue) et vous renoncez au parlementarisme. C'est donc avec une pleine conscience que Bismarck place son pays sur une trajectoire de collision avec Vienne.



LA CONFÉDÉRATION, PUZZLE HÉTÉROCLITE

Créée par le traité de Paris du 30 mai 1814, la Confédération compte à l'origine trente-huit États (dont quatre « villes libres »), puis est réduite à trente-cinq. Vingt d'entre eux possèdent moins de 100 000 habitants. D'une superficie de 630 000 km², cette construction politique très originale englobe 47 millions d'habitants en 1863. La langue allemande n'en est pas le critère d'appartenance, puisque la Bohême tchèque ou la Vénétie italienne en sont membres, tandis que la moitié orientale de la Prusse ne l'intègre pas. Seul un tiers de l'Empire autrichien (quatorze millions d'habitants sur trente-huit) en fait partie. L'organe central est le Bundestag de Francfort, où siègent les délégués des membres. Les États les plus importants dominent un Conseil étroit qui expédie les affaires courantes et dont l'Autriche est la présidente permanente. En cas de nécessité, l'assemblée peut lever une armée de 300 000 hommes fournis par les États.

Non pas une, mais trente-cinq Allemagnes !

Héritière laïque et modernisée du vieux Saint-Empire, cette construction politique née en 1814 associe de façon assez lâche des États très divers. Au sommet, deux puissances rivales, le royaume de Prusse et l'Empire autrichien, dont toutes les populations n'appartiennent pas à la Confédération. Au milieu de l'échelle de la puissance, les royaumes de Bavière, de Saxe, du Hanovre et du Wurtemberg. En bas, la piétaille des duchés et des villes libres. L'organisation est peu contraignante, ce qui arrange l'Autriche et les petits et moyens États inquiets de la puissance prussienne. Pour les libéraux comme pour les conservateurs prussiens, la Confédération est un obstacle à la formation d'un véritable État national allemand.

La formule a été prononcée par Bismarck devant la commission du budget de l'Assemblée prussienne, le 29 septembre 1862 : « Les grandes questions de notre temps ne se résoudront pas par des discours et des décisions à la majorité, mais **par le fer et le sang**. »

CARTE : JULIEN PELTIER POUR « G&H » – DR (X3)

2 LE CASUS BELLI

Paradoxalement, la raison directe du conflit austro-prussien réside dans une guerre menée en commun contre le Danemark. Le roi danois Christian IX gouverne à titre personnel les duchés de Schleswig et de Holstein. Le premier est peuplé d'Allemands ainsi que de Danois, le second d'Allemands, et il est aussi membre de la Confédération germanique. En 1863, Christian promulgue une constitution qui intègre le Schleswig dans l'État national danois. Cet acte lui vaut une déclaration de guerre de la Confédération, qui estime ses droits séculaires violés. À la suite de cinq mois de combats très durs, en 1864, les armées autrichiennes et prussiennes occupent les deux duchés. Elles conviennent d'abord de les gouverner main dans la main, puis se ravisent et signent à Gastein une convention de partage. Mais l'Autriche change encore d'avis et décide, le 1er juin, de confier l'avenir de l'administration du Holstein à la décision de la Confédération dans l'espoir de voir les deux duchés réunifiés sous une autre dynastie que celle des Hohenzollern. La Prusse dénonce aussitôt une violation de la convention de Gastein et envahit le 7 juin le Holstein – dont elle convoite le port de Kiel. Cette violation du droit amène la Confédération, poussée par l'Autriche, à décider, le 14 juin 1866, d'obtenir par la force la restitution du duché. La Prusse réagit en déclarant la Confédération dissoute. La parole est aux armes.

3 LES CHEFS

En Autriche, l'empereur François-Joseph dirige la guerre. Il nomme les deux commandants de théâtre, le prince Albrecht face à l'Italie (trois corps) et le général hongrois Benedek face à la Prusse (sept corps). Il aurait fallu faire l'inverse. À Albrecht, stratège doué, aurait dû revenir le théâtre principal. À Benedek, très populaire, bon chef de corps, mais incapable de gérer une grande armée, l'Italie aurait suffi. Le général hongrois s'entoure en outre d'un chef d'état-major d'une lenteur désespérante et d'un chef du bureau opérations qui ne jure que par la défensive. Personne ne coordonne les actions entre les deux commandants. À tous les niveaux, le fatalisme règne.

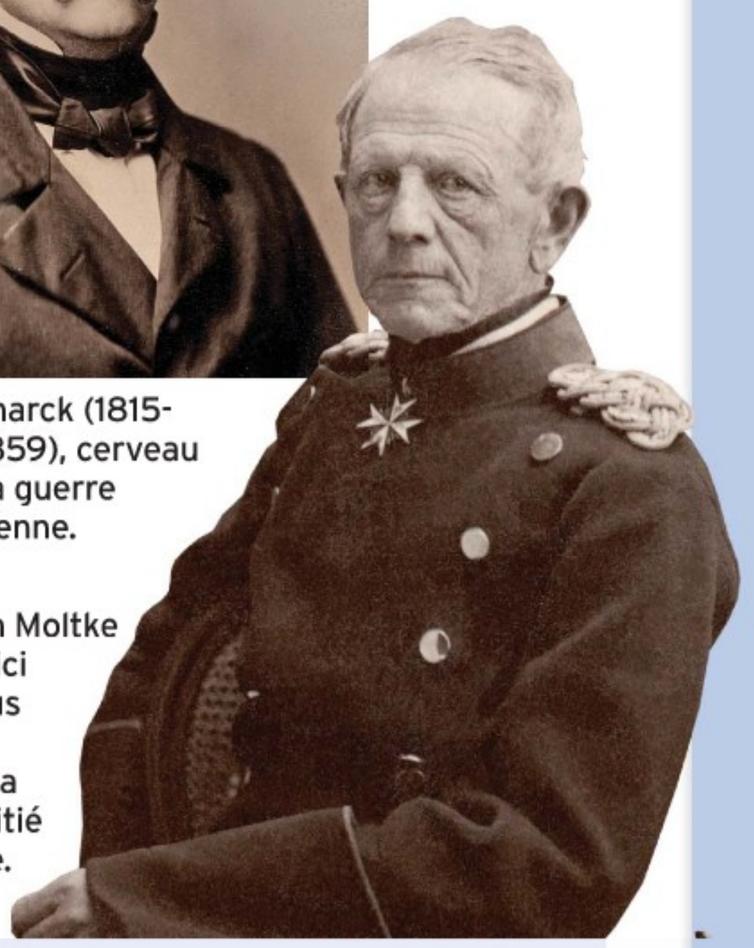
En Prusse, la direction politique appartient de droit au roi Guillaume Ier, mal à l'aise et pessimiste face à une guerre fratricide. La vraie cheville ouvrière du conflit est Otto von Bismarck, qui veut régler par l'épée une opposition de fond. Il a déjà pris les dispositions diplomatiques nécessaires. L'Autriche, qui traverse une crise financière bienvenue pour Berlin, est brouillée avec la Russie depuis la guerre de Crimée (1853-1856) durant laquelle, en prenant le parti de l'alliance franco-britannique, elle a humilié son vieil allié et s'est brouillé avec lui pour toujours. Saint-Pétersbourg ne lèvera donc pas le petit doigt pour elle. Bismarck a également obtenu la neutralité de Napoléon III en lui faisant miroiter la cession du Luxembourg, voire de la Wallonie. Enfin, il a signé une alliance offensive secrète avec l'Italie, qui espère obtenir la Vénétie toujours autrichienne.

Le stratège prussien est le général Helmuth von Moltke, chef de l'état-major général de l'armée, qui s'est imposé durant la guerre contre le Danemark. Depuis Napoléon, l'Europe n'a jamais eu de chef militaire aussi doué que lui, dans tous les domaines. Or, Moltke pousse à une entrée en guerre très rapide.



Ludwig von Benedek (1804-1881), photographié un an avant Sadowa. Bon général, il s'illustre en Italie en 1848-1849, mais il se trouve dépassé durant la guerre contre la Prusse.





Otto von Bismarck (1815-1898, ici en 1859), cerveau politique de la guerre austro-prussienne.

Helmuth von Moltke (1800-1891, ici en 1870), plus grand chef militaire de la seconde moitié du XIXe siècle.

MOLTKE, L'HOMME DES BONNES DÉCISIONS

Né en 1800 dans le Mecklembourg au sein d'une famille d'ancienne noblesse, Helmuth von Moltke entre d'abord, comme son père, dans l'armée danoise avant de choisir la Prusse en 1822. Il est admis à l'école de guerre puis, en 1833, à l'état-major général. Accablé de problèmes financiers, il s'exile pendant cinq ans comme conseiller du sultan ottoman. Il place alors ses économies dans une société ferroviaire berlinoise, dont il devient un dirigeant et qui fait de lui un spécialiste des chemins de fer et du télégraphe. De retour à l'état-major général, il traîne une réputation d'officier bureaucrate qui n'a jamais commandé une unité. Le tournant de sa carrière s'opère en 1857, lorsqu'il est nommé à la tête de l'état-major général dont il va faire le cerveau de l'armée prussienne et le modèle de tous les états-majors dans le monde. Ce n'est pas lui qui invente le système: il hérite des expériences en cours depuis quarante ans, notamment de la pratique des **Kriegsspiele** et **Stabreisen**. Son intervention décisive dans la guerre contre le Danemark lui vaut la confiance du roi Guillaume, qui lui laisse prendre en main la direction des opérations en lui permettant de signer les ordres en son nom.

Dans un Kriegsspiel, deux camps s'affrontent autour d'une carte en présence d'un arbitre. Le concepteur de l'exercice a déterminé les forces et les positions de départ. Le Stabreise, ou « voyage d'état-major », consiste à visiter un champ de bataille passé ou futur afin de faire explorer différentes hypothèses aux officiers présents.

4 LES ARMÉES

Chroniqueur militaire du *Guardian*, Friedrich Engels prédit à la Prusse un «*second Iéna*». Tous les observateurs militaires lui emboîtent le pas, doutant que l'armée de Guillaume Ier puisse l'emporter. En dehors de la guerre contre le petit Danemark – où les soldats autrichiens ont davantage brillé –, la Prusse ne s'est pas engagée dans un conflit depuis 1815. Sa population même n'approuve pas ce conflit voulu, semble-t-il, par un seul homme, Bismarck, qui d'ailleurs échappe de peu à un attentat le 7 mai 1866.

De ses dix-huit millions d'habitants, la Prusse peut tirer 355 000 hommes répartis en huit corps d'armée à deux divisions d'infanterie chacun (15 000 hommes, vingt-quatre canons par division). La réserve instruite se monte à 200 000 hommes. L'Empire autrichien compte trente-cinq millions d'habitants et peut, sur le papier, lever 850 000 hommes. En réalité, les difficultés financières et une organisation déficiente réduisent ce nombre à 528 000, dont 320 000 combattants, ce qui est peu pour une guerre sur deux fronts. Comme il n'y a pas de réserve, la guerre ne peut être longue. Sur le front principal, les effectifs se répartissent en dix corps à quatre brigades (l'échelon divisionnaire n'existe pas en dehors de la cavalerie), alignant chacun 24 000 hommes et 56 canons. La majorité des États allemands soutiennent l'Autriche. Les plus importants d'entre eux, la Bavière, la Saxe, le Wurtemberg et le Hanovre pourraient lui amener 150 000 hommes supplémentaires.



Des fantassins prussiens photographiés au cours de la guerre austro-prussienne. Tunique et pantalon bleu foncé à parements rouges, casquette ronde («Tellermütze»), casques à pointe accrochés aux fusils Dreyse formés en faisceau.

La cavalerie autrichienne (six divisions) est très supérieure à la prussienne. L'artillerie de François-Joseph comprend 736 excellents canons M 63 en bronze à tube rayé et chargement par la gueule (de 4 et 8 livres), plus 58 autres à âme lisse, face à 492 tubes rayés Krupp et 306 lisses côté prussien. Le canon Krupp en acier à chargement par la culasse tire plus loin, plus vite et avec plus de précision. Mais cette arme remarquable n'est pas employée à sa juste valeur: les chefs de division la relèguent en queue de colonne, faute de savoir l'utiliser.

En définitive, la bataille va reposer sur l'infanterie. Or, celle des Prussiens est meilleure sous le triple point de vue du feu, de la tactique et de l'encadrement. Le fusil prussien à aiguille Dreyse (canon rayé et chargement par la culasse) tire six à huit coups par minute, contre un à trois coups pour le fusil Lorenz autrichien à chargement par la bouche, qui est en revanche plus précis et d'une portée égale. L'infanterie autrichienne privilégie le choc à la baïonnette en formations bataillonnaires compactes, quand les Prussiens optent pour le feu et l'ordre ouvert. Du fait d'une conscription réellement universelle (service de trois ans), d'un système scolaire avancé et d'une grande homogénéité nationale, le fantassin prussien est plus instruit et motivé que son adversaire.

L'Empire multinational des Habsbourg recrute ses soldats dans dix nationalités différentes, dont toutes ne comprennent pas les ordres donnés en allemand. Au sein de ces troupes, l'analphabétisme est encore répandu et la conscription faussée par la pratique du **remplacement**. Enfin, l'encadrement prussien est meilleur aux échelons inférieurs – sous-officiers et officiers subalternes. Si l'état-major de Moltke est un modèle de professionnalisme (en rodage), du côté adverse, l'instauration d'une école de guerre en 1852 a élevé le niveau moyen. Les historiens ont abandonné l'idée d'un encadrement autrichien dilettante et frappé d'immobilisme.



Des soldats autrichiens semblables à ceux qui se sont battus à Sadowa: capote grise, couvre-chefs d'origines nationales variées, fusils Lorenz. Issus de dix nationalités, souvent analphabètes, ces soldats ne se montrent pas inférieurs aux Prussiens par le courage.

DR (X3)

La pratique du **remplacement** offre aux recrues les plus aisées la possibilité, en échange d'une forte somme, de proposer un homme du même âge pour servir à leur place.

5 LES PRÉLIMINAIRES

Moltke a préparé un plan foudroyant, qui repose tout entier sur la capacité de la Prusse à concentrer ses armées aux frontières grâce au chemin de fer *(voir encadré)*. Il se fait fort d'envahir la Saxe – en train ! – et de se porter en Bohême avant que l'armée de Benedek soit rassemblée. Las ! Guillaume Ier traîne les pieds, refusant d'apparaître comme l'agresseur dans une guerre peu populaire. Aussi laisse-t-il l'Autriche mobiliser la première, le 27 avril, et ne l'imite-t-il que le 3 mai. Benedek, quant à lui, temporise alors qu'il devrait se hâter de joindre les armées alliées des petits États de la Confédération. Moltke s'étonne d'apprendre qu'il se concentre en Moravie, autour de la forteresse d'Olmütz, alors qu'il l'attendait en Bohême du Nord, sur la frontière prussienne. Benedek n'a pas de plan offensif, ce qui laisse à Moltke le temps de régler le problème des fronts secondaires. Avec une division, le Prussien envahit la Hesse en trois jours, puis la Saxe le 16 juin, forçant son armée de 32 000 hommes à refluer vers la Bohême. Enfin, au terme d'une bataille pourtant perdue à Hohensalza, il oblige le Hanovre à déposer les armes le 29 juin puis, peu après, la Bavière.

Le plan d'opération de Moltke, d'une extrême audace, s'inspire de celui de Napoléon à Ulm en 1805. Le général prussien divise ses forces en trois armées : d'est en ouest, la 2e armée, la 1re armée et l'armée de l'Elbe, déployées sur 400 kilomètres. Ce faisant, il offre à Benedek la possibilité d'utiliser sa position centrale pour battre ses forces l'une après l'autre. D'autant plus que les armées prussiennes n'ayant pas encore de service télégraphique propre, leur coordination reste difficile. À plusieurs reprises, les dépêches de Moltke mettent trois jours à arriver aux commandants d'armée. Par chance, Benedek demeure inerte, attendant d'avoir fini sa propre concentration. L'Autrichien se contente de se porter d'Olmütz à Königgrätz, à 120 kilomètres au nord-ouest, nouvelle base arrière qui donne son nom allemand à la bataille de Sadowa.

Moltke table sur sa vitesse de mouvement pour annuler l'avantage de la position centrale. De fait, au moment où Benedek comprend la manœuvre, il ne peut plus attaquer une des armées prussiennes sans risquer que les deux autres se portent sur ses ailes ou sur ses arrières. Les trois armées de Moltke marchent donc séparément. Elles sont éloignées les unes des autres au départ, mais elles convergent ensuite en direction de Benedek. L'idée centrale du Prussien est de les réunir juste à temps, au terme d'une marche de 150 à 250 kilomètres, afin de livrer une gigantesque bataille d'encerclement qui décidera à elle seule de l'issue de la guerre. Guillaume, Bismarck et Moltke s'accordent sur ce point : il faut frapper vite et fort, pour décourager l'Autriche avant que les autres puissances européennes se mêlent du conflit.

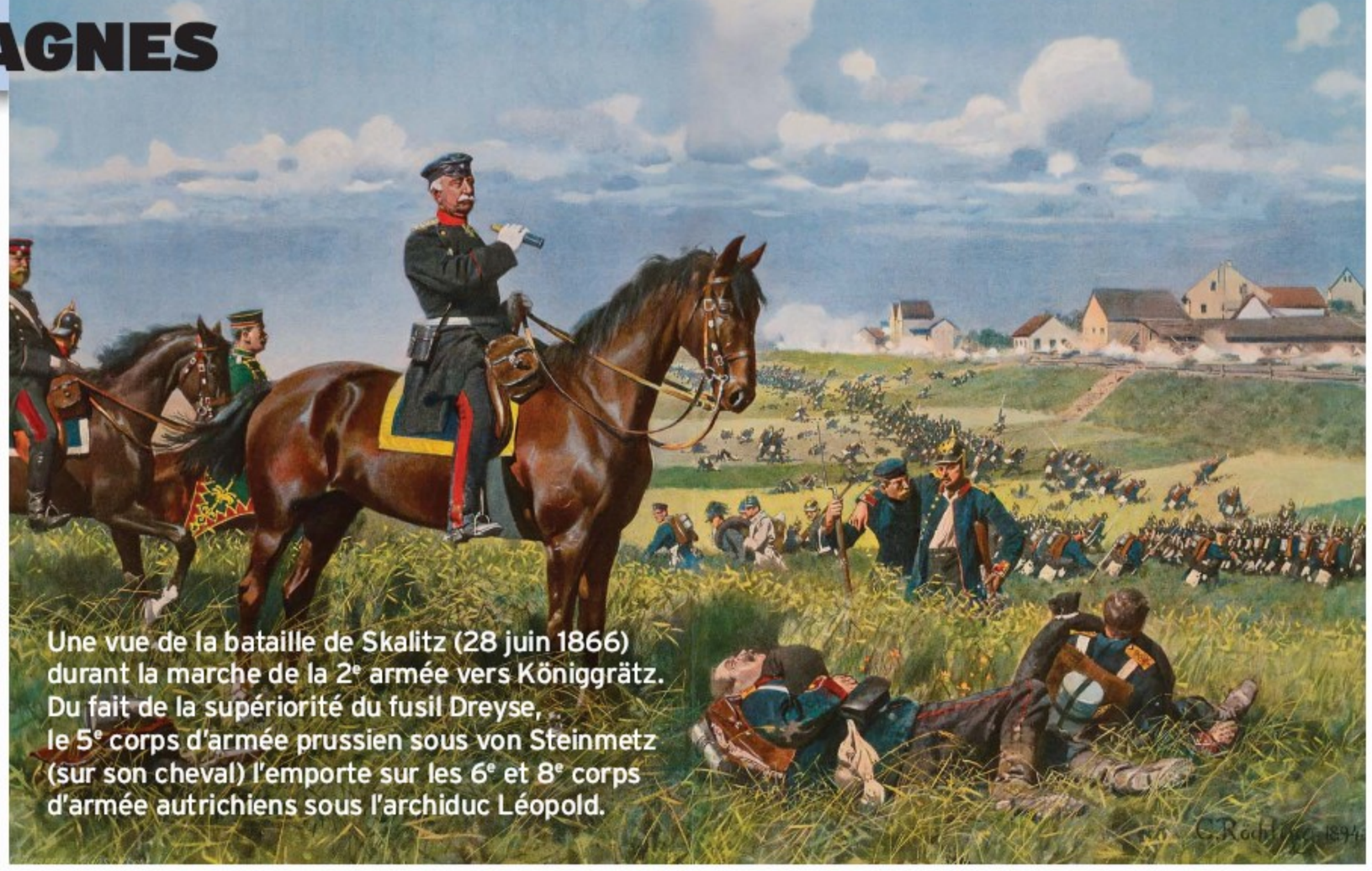
LA PREMIÈRE CONCENTRATION 100 % FERROVIAIRE

Moltke dispose de quatre lignes ferroviaires en direction du sud, vers la Saxe et la Bohême. De nombreux exercices théoriques ont permis de réaliser, en 1866, une concentration menée à une vitesse encore inégalée. En trois étapes, du 17 mai au 6 juin, 660 trains de 60 wagons convoient sur la frontière dix corps d'armée complets, soit 230 000 hommes, 64 000 chevaux et 6 200 véhicules, sur des distances allant de 150 à 500 kilomètres. Il faut par exemple 40 heures pour amener un corps de Prusse-Orientale jusqu'en Silésie, là où, à l'époque napoléonienne, il fallait quinze jours de marche. En face, Benedek ne dispose que d'une ligne ferroviaire – dont la moitié est à voie unique – menant à Olmütz, d'où un débit quatre fois moindre. Pourtant, les cheminots impériaux réalisent un exploit en accélérant la cadence de jour et de nuit. Du 20 mai au 9 juin, ils parviennent à transporter jusqu'à Olmütz 191 500 hommes, 28 600 chevaux et 4 280 véhicules. Au total, la séquence mobilisation, transport et déploiement a duré vingt-cinq jours côté prussien, contre quarante-trois en face. La guerre de 1866 voit en outre la Prusse lever ses trois premiers bataillons du génie ferroviaire, chargés de réparer les lignes que l'ennemi a détruites sur son territoire. Trop peu nombreux, mal équipés, ceux-ci ne parviennent pas à suivre le rythme de l'avance. Le transport ferroviaire n'est donc pas en mesure de suppléer aux graves carences de la logistique. Chaque corps dispose d'un bataillon du train de 500 hommes, équipé de cinq colonnes de 150 charrettes et d'une compagnie de boulangers. Ces moyens trop faibles ne permettent de couvrir les besoins des soldats que durant quatre jours (et deux pour les chevaux). Par conséquent, dès le début de la campagne, les soldats prussiens marchent la faim au ventre et en sont réduits, comme leurs devanciers, aux réquisitions et aux maraudes.



Des trains du royaume de Saxe se réfugient sur le territoire de leur allié autrichien. Des deux côtés, la concentration des troupes s'est faite à une vitesse jamais vue du fait des chemins de fer.

5 LES OPÉRATIONS



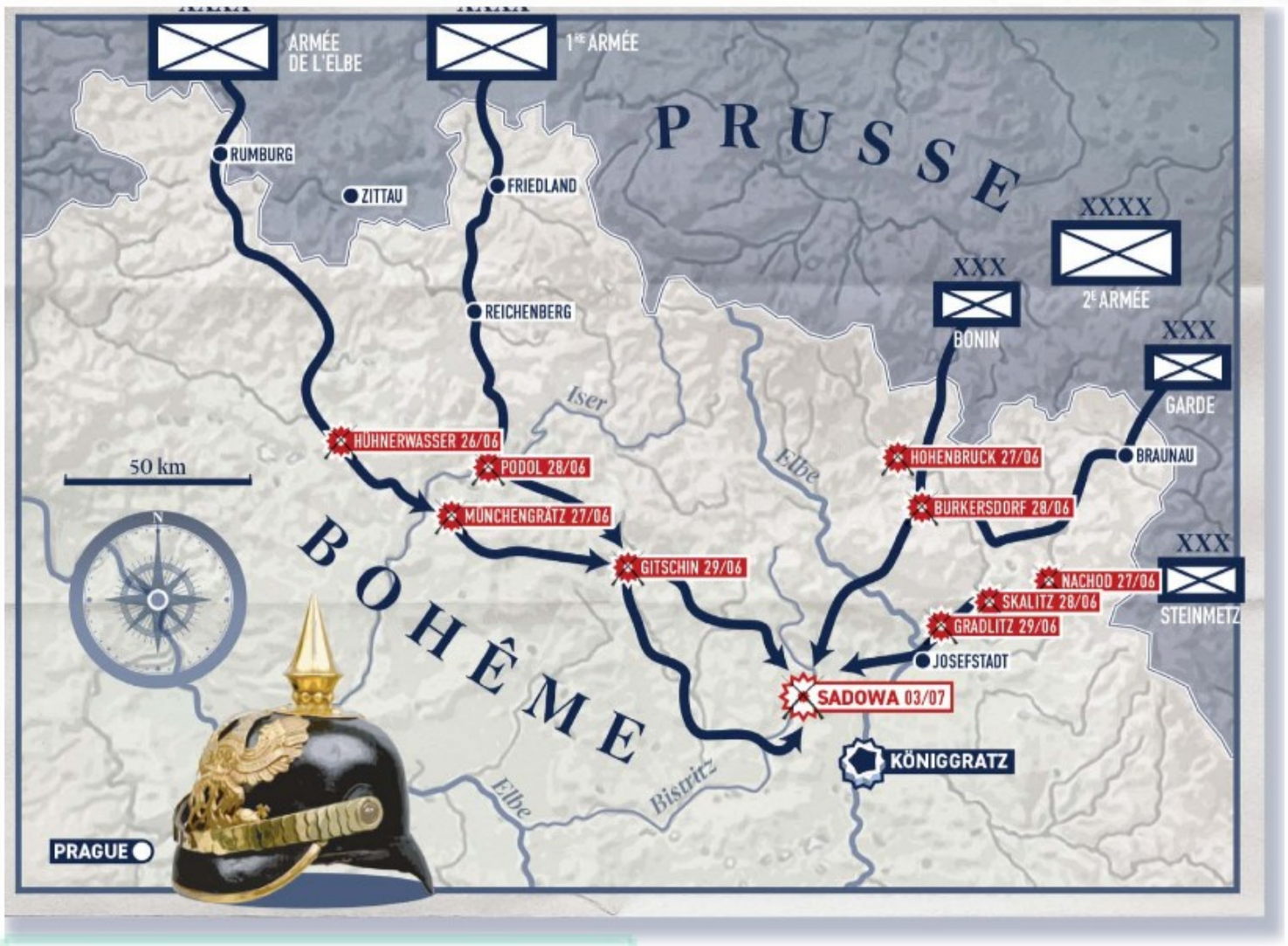
Une vue de la bataille de Skalitz (28 juin 1866) durant la marche de la 2e armée vers Königgrätz. Du fait de la supériorité du fusil Dreyse, le 5e corps d'armée prussien sous von Steinmetz (sur son cheval) l'emporte sur les 6e et 8e corps d'armée autrichiens sous l'archiduc Léopold.

ACTE I
La marche d'approche à travers la Bohême

Dès le 22 juin, les escadrons de uhlans pénètrent en Bohême et repèrent les itinéraires des trois armées. Commandée par le général von Bittenfeld, l'armée de l'Elbe, qui vient de conquérir la Saxe, est forte de trois divisions d'infanterie, quatre régiments de cavalerie et 120 canons. Elle est la plus à l'ouest. Au centre, la 1re armée, commandée par le prince Friedrich Karl, neveu de Guillaume Ier, est la plus puissante : trois corps d'infanterie (six divisions), un corps de cavalerie (deux divisions) et environ 250 canons. Le 27 juin, à Münchengrätz et Podol, ces deux armées battent les troupes saxonnes et un demi-corps autrichien qui tentaient d'interdire le passage de l'Iser, un affluent de l'Elbe. Le même adversaire est encore battu à Gitschin, le 29 juin, au passage de la rivière Cidlina. Sur injonction de Moltke, les deux armées se séparent ensuite avant d'aborder la région de Sadowa-Königgrätz en venant de directions différentes.

La 2e armée, forte de trois corps (huit divisions d'infanterie, DI) et commandée par le prince héritier Frédéric-Guillaume, a le trajet le plus court (150 kilomètres, contre 250 pour l'armée de l'Elbe), mais c'est elle qui rencontre la plus forte opposition. D'une part parce qu'elle est plus proche du gros des troupes de Benedek, d'autre part parce que celui-ci peut y dépêcher des forces sans craindre d'être pris de flanc par la 1re armée, en retard. Mais au lieu de s'engager en force, le général hongrois se contente de dépêcher au détail quatre corps qui ne peuvent faire mieux, au cours de sept engagements successifs, que de freiner le prince héritier. Les deux derniers engagements, les 28 et 29 juin, à Skalitz et Soor, mettent aux prises 50 000 hommes et se soldent par un repli des Autrichiens au sud de l'Elbe.

Le 30 juin, Benedek, découragé, demande à un envoyé de l'empereur de transmettre que l'armée court à la catastrophe si une paix rapide n'est pas signée. Il tire la conclusion de la semaine écoulée : sur dix combats, il n'en a gagné qu'un seul, à Trautenau, contre la 2e armée, et au prix de terribles pertes. Partout, le fusil Dreyse a massacré les attaques en colonne à la baïonnette ! Résultat : 31 000 pertes dans des combats secondaires… Mais François-Joseph refuse la proposition, arguant qu'aucune grande bataille n'a encore eu lieu et qu'il est toujours possible de reculer. Au passage, il limoge le chef d'état-major et le responsable opérations de Benedek.



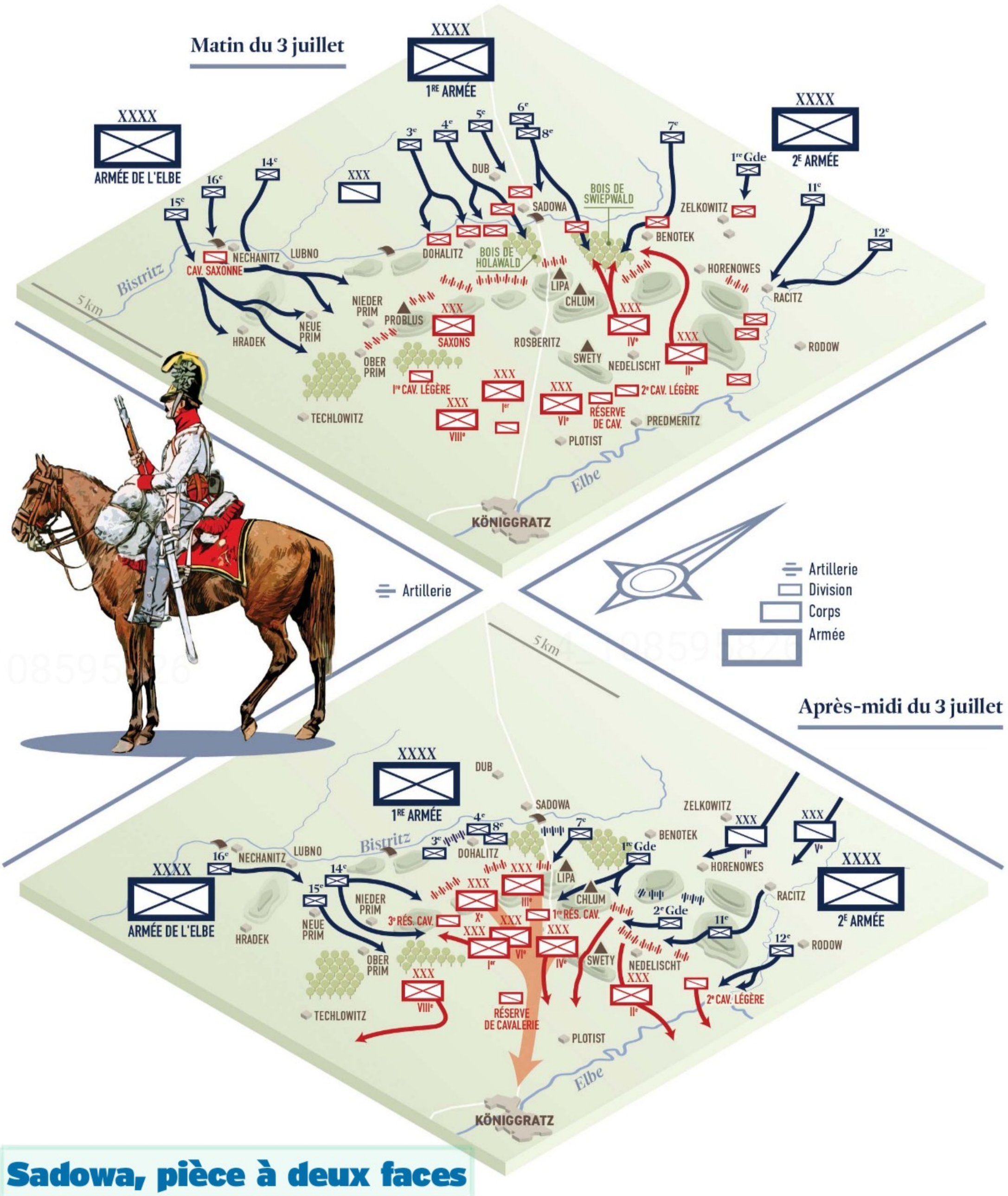
CARTE ET PLANS : JULIEN PELTIER POUR « G&H » – AKG/CARL RÖCHLING

À l'école de Moltke

Le génie de Moltke est d'avoir adapté à l'époque du train et du télégraphe la devise de Napoléon : marcher séparément, combattre ensemble. Se déplaçant sur des itinéraires convergents vers la forteresse de Königgrätz, les trois armées prussiennes se sont présentées presque à la même heure sur le champ de bataille. La léthargie de Benedek les a aidées à réussir ce mouvement d'ensemble que l'on a comparé, à l'époque, à celui d'une horloge. Ces grands déplacements sont la marque de fabrique de l'école de Moltke.

ACTE II
Échec à la 1re armée prussienne

Contraint par le message impérial, Benedek rejette l'idée de reculer. De toute façon, pense-t-il, les Prussiens sont trop proches pour accomplir un retrait en bon ordre. Exauçant ainsi les vœux de Moltke, le général décide alors de livrer une « grande bataille ». Il en choisit le terrain : entre l'Elbe et son affluent la Bistritz, à douze kilomètres au nord de la forteresse de Königgrätz et tout près de celle de Josefstadt, où des collines constitueront une bonne position défensive. La présence de plusieurs bois devrait notamment annuler les avantages du fusil Dreyse. Le 2 juillet au soir, Benedek a



Sadowa, pièce à deux faces

En haut, la première partie de la bataille de Sadowa. L'artillerie autrichienne fait échouer l'attaque frontale de la 1re armée prussienne. Le mouvement tournant de l'armée de l'Elbe est cassé par les canons et une contre-attaque de cavalerie. Les Autrichiens peuvent encore croire à une victoire défensive. L'après-midi voit la 2e armée prussienne, la plus puissante, arriver sur le champ de bataille et frapper l'aile droite autrichienne, la plus faible. Il demeure incompréhensible que Benedek se soit ainsi laissé surprendre par un mouvement repéré depuis longtemps.



CARL RÖCHLING - BRIDGEMAN IMAGES

ramené ses huit corps (sept autrichiens et un saxon) et le gros de sa cavalerie sur la position défensive. Il les dispose en « U » avec un centre fort, des ailes plutôt faibles – ce qui invite à l'encerclement ! – et le dos à un fleuve franchissable par un unique pont – et quelques pontons – desservi par une unique route : bref, c'est la pire façon d'engager une bataille. Sans état-major digne de ce nom, les corps sont par ailleurs laissés sans instructions centrales.

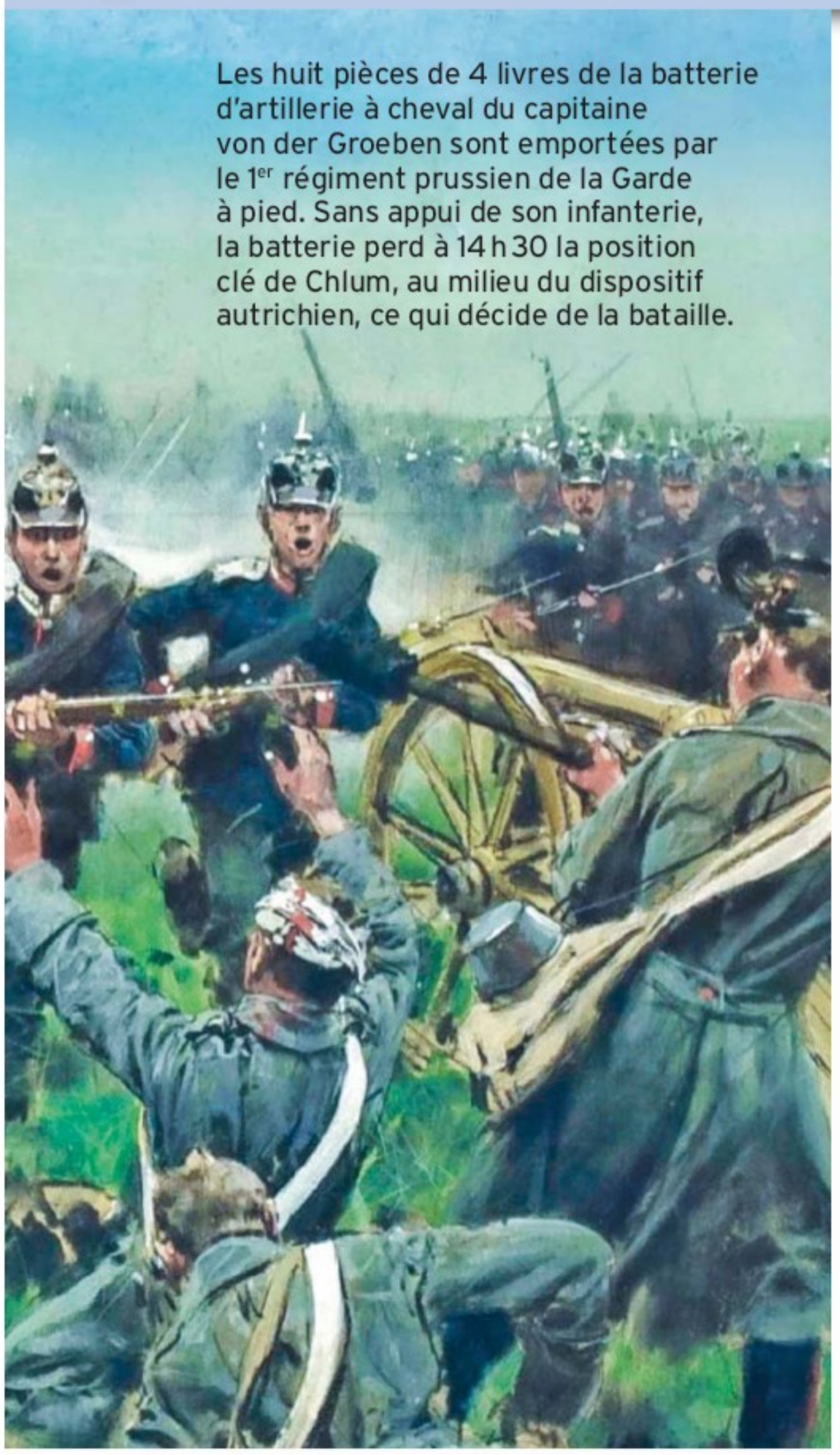
En présence de Guillaume, Bismarck et Moltke, la bataille de Sadowa s'engage le 3 juillet à 7 heures, sous une pluie battante, entre 221 000 Prussiens et 208 000 Autrichiens. Le plan de Moltke est d'accrocher le centre de Benedek avec la 1re armée et de l'envelopper par les ailes avec les deux autres. Autour du village de Sadowa, les cinq DI de la 1re armée tentent de passer la Bistritz sous une pluie d'obus à shrapnels : pertes énormes et gains quasi nuls, car l'armée est bloquée dans les bois alentour. Au total, l'artillerie autrichienne tire 46 500 obus contre 15 000 en face ! Au sud, sur l'aile droite des Prussiens, les trois DI de l'armée de l'Elbe parviennent à traverser la Bistritz par le pont de Nechanitz à demi incendié et à progresser vers l'est. Mais le passage par un seul ouvrage les empêche de se déployer rapidement, d'autant plus qu'une contre-attaque les force à s'arrêter. À midi, Benedek peut se montrer encore optimiste. À 13 heures, il songe à lancer, avec ses deux corps en réserve, une attaque qui achèverait la 1re armée démoralisée. Cependant, il se laisse dissuader, et cette chance ne se représente plus. À 15 heures, plusieurs généraux prussiens considèrent la bataille comme perdue. C'est exactement à cette heure-là qu'elle va basculer.

ACTE III
La 2e armée sauve la bataille pour la Prusse

La 2e armée passe la nuit du 2 au 3 juillet autour de Königinhof, à une vingtaine de kilomètres au nord de Sadowa. L'ordre de lever le camp ne parvient que vers 8 heures, et l'on se met en route à 9 heures. À midi, l'avant-garde de la 1re division de la Garde arrive au contact. Soutenue par deux autres divisions, elle vient frapper l'aile droite de Benedek que celui-ci avait en partie dégarnie au profit de son centre. À 15 heures, la 1re division de la Garde s'empare des hauteurs de Chlum, menaçant l'ensemble de la défense centrale de Benedek, et parvient à les tenir en dépit des contre-attaques désespérées des troupes adverses.

Au même moment, à l'autre bout du champ de bataille, l'armée de l'Elbe brise une contre-attaque des Saxons et rompt leurs lignes à Problus. L'armée autrichienne est dès lors en grand danger d'encerclement. Mais le général von Bittenfeld ne saisit pas l'occasion de couper la route de Königgrätz alors même qu'il dispose de réserves. À 16 h 30, Benedek donne l'ordre de retraiter par cette route vers les ponts sur l'Elbe et la forteresse de Königgrätz. Ce mouvement délicat aurait dû être interrompu par des attaques prussiennes venues du nord et du sud. Curieusement, l'occasion d'encercler l'armée autrichienne n'est pourtant saisie ni par le prince héritier ni par von Bittenfeld. La poursuite prend donc un caractère frontal et est menée, côté prussien, par la cavalerie de Friedrich Karl. Mais celle-ci est repoussée par les charges d'une cavalerie autrichienne supérieure et l'artillerie de réserve.

Ainsi Benedek est-il en mesure de sauver 180 000 hommes, dont 100 000 avec leurs armes, même s'il ne peut empêcher une terrible panique aux portes de Königgrätz. Les derniers coups de feu sont tirés à 21 heures, au crépuscule. L'infanterie prussienne, épuisée, n'a plus que la force de chanter à genoux le choral de Bach « Nun danket alle Gott » (« Maintenant, rendons tous grâce à Dieu »).



Les huit pièces de 4 livres de la batterie d'artillerie à cheval du capitaine von der Groeben sont emportées par le 1er régiment prussien de la Garde à pied. Sans appui de son infanterie, la batterie perd à 14 h 30 la position clé de Chlum, au milieu du dispositif autrichien, ce qui décide de la bataille.

L'ITALIE PERD ET GAGNE

L'alliance italo-prussienne contraint l'Autriche à engager, sur son front sud, 100 000 hommes contre une armée de 220 000 soldats. La prestation italienne est médiocre, en grande partie du fait de l'incompétence militaire du roi Victor-Emmanuel II et de l'absence de fusion de l'armée piémontaise avec celles des territoires annexés en 1860. La situation est identique pour la Regia Marina, dont les composantes génoise et napolitaine se montrent indisciplinées. Le résultat est une victoire autrichienne très chèrement payée à Custoza, le 24 juin, et un désastre naval italien à Lissa le 20 juillet, que ne rachètent pas des succès secondaires dans le Trentin. Néanmoins, l'Italie sort gagnante du conflit, car les traités de paix obligent Vienne à céder la Vénétie et le Frioul à la Prusse, qui rétrocède aussitôt ces provinces à l'Italie.

6 LE BILAN

Moltke a gagné la bataille, mais il n'a pas réussi à accomplir l'encerclement dont il avait l'ambition, en partie du fait de l'hésitation de von Bittenfeld. L'armée de Benedek a néanmoins perdu 43 000 hommes, dont 5 658 tués et 22 000 prisonniers, ainsi qu'un quart de son artillerie. La mise hors de combat de 1 313 officiers expérimentés la prive d'une denrée rare. Les Prussiens décomptent dans leurs rangs 9 172 pertes, dont 1 935 tués.

Ce qui reste de l'armée de Benedek se retire en désordre vers Olmütz, pillant tout sur son passage. Les Prussiens n'entament la poursuite que le 7 juillet, alors que l'empereur ordonne à l'armée d'Italie victorieuse *(voir encadré)* de rejoindre celle de Benedek reprise en main pour défendre Vienne. Sur le fond, François-Joseph ne désire pas continuer la lutte, car il faudrait d'une part qu'il libéralise son régime et d'autre part que la guerre change de caractère, qu'elle devienne une lutte à mort impensable dans un empire multinational dont les deux tiers des sujets, non allemands, n'en comprendraient pas le sens. Bismarck, lui, peine à calmer ses militaires et son roi qui, pris d'ivresse, songent à d'énormes annexions. Déjà, Napoléon III s'inquiète, hausse le ton. Guillaume Ier reprend son bon sens et, le 26 juillet, les préliminaires de paix sont signés.

L'Autriche est boutée hors d'Allemagne. Forcée de reconnaître la dissolution de la Confédération germanique, elle accepte l'annexion, par la Prusse, du Schleswig, du Holstein, de la Hesse et du Hanovre, ainsi que la mise sous tutelle de la Saxe dans une nouvelle structure, la Confédération de l'Allemagne du Nord, prélude à un État centralisé autour de Berlin. Cette issue représente un véritable tremblement de terre pour l'Europe. À Paris, la presse titre : *« Revanche pour Sadowa ! »* Napoléon III n'accepte pas l'apparition d'une puissance allemande sur le Rhin – qu'il a favorisée ! –, l'un des ferments de la guerre de 1870. François-Joseph replâtre son État défait en acceptant une cogestion avec les Hongrois. Par le compromis de 1867, l'empire d'Autriche se transforme en double monarchie d'Autriche-Hongrie. Chassée d'Allemagne, celle-ci réoriente ses appétits vers les Balkans, une poussée fatale qui se terminera quelques décennies plus tard à Sarajevo.

7 LA MÉMOIRE

Le roi Guillaume a beau faire frapper une médaille pour les vétérans de la bataille, le souvenir se dissipe très vite du fait de la victoire sur la France, en 1871, qui porte le IIe Reich sur les fonts baptismaux. D'autre part, dès 1878, Bismarck noue une alliance solide avec l'Autriche et fait en sorte que les plaies cicatrisent. Chaque année, jusqu'en 1914, les vétérans prussiens, autrichiens et saxons commémorent ensemble le souvenir d'une bataille de plus en plus considérée comme « fratricide ». La tradition s'interrompt avec la création de l'État tchécoslovaque en 1918, qui rend inaccessibles les mémoriaux érigés sur les lieux des plus violents combats.



La proclamation de l'Empire allemand, le 18 janvier 1871, dans la galerie des Glaces de Versailles, vue par le peintre Anton von Werner. Bismarck est en blanc, et Moltke à sa gauche avec la bande rouge des officiers d'état-major sur le pantalon.

POUR EN SAVOIR +

- **The Battle of Königgrätz,** Gordon A. Craig, University of Pennsylvania Press, 2003 [1964].
- **1866: Bismarcks deutscher Krieg,** Klaus-Jürgen Bremm, WBG Paperback, 2021 (2e édition).

RMN PHOTO

L'ARTEFACT

L'ENCRIER-BUNKER

UN OUVRAGE POUR TUER LE TEMPS

Joliment réalisé avant d'être offert au général Georges, cet encrier reprenant les formes d'un ouvrage de la ligne Maginot témoigne des vicissitudes de la drôle de guerre (1939-1940), quand l'ennui était le premier ennemi du soldat français.

Par CHRISTOPHE POMMIER

1 HUIT MOIS D'ATTENTE

Le 3 septembre 1939, en réaction à l'invasion de la Pologne par l'Allemagne, la Grande-Bretagne et la France déclarent la guerre au IIIe Reich. Lancée le 1er septembre, la mobilisation générale concerne cinq millions de Français, soit environ un huitième de la population active : 2,7 millions aux armées et 2,3 millions en réserve. Ces hommes convergent vers les gares sans enthousiasme ni défaitisme, gardant tous en tête le précédent de la Grande Guerre. Mais sur le front, rien ne bouge : l'unique offensive, menée en Sarre du 7 septembre au 17 octobre, aboutit à un retrait une fois la Pologne vaincue. Varsovie prise, Hitler se retourne vers l'ouest, mais reporte plusieurs fois son assaut. Chacun attend derrière ses fortifications – Westwall d'un côté, ligne Maginot de l'autre. Cette guerre ponctuée d'escarmouches entre patrouilles de reconnaissance devient la drôle de guerre, l'humour en moins. Enfin, le 10 mai 1940, la Wehrmacht attaque.

2 L'ENNUI, VOILÀ L'ENNEMI

Cette guerre d'attente, l'installation d'une routine ainsi que les frimas mènent aux premiers signes de démobilisation et de mécontentement : désobéissance, alcoolisme et mauvais esprit rongent la troupe. Pour combattre cette « dépression d'hiver » et la monotonie des journées, tout en venant en aide au monde agricole, le Haut Commandement envoie des soldats aider aux vendanges et aux récoltes, au battage des céréales puis aux labours et à l'ensemencement des champs. Aux côtés d'exercices militaires, de multiples activités sont organisées, parmi lesquelles des spectacles – Joséphine Baker se produit à de multiples reprises aux armées –, des projections cinématographiques ou des activités sportives. Le gouvernement distribue 10 000 ballons de football et de rugby pour développer le sport. C'est dans cet esprit que sont également organisés divers tournois et compétitions sportives, ludiques ou artistiques, les concours de bricolage ou de modélisme étant devenus une routine.

3 UN PETIT CHEF-D'ŒUVRE DE MODÉLISME

Lors d'un concours de bricolage organisé par le 3e corps d'armée du général de Fornel de La Laurencie, le soldat Lucien Lecœuvre, du 54e régiment d'infanterie de forteresse (RIF), réalise cet encrier représentant deux blocs du secteur fortifié de l'Escaut (dont le 54e RIF fournit l'infanterie organique). Munis de charnières, les toits des blocs s'ouvrent et offrent deux espaces de rangement garnis de velours rouge. De même, situés au centre du réseau de barbelés, les deux monticules s'ouvrent en pivotant et donnent accès à deux flacons d'encre noire et violette qui peuvent être remplacés par le dessous de l'encrier. Le devant du socle de bois est orné d'une plaque métallique où est gravée la devise *« On ne passe pas »*, adoptée par la ville de Verdun durant la Grande Guerre et reprise par bon nombre de régiments d'infanterie de forteresse. Sur le dessus, en arrière des deux blocs, une petite plaque en aluminium porte l'inscription : *« Au général Georges, commandant en chef sur le front du Nord-Est. Concours de bricolage du 3e CA. Février 1940. »* Lucien Lecœuvre, qui a signé sur le dessous du socle, a pris soin d'indiquer : *« Travail exécuté à la main. »*





Principalement fabriqué en aluminium (avec des ajouts de papier et de toile) et fixé sur un socle en bois, l'encrier réalisé par le soldat Lecœuvre est monumental : 70 cm de large pour 27 de profondeur ! La veuve du général Georges l'a offert au musée de l'Armée en 1957.

4 LE SECTEUR FORTIFIÉ DE L'ESCAUT, UN PAN DE MUR FACE À LA BELGIQUE

À la suite de la Première Guerre mondiale, de nombreux débats ont lieu quant au besoin d'une nouvelle fortification permanente pour assurer la défense du territoire français. En 1926, la Commission de défense des frontières préconise un système fortifié discontinu capable de résister seul le temps de mobiliser et de concentrer les armées. En 1929, l'évolution géopolitique conduit à concevoir une fortification renforcée sur les frontières germano-italiennes. La réalisation est confiée à la Commission d'organisation des régions fortifiées. Défendus par André Maginot, ministre de la Guerre, les crédits dévolus à la construction des fortifications sont votés le 28 décembre 1929. Face à la Belgique neutre, la ceinture de béton est allégée. Situé entre Lille et Maubeuge, le secteur fortifié de l'Escaut est divisé en trois puis deux sous-secteurs (Nord et Sud), respectivement tenus, outre les compagnies d'équipages d'ouvrages, par le 1er bataillon du 54e RIF et par les 2e et 3e bataillons de ce régiment. L'ensemble ne joue aucun rôle en 1940 : la position est débordée par les Allemands et l'unité se replie sur Dunkerque.

5 ENCRIER DE LUXE POUR CINQ ÉTOILES

Commandant en chef du front du Nord-Est depuis décembre 1939, le général d'armée Alphonse Georges (1875-1951) occupe le second poste de la hiérarchie militaire, après le général Gamelin (généralissime des Forces armées françaises). Saint-cyrien, officier d'infanterie souvent remarqué, il sert principalement en Afrique du Nord avant la Grande Guerre. Gravement blessé en septembre 1914 à la tête de son bataillon, il est envoyé à l'état-major de l'armée après sa convalescence. En 1917, il s'illustre en réussissant à faire déposer le roi de Grèce Constantin Ier, favorable aux Allemands, puis devient un proche collaborateur du maréchal Foch. Promu général en 1924, il seconde Pétain durant la guerre du Rif avant d'enchaîner diverses affectations d'importance et d'entrer au Conseil supérieur de la Guerre en 1932. En octobre 1934, il est grièvement blessé lors de l'attentat qui coûte la vie au roi Alexandre Ier de Yougoslavie. Inspecteur des troupes d'Afrique du Nord en 1935, il devient l'adjoint de Gamelin pour le front du Nord-Est en 1939, avant d'en prendre le commandement. Après l'armistice, Georges organise l'armée de Vichy avant d'être atteint par la limite d'âge. En 1943, il rejoint Alger et participe au Comité français de la Libération nationale avant de se retirer de toute activité politique ou militaire à la fin de l'année.

PÉRICLÈS

UNE STRATÉGIE MINÉE PAR QUATRE ERREURS

Politicien et intellectuel d'exception, Périclès méritait de laisser son nom au siècle le plus brillant de l'histoire hellénique. Mais sa réputation de stratège est usurpée. Fondé sur de mauvaises prémisses, son plan infaillible pour battre Sparte a ruiné Athènes – et la Grèce tout entière. Près de vingt-cinq siècles plus tard, la leçon reste valide.

Par BENOIST BIHAN

La grandeur et la gloire d'Athènes à l'apogée de sa puissance, au Ve siècle av. J.-C., sont indissociables d'un nom, celui de Périclès (v. 494-429 av. J.-C.), *« premier citoyen »* de la cité attique selon son contemporain Thucydide. Pendant plus de trente ans, de 461 av. J.-C. à sa mort, Périclès domine la vie politique, intellectuelle et artistique locale. Il est l'ami de l'historien Hérodote et celui du sculpteur Phidias. On lui doit le Parthénon et les autres aménagements de l'Acropole. Deux mille cinq cents ans plus tard, l'homme fascine toujours et son nom est devenu synonyme de la grandeur que peut atteindre une démocratie : ne qualifie-t-on pas le Ve siècle grec de *« siècle de Périclès »* ?

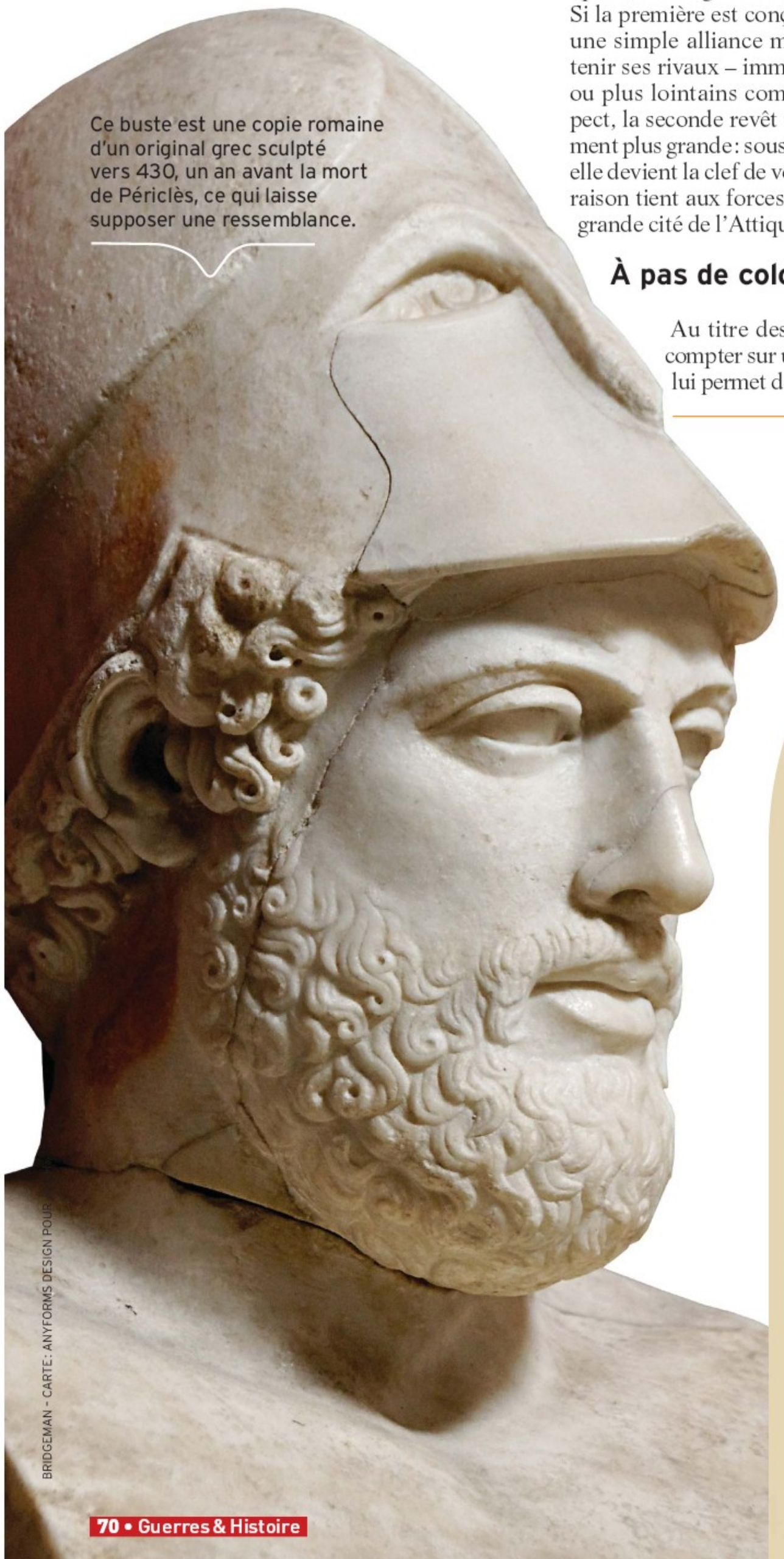
Si cette postérité est méritée, il reste tout de même un domaine dans lequel l'illustre Athénien s'est fourvoyé : la stratégie. L'affirmation peut paraître curieuse concernant un homme dont la seule vraie fonction officielle a été pendant plus de trente ans la position de *strategos,* l'un des dix magistrats élus pour un an par l'assemblée des citoyens afin de conduire les troupes ou la flotte. Or, Périclès a été réélu chaque année de 460 à 430. Gage de sa valeur, sûrement ? Au début de sa carrière, c'est bel et bien le cas : lors de la première guerre du Péloponnèse, conflit intermittent qui oppose, de 460 à 445, Athènes et ses alliés, réunis dans la Ligue de Délos, à Sparte et sa Ligue du Péloponnèse, Périclès est tour à tour stratège, tacticien, diplomate, tout en poursuivant

DR

La puissance athénienne repose sur sa flotte de trières semblables à l'« Olympias », une réplique lancée en 1987. Thucydide estime que la cité de Périclès aligne trois cents navires de guerre en 431.

ses activités politiques. Il y gagne l'estime et la confiance de ses compatriotes, qui la lui accorderont jusqu'au bout. Ce qui ne l'empêche pas, quelques années plus tard, de conduire sa cité au seuil de la catastrophe.

La faillite de Périclès résulte des enseignements politiques et stratégiques qu'il tire de la première confrontation avec la puissance lacédémonienne. La géopolitique de la Grèce de cette seconde moitié du Ve siècle av. J.-C. s'apparente à un échiquier à trois joueurs principaux. Aux cités d'Athènes et de Sparte s'ajoute l'Empire perse. C'est la menace de cette superpuissance régionale qui, au début du siècle, rapproche les deux cités grecques et les pousse à développer une alliance, la Ligue des Hellènes (ou Ligue de Corinthe). Mais cette dernière ne survit pas aux victoires de Marathon, Salamine et Platées. Si elle n'est pas formellement dissoute, elle s'efface au profit de deux alliances plus restreintes et bientôt rivales : la Ligue du Péloponnèse, autour de Sparte, et la Ligue de Délos, autour d'Athènes. Si la première est conçue par Sparte comme une simple alliance militaire, un moyen de tenir ses rivaux – immédiats, comme Argos, ou plus lointains comme Athènes – en respect, la seconde revêt une importance autrement plus grande : sous la houlette de Périclès, elle devient la clef de voûte de sa stratégie. La raison tient aux forces et aux faiblesses de la grande cité de l'Attique.



Ce buste est une copie romaine d'un original grec sculpté vers 430, un an avant la mort de Périclès, ce qui laisse supposer une ressemblance.

BRIDGEMAN – CARTE : ANYFORMS DESIGN POUR

À pas de colombe…

Au titre des forces, Athènes peut compter sur une flotte sans égale qui lui permet de tenir la mer et surtout d'intervenir dans tout le bassin de l'Égée, et au-delà. Cette capacité de projection est indispensable : la prospérité de l'Attique repose sur des ressources extérieures, en particulier le blé venu de la mer Noire. Or, cette route maritime est vulnérable à un contrôle perse des détroits, mais aussi des littoraux, le cabotage étant à l'époque la norme. L'alliance avec la myriade de cités grecques qui parsèment les côtes de l'actuelle Turquie et les îles de l'Égée revêt donc une importance primordiale.

Peu à peu, le réseau d'alliances se transforme en association de clients, puis en hégémonie : le contrôle de l'Égée, enjeu stratégique vital, mais aussi la prospérité que la cité d'Attique tire des échanges et des tributs de ses affidés (et qui finance les embellissements de l'Acropole voulus par Périclès) incitent les Athéniens à imposer à la Ligue de Délos un contrôle plus étroit et à intervenir au besoin dans les affaires intérieures de leurs « alliés ». S'il éclot au départ pour surveiller la Perse, l'impérialisme athénien devient peu à peu une fin en soi.

Périclès joue un rôle prééminent dans l'émergence de cette hégémonie. Il y voit la source de la prospérité sans précédent de sa cité et d'une suprématie militaire durable. C'est vrai, mais les

L'APPROCHE INDIRECTE, MIROIR AUX ALOUETTES DU STRATÈGE

C'est sous la plume de Sir Basil Henry Liddell Hart (1895-1970) que naît l'idée de « l'approche indirecte ». Cette conception vise à obtenir la victoire sans en passer par une épreuve de force avec l'ennemi, en identifiant et en agissant sur des vulnérabilités peu ou pas défendues. Liddell Hart en fait sa martingale, au fil de ses écrits. Sur le plan tactique, l'idée est valide : chercher un flanc exposé, s'infiltrer dans les interstices des défenses, déséquilibrer l'adversaire pour retourner la situation à son avantage sont toujours de bonnes pratiques. En revanche, l'applicabilité du principe à la stratégie pose d'innombrables problèmes, et d'abord celui de sa définition : qu'est-ce qui, au juste, constitue une approche « indirecte » ? Avec l'irruption de l'arme nucléaire, elle finit par être tout ce qui permet de contourner la guerre pour imposer sa volonté à l'adversaire – le ressort de l'actuel concept de « guerre hybride », autrefois appelée « subversion ». Le problème, et ce qui rend tous ces concepts fumeux, est que l'approche indirecte n'a pas d'efficacité stratégique démontrée. Ses adeptes commettent tous la même erreur que Périclès en son temps : ignorer qu'un affrontement n'est pas le choc de deux matières statiques, mais une dialectique entre individus (raisonnablement) intelligents. Cette dialectique rend caduque toute tentative indirecte qui, même lorsqu'elle a un effet déstabilisateur, ne l'a jamais assez pour faire s'effondrer un édifice stratégique aussi complexe et résilient qu'un État. Ce qui était vrai pour Sparte et Athènes l'est davantage pour des États modernes, que l'on ne peut abattre autrement que par la puissance militaire, appliquée de manière directe sur la source de leur force : leur production, leur population et sa résilience, enfin leurs capacités militaires. Or, tout ceci prend du temps et impose tôt ou tard un choc force contre force – on peut faire du judo en tacticien, mais le stratège, lui, doit toujours en passer par la lutte et la boxe… même s'il peut décider de consacrer plusieurs rounds à observer, puis fatiguer son adversaire plutôt que de rechercher le KO.



Une péninsule vulnérable

Bordé au nord par la Béotie alliée de Sparte, le domaine de la cité d'Athènes couvrait environ 2 600 km² de la péninsule d'Attique à l'époque de Périclès – la moitié d'un département français moyen. Cette surface minuscule, dont le nord est montagneux, ne peut nourrir au mieux que 150 000 habitants, la moitié de la population estimée aux temps de Périclès. La ville d'Athènes, qui abrite un dixième de la population, dépend donc de ses approvisionnements extérieurs, raison pour laquelle elle est reliée au port du Pirée par les Longs Murs, deux murailles parallèles distantes de 170 mètres sur une longueur totale de sept kilomètres. La cité peut ainsi héberger la quasi-totalité de la population de l'Attique, avec le gros inconvénient de favoriser les épidémies. La « peste d'Athènes », dont la cause n'est pas identifiée, fait des dizaines de milliers de victimes.

cités grecques voisines s'en émeuvent. Sparte, en particulier, voit d'un mauvais œil l'extension de la puissance rivale et s'inquiète de la voir contrôler les accès à l'Asie Mineure. D'abord réticents, les Lacédémoniens constatent que leur prééminence en Grèce, durement gagnée lors des guerres médiques, est remise en cause tandis que leurs alliés les poussent à s'engager *« pour la liberté des Grecs »*. En 431, bien avant le terme de la paix de Trente Ans signée en 445, Sparte entre en guerre contre Athènes dans le but affiché de détruire son empire.

Une guerre inévitable

Du point de vue d'Athènes, les Lacédémoniens paraissent réticents. Les hostilités n'éclatent pas directement de leur fait, mais à cause de leurs alliés thébains qui, afin de leur forcer la main, attaquent l'avant-poste athénien de Platées. Le roi de Sparte, Archidamos, tente quant à lui de dissuader ses concitoyens de s'engager dans un conflit. Périclès le sait. Il n'est pas non plus initialement un va-t-en-guerre : s'il défend l'impérialisme athénien, c'est pour jouir des avantages qu'il procure en l'état, non pour le déployer dans le monde grec tout entier. Il s'oppose ainsi aux « faucons » qui veulent étendre l'hégémonie par la force bien au-delà de la mer Égée, recherchant longtemps un compromis. Cependant, comme Sparte et ses alliés refusent de négocier la dissolution de l'empire, le premier citoyen d'Athènes se résout à faire la guerre dès que possible et décide de provoquer le destin. Périclès a un plan, et celui-ci est sans précédent dans l'histoire grecque. Visionnaire, l'homme d'État innove aussi dans le choix de sa ligne stratégique.

Cette ligne s'élabore autour de trois composantes principales. La première, socle de la puissance athénienne, c'est l'empire et la flotte, indissociables : Sparte, puissance continentale, n'a pas les moyens de menacer l'Égée, et si certains de ses alliés, comme Corinthe, disposent d'une marine respectable, aucune cité ne peut rivaliser avec les galères athéniennes. Les candidates les mieux placées sont positionnées à l'ouest de la Grèce, sur la mer Ionienne, laissant à Athènes les coudées franches en mer Égée, d'autant que la Ligue de Délos compte aussi dans ses membres des cités insulaires qui bloquent le débouché des golfes de Corinthe et de Patras.

La deuxième composante de la stratégie de Périclès est un système de fortifications, les Longs Murs qui relient la cité d'Athènes à son port du Pirée, tandis qu'une muraille secondaire s'étend vers l'ancien port de Phalère, sécurisant toute la baie entre ce dernier et le Pirée. La flotte est ainsi dotée d'atterrages sûrs, et la cité d'approvisionnements garantis, que Sparte ne peut menacer par voie de terre. Ces murailles permettent également de rétablir le déséquilibre entre les deux armées de terre. Si Athènes compte en effet 13 000 hoplites en 431 – environ trois fois moins que Sparte et ses alliés –, la garde des murs est laissée à 16 000 autres combattants plus jeunes ou vétérans, la muraille compensant leur infériorité numérique et qualitative : jamais les Spartiates ne disposeront des moyens poliorcétiques suffisants pour un assaut, alors que

POUR FAIRE LA GUERRE À SPARTE, PÉRICLÈS A UN PLAN, ET CELUI-CI EST INÉDIT DANS L'HISTOIRE GRECQUE.

les hoplites athéniens, une fois embarqués, peuvent mener des raids pour harceler l'adversaire. Certes, appuyer sa stratégie sur ces fortifications impose à Périclès de convaincre ses concitoyens, pour la plupart cultivateurs, de voir leurs terres de l'Attique ravagées par les Spartiates. Mais les richesses et les approvisionnements venus de l'empire compenseront ces pertes.

Le troisième principe du plan de Périclès repose sur de confortables réserves financières. Athènes dispose d'un vaste trésor de 6000 **talents** d'argent en numéraire, auxquels s'ajoutent 500 autres talents d'argent ou d'or non transformés en monnaie et – réserve d'ultime recours – quarante autres talents d'or couvrant la statue d'Athéna du Parthénon. Tout cela équivaut à plus de six ans et demi de revenus en temps de paix – 1000 talents annuels, dont 600 en provenance de l'empire. Grâce à ces réserves dont ne disposent pas ses ennemis, Périclès estime avoir environ trois ans d'autonomie stratégique (le budget militaire annuel de temps de guerre qui couvre flotte, soldats équipés et expéditions s'élève à 2000 talents), sans recourir à un impôt, inexistant à Athènes et qui serait source d'instabilité.



Des cavaliers athéniens surprennent des soldats spartiates venus dévaster l'Attique. Périclès veut user l'adversaire en évitant soigneusement les batailles rangées au profit de la « petite guerre ».

QUELLE STRATÉGIE GAGNANTE POUR PÉRICLÈS ?

Avec d'autres options, Périclès aurait-il pu atteindre son but politique, l'acceptation de l'Empire athénien par les autres Grecs ? La réponse est affirmative, même s'il est impossible de savoir si ces options auraient été couronnées de succès. La guerre est une dialectique dont on ne peut prévoir que les conditions initiales. Posons comme postulat un début de guerre inchangé – une attaque thébaine sur Platées en 431 –, ainsi qu'une logique politique identique – convaincre Sparte, faiblement motivée, de renoncer. L'affrontement direct, en début de guerre, avec Sparte est également à exclure, car Périclès a mesuré les équilibres tactiques. La principale modification à apporter au plan de l'Athénien est une stratégie de raids et d'expéditions bien plus agressive que dans l'histoire : les Spartiates et leurs alliés doivent être en permanence confrontés au dilemme d'envahir l'Attique ou de défendre leurs propres biens. Athènes peut aussi profiter de sa mobilité navale pour s'en prendre à des alliés de Sparte, en particulier certaines cités du Péloponnèse, alors même que l'armée ennemie est au loin. C'est la stratégie que mettent en place, après la mort de Périclès, le politicien habile qu'est Cléon et le général audacieux qu'est Démosthène. Une telle stratégie aurait eu pour avantage de conserver l'initiative et, en contraignant les Spartiates à diviser leurs forces pour protéger leurs alliés, de mettre les Athéniens en situation de leur infliger des pertes humaines lors de combats partiels – de quoi miner la résolution d'une cité en pénurie de citoyens. Toutefois, même une paix de compromis avec Sparte n'aurait pas résolu le fond du conflit. Pour cela, Athènes aurait dû de toute façon créer une armée capable de dominer celle de Sparte sur le plan stratégique et tactique, pour délier la Ligue du Péloponnèse et imposer une hégémonie plus vaste sur le monde grec (ce que feront plus tard les Macédoniens face à une Grèce amoindrie). Mais à cela, les Hellènes n'étaient pas prêts et Périclès n'aurait pas suffi.

De ses trois atouts, Périclès fait les piliers d'une stratégie défensive qui vise non à vaincre Sparte, mais à miner sa volonté, déjà faible, de se battre. Contre ce plan, Sparte met en œuvre une approche stratégique directe : envahir l'Attique et en dévaster les cultures, ce qui, croit-on, forcera Athènes à livrer une bataille de phalanges où les Spartiates ont un avantage numérique et tactique. À cela, Périclès oppose une stratégie d'évitement. Pendant que les Spartiates s'useront en vaines campagnes, Athènes regardera passer l'orage à l'abri des Longs Murs, en attendant que les Spartiates constatent leur échec et se résignent à la paix.

Le premier citoyen d'Athènes est convaincu que son plan va réussir. Et pourtant, il échoue – et de manière spectaculaire ! Comment l'expliquer ? Périclès commet en fait une succession d'erreurs stratégiques qui, combinées, mènent Athènes dans l'impasse. La première et plus sérieuse consiste à ignorer que toute guerre a une dynamique particulière, et que si l'on peut en fixer les conditions initiales, les événements prennent une vie propre qui change les termes de l'équation stratégique. Or, Périclès refuse de changer de vues et ses successeurs, écrasés de respect, persistent longtemps dans la même erreur.

Des promenades de santé

Postulat fondamental de la stratégie de Périclès, la réticence des Spartiates à s'engager s'estompe dès le début des hostilités. Après une première invasion de l'Attique en 431, ils reviennent à la charge en 430 et 429, sans montrer de lassitude. C'est que Périclès fait reposer l'usure adverse sur la seule psychologie de décideurs que, pour son malheur, il connaît bien. Ce biais de l'*intuitu personæ* politique pèse

Le **talent** est une unité de masse antique principalement utilisée par les Grecs. À Athènes, un talent représente environ 25,8 kilos. Un talent d'argent paie un an d'entretien d'une trière.

GIUSEPPE RAVA POUR « G&H » - DR

de tout son poids pour le convaincre que, peu motivés, ses adversaires trouveront la première excuse – l'invulnérabilité apparente d'Athènes et son endurance stratégique – pour laisser tomber. Mais l'Athénien commet là une seconde et monumentale erreur. Car Sparte est, en réalité, bien plus capable d'efforts soutenus que sa rivale ! Les expéditions en Attique sont brèves (la plus longue, en 430, ne dure que quarante jours) et, en l'absence de batailles rangées, elles n'usent guère l'outil militaire lacédémonien, laissant chacun rentrer cultiver ses terres en fin de saison. Quant aux raids navals athéniens, ils ne sont que des piqûres d'épingle. Résultat : Sparte persiste. C'est qu'une véritable stratégie d'attrition n'est pas qu'une épreuve de durée, mais également de force : il faut faire souffrir l'adversaire dans ses œuvres vives pour influer sur son comportement, une leçon qu'après Périclès, la majeure partie de ceux qui se lanceront à sa suite dans une « approche indirecte » ne manqueront pas de négliger *(voir encadré)*…

La stratégie athénienne a un autre défaut majeur. Si son but est positif – imposer l'Empire athénien aux autres Grecs –, elle adopte une posture uniquement défensive. Elle crée ainsi une dissociation entre les fins politiques et les moyens militaires mis en œuvre et empêche, comme l'écrit Clausewitz, *« d'employer les combats favorablement à la guerre »* (c'est-à-dire au bénéfice des buts politiques poursuivis). Pire, elle abandonne l'initiative aux Lacédémoniens et à leurs alliés. Constatant l'inefficacité de leur stratégie initiale d'invasion de l'Attique, ces derniers privilégient bientôt l'affaiblissement des positions périphériques d'Athènes en Grèce même. Même si c'est en partie par dépit, ils entrent à leur tour dans une stratégie d'usure. Mais la leur est plus efficace, car Périclès a commis une autre erreur gravissime : il a mal anticipé la capacité d'Athènes à soutenir l'effort de guerre. Les ressources de la cité et de son empire sont certes plus grandes que prévu, ce qui permet de durer au-delà des trois années envisagées. Mais il n'empêche, le trésor se consume plus vite que n'avancent les buts de guerre du stratège, alors que la volonté spartiate est raffermie par le conflit.

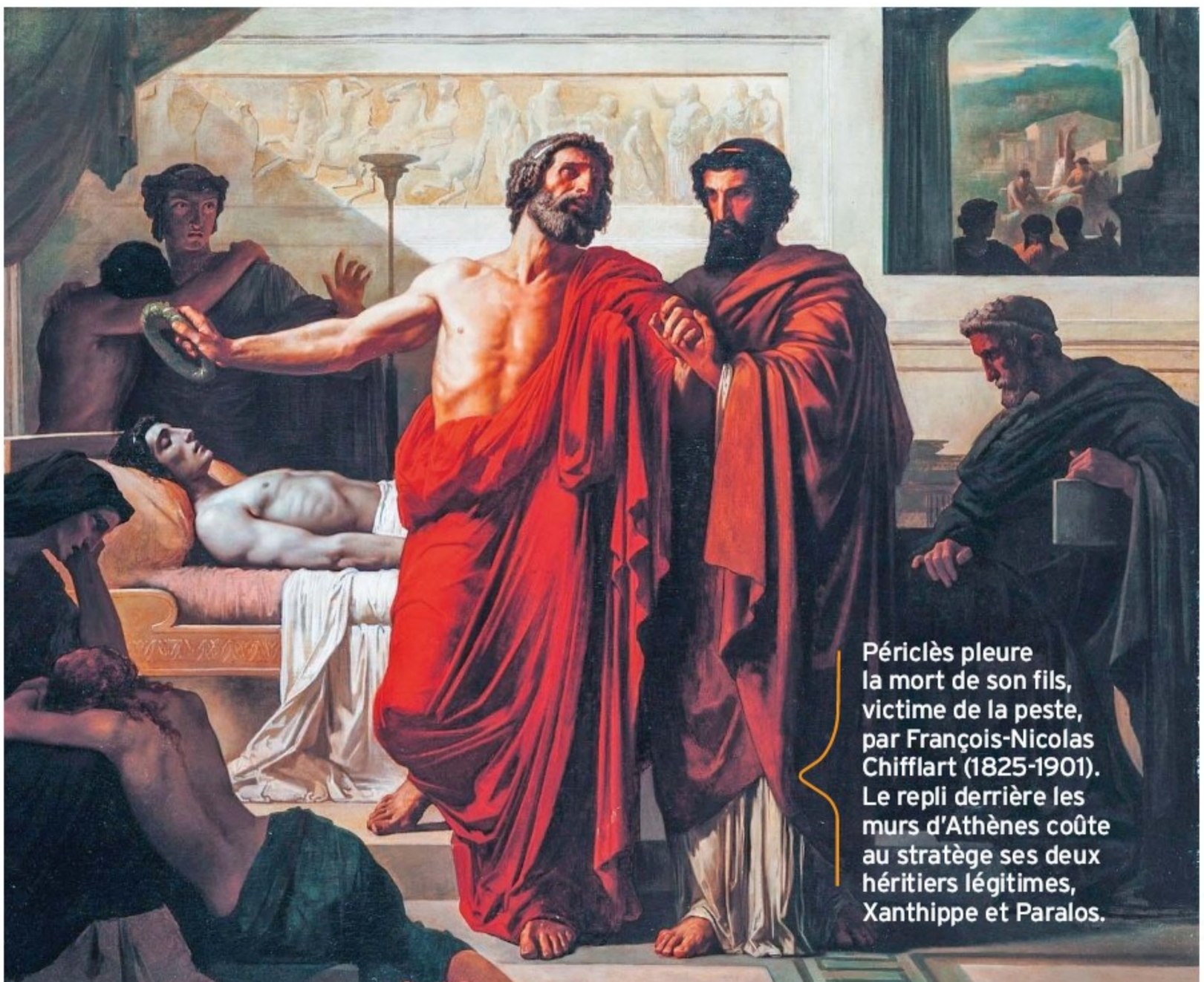
Et la peste frappe la cité

Lorsque éclate, en 430, une grave épidémie (les sources parlent de peste), Athènes et son premier citoyen sont dans une véritable impasse stratégique. Le mal, qui emporte Périclès en 429, laisse en suspens la question de savoir si le grand homme aurait fini par infléchir sa stratégie. À elle seule, la maladie aurait dû conduire à un *aggiornamento* immédiat : en décimant environ 30 000 citoyens – les estimations varient entre un et deux tiers de la population de l'Attique, confinée dans une promiscuité insalubre entre les Longs Murs –, elle met bien plus sous tension Athènes que ses adversaires, obérant une stratégie d'usure.

Pourtant, l'aura de Périclès est si grande que ses successeurs persistent sur la même ligne. Il n'en sort rien de probant. Ce n'est qu'à la faveur de retournements internes qu'Athènes va changer de posture. Les Athéniens, sans véritablement le chercher, mettent alors le doigt sur le véritable point faible de Sparte : sa démographie atone, qui exacerbe l'effet des pertes. Non seulement la caste dominante y est numériquement faible, mais la natalité est catastrophique, conséquence de la séparation stricte des deux sexes avant trente ans et du refus de l'exogamie. Aussi, lorsque Athènes capture 300 hoplites spartiates sur l'île de Sphactérie, elle frappe enfin le coup douloureux qui conduit à la paix de Nicias, en 421.

Signée pour cinquante ans, cette paix, qui est en réalité un armistice temporaire entrecoupé de violations, en dure… trois. Si elle met fin à la première phase de la guerre du Péloponnèse, celle de Périclès, elle ne résout rien : ni Athènes ni Sparte n'ont obtenu satisfaction sur le fond. La guerre reprend de plus belle, car les enjeux ont débordé le cadre envisagé par Périclès, soulignant son ultime faute, politique cette fois. Le premier citoyen d'Athènes s'est en effet refusé à comprendre le rejet viscéral que suscitait l'impérialisme athénien chez les Spartiates et les autres cités grecques. Ce faisant, il s'est trompé de guerre : sa stratégie, outre ses autres erreurs, était tout entière fondée sur l'idée d'un conflit à buts limités, alors même que le temps passant, ses adversaires accroissaient les leurs jusqu'à viser le renversement complet de la puissance athénienne. C'est ce que finit par obtenir Sparte en 404, au prix de vingt-sept ans de guerre, d'une intervention perse que les deux adversaires se sont humiliés à réclamer et, *in fine*, du déclin irrémédiable de la Grèce des cités. Périclès ne pouvait prévoir ce dénouement. Mais l'ami des philosophes, homme d'État de génie, a commis ce péché si bien connu des Grecs : l'*hybris*, la démesure. Sans doute aurait-il bénéficié d'une tradition romaine, le préposé chargé de susurrer aux *imperatores* triomphants ce sage conseil : *Hominem te esse memento* (*« N'oublie pas que tu es un homme »*). ●

PÉRICLÈS S'EST REFUSÉ À COMPRENDRE LE REJET VISCÉRAL DE L'IMPÉRIALISME ATHÉNIEN DANS LES CITÉS GRECQUES.



Périclès pleure la mort de son fils, victime de la peste, par François-Nicolas Chifflart (1825-1901). Le repli derrière les murs d'Athènes coûte au stratège ses deux héritiers légitimes, Xanthippe et Paralos.

POUR EN SAVOIR +

- **Histoire de la guerre du Péloponnèse,** Thucydide, traduction de Jacqueline de Romilly, Robert Laffont, 1990.
- **La Guerre du Péloponnèse,** Victor Davis Hanson, Flammarion, 2008.
- **The Outbreak of the Peloponnesian War,** Donald Kagan, Cornell University Press, 1969.
- **The Archidamian War,** Donald Kagan, Cornell University Press, 1974.
- **Pericles of Athens and the Birth of Democracy,** Donald Kagan, The Free Press, 1990.

ARCOLE

PIVOT DE LA CAMPAGNE D'ITALIE

Alors qu'en huit mois, Bonaparte a vaincu trois des armées autrichiennes en Italie et enfermé celle de Wurmser dans Mantoue, Vienne confie à Alvinczy la mission de débloquer la situation. C'est sans compter la réaction de Bonaparte, qui se solde par une bataille de trois jours à Arcole.

Par FRÉDÉRIC BEY

Considérée par le Directoire comme un théâtre d'opérations secondaire, l'Italie du Nord centralise soudain toutes les attentions en 1796 : placé à la tête d'une armée de 40 000 hommes mal équipés et démoralisés, Bonaparte galvanise ses troupes et les entraîne de victoire en victoire, au cours de manœuvres menées à un rythme effréné. Alors que les armées françaises piétinent en Allemagne, les succès fulgurants remportés en Italie par le général de 27 ans bouleversent l'équation stratégique des belligérants.

La première phase des opérations menées par Bonaparte consiste à séparer ses adversaires pour les battre un par un. Après les victoires de Montenotte, Millesimo, Dego et Mondovi, le Français contraint le roi de Piémont-Sardaigne à signer un armistice à Cherasco le 28 avril. Il combat ensuite les Autrichiens du général Beaulieu, contre lequel il obtient plusieurs victoires avant la bataille décisive du 10 mai à Lodi. Ce triomphe ouvre les portes de Milan et offre le contrôle de la Lombardie.

La seconde phase de la campagne d'Italie se fixe dans les environs de Mantoue. Les Français entreprennent le siège de cette place forte cruciale dans le dispositif autrichien à partir du 4 juin, alors que leurs adversaires se replient sur le Mincio, un petit affluent du Pô. Le gouvernement de Vienne, contraint de réagir vite, envoie le vieux général Wurmser (71 ans…), ainsi qu'une nouvelle armée pour secourir la place. Débouchant en Italie par la vallée de l'Adige, Wurmser oblige Bonaparte à lever le siège de Mantoue le 31 juillet, mais il est sévèrement battu à Lonato et Castiglione, du 3 au 5 août. Le siège de Mantoue reprend donc dès le 19 du même mois. Depuis le Tyrol où il s'est replié, Wurmser revient à la charge en septembre, avec le même objectif. Bonaparte l'attire dans une nasse et le bat à nouveau à Roveredo puis à Bassano, le 8 septembre. Le général autrichien n'a plus d'autre choix que de s'enfermer à son tour dans Mantoue, dont le siège reprend cette fois de manière étroite.

Manœuvre sur les arrières

Une nouvelle tentative de dégagement de la place a lieu en novembre. Les généraux autrichiens Alvinczy, depuis Vérone jusqu'à Porto Legnano, et Davidovitch, depuis Rivoli, sont chargés de percer la ligne de l'Adige pour aller délivrer Wurmser. Après avoir subi un sérieux échec à Caldiero le 12 novembre, Bonaparte cherche de son côté à prendre Alvinczy à revers, en manœuvrant autour d'Arcole. Il compte profiter de l'avancée des Autrichiens en direction de Vérone pour les coincer à Villanova. Pour cela, le général français dirige ses divisions vers Ronco, village situé au sud-est de Vérone, sur la rive droite de l'Adige, non loin de son confluent avec l'Alpone. Son plan consiste à traverser la rivière sur un pont de bateaux, pour tomber ensuite sur les arrières du flanc gauche d'Alvinczy, dont les troupes sont dispersées. Bonaparte espère que la nature marécageuse du terrain et l'étroitesse des digues masqueront son infériorité numérique.

DE L'ARMÉE DE LA MISÈRE À CELLE DE LA VICTOIRE

Bonaparte est nommé à la tête des troupes d'Italie le 2 mars 1796. Il en prend le commandement effectif le 27 mars, à Nice. Celles-ci présentent alors un état déplorable. Le ravitaillement provient surtout et paradoxalement de leur avant-garde, par Gênes et Savone. C'est une des raisons pour lesquelles le nouveau général en chef passe rapidement à l'offensive, afin de se fournir dans les zones conquises. Les unités qui composent cet ensemble de 40 000 hommes sont cependant réputées endurcies par les misères de la guerre, malgré un manque de discipline et un moral délabré par l'inaction, que Bonaparte s'attache à restaurer. Les demi-brigades sont formées d'hommes venus des Cévennes, du Languedoc et de Provence, sous les drapeaux depuis les guerres de la Révolution. Malgré son jeune âge, Bonaparte impose son autorité à ses officiers en abolissant les excès de familiarité. Il veille à faire sentir sa présence aux soldats et à s'occuper de leur rééquipement. Il met en place un service d'état-major efficace et articule l'organisation de son armée en divisions, véritables unités de combat autonomes. Ce faisant, il suit les préceptes de Carnot, alors directeur des opérations militaires. Au déclenchement de la campagne, Bonaparte a remis sur pied une armée qu'il va galvaniser par ses proclamations, puis par ses victoires.

AKG

Ce tableau du peintre classique Horace Vernet (1789-1863) montre la charge de Bonaparte à la tête de ses troupes sur le pont d'Arcole. Malgré son échec, cet acte de bravoure a beaucoup joué dans la légende du futur empereur.

ARCOLE
DU 15 AU 17 NOVEMBRE 1796



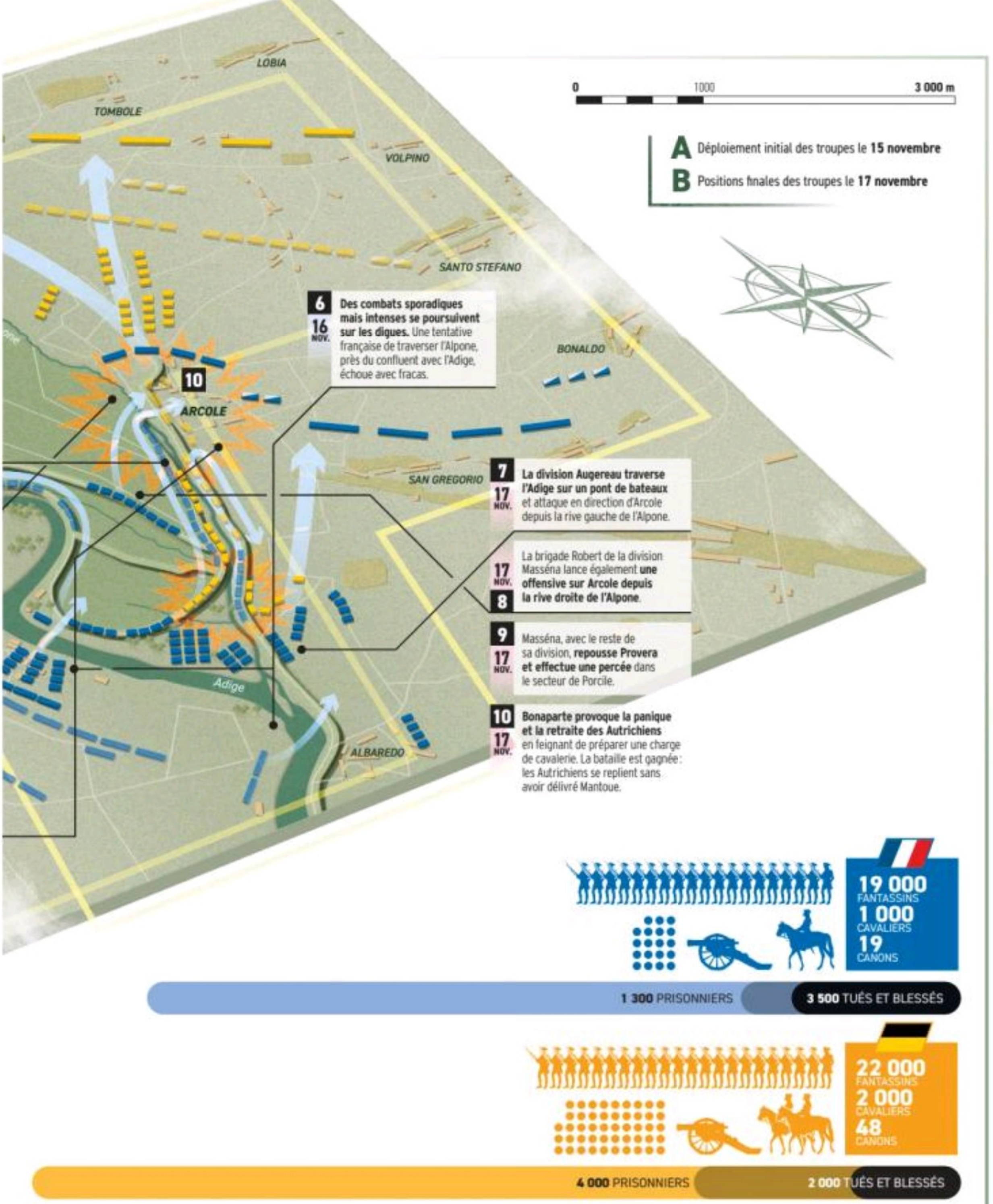
CONSÉQUENCES

Les combats d'Arcole sont étroitement liés à ceux, simultanés, menés par Vaubois pour retarder l'avancée des forces de Davidovitch dans la haute vallée de l'Adige. Le général autrichien ne pourra jamais faire la jonction prévue avec Alvinczy. Malgré un bilan humain assez lourd, la bataille d'Arcole procure aux Français un bénéfice important, en empêchant les Autrichiens d'interrompre le siège de Mantoue. Il faut néanmoins attendre presque trois mois avant que la ville ne capitule le 2 février 1797, quand une ultime tentative de dégagement se solde par un échec d'Alvinczy, cette fois à Rivoli. Bonaparte peut dès lors marcher sur Vienne et obtenir un armistice, puis une paix favorable.

POUR EN SAVOIR

- **La Campagne de 1796 en Italie,** Clausewitz, 1833. Disponible sur le site Gallica.
- **Arcole 1796,** Enrico Acerbi et Alessandro Massignani, Acies, 2017.
- **Campagne d'Italie, 1796-1797,** Michel Molières, Éditions Pierre de Taillac, 2020.
- **Arcole 1796,** Frédéric Bey, Cérigo Éditions, 2016 (wargame).

PLAN DE BATAILLE : JULIEN PELTIER POUR « G&H »


LOBIA
TOMBOLE
VOLPINO
SANTO STEFANO
BONALDO
SAN GREGORIO
ARCOLE
Adige
ALBAREDO
0
1000
3 000 m
A Déploiement initial des troupes le 15 novembre
B Positions finales des troupes le 17 novembre
6 16 NOV. Des combats sporadiques mais intenses se poursuivent sur les digues. Une tentative française de traverser l'Alpone, près du confluent avec l'Adige, échoue avec fracas.
7 17 NOV. La division Augereau traverse l'Adige sur un pont de bateaux et attaque en direction d'Arcole depuis la rive gauche de l'Alpone.
17 NOV. 8 La brigade Robert de la division Masséna lance également une offensive sur Arcole depuis la rive droite de l'Alpone.
9 17 NOV. Masséna, avec le reste de sa division, repousse Provera et effectue une percée dans le secteur de Porcile.
10 17 NOV. Bonaparte provoque la panique et la retraite des Autrichiens en feignant de préparer une charge de cavalerie. La bataille est gagnée : les Autrichiens se replient sans avoir délivré Mantoue.
19 000 FANTASSINS
1 000 CAVALIERS
19 CANONS
1 300 PRISONNIERS
3 500 TUÉS ET BLESSÉS
22 000 FANTASSINS
2 000 CAVALIERS
48 CANONS
4 000 PRISONNIERS
2 000 TUÉS ET BLESSÉS

DE BRONZE ET DE FEU

DUEL D'ARTILLERIE FRANCO-ANGLAIS À WATERLOO

En Espagne (1808-1814) puis en Belgique (1815), les canons français et britanniques s'affrontent sans relâche. Cet antagonisme de l'artillerie culmine le 18 juin 1815, à Waterloo. Mais en quoi les systèmes Gribeauval et Blomefield qui s'opposent ont-ils influencé le résultat ?

Par CHRISTOPHE POMMIER

Des artilleurs de la Royal Horse Artillery chargent un canon Blomefield durant la bataille de Waterloo : tandis que le chef de pièce observe ses objectifs, un servant nettoie l'âme de la pièce à l'aide de son écouvillon-refouloir.

BRIDGEMAN/GIUSEPPE RAVA - GIUSEPPE RAVA POUR « G&H »

4_108595826

4_108595826



D'Austerlitz à Waterloo, l'artillerie de campagne française s'appuie principalement sur le canon de 6 livres du système de l'an XI. Issu des travaux du comité ayant œuvré à la modernisation de l'artillerie, ce canon possède les faveurs de l'empereur, qui apprécie son rapport puissance/mobilité.

« S'il n'avait pas plu dans la nuit du 17 au 18 juin 1815, l'avenir de l'Europe était changé. Un nuage traversant le ciel à contresens de la saison a suffi pour l'écroulement d'un monde. » La plume de Victor Hugo souligne ici tout autant l'aspect décisif de la bataille de Waterloo que l'importance de l'artillerie dans les guerres napoléoniennes. En ce matin du 18 juin 1815, le sol détrempé et boueux de la plaine belge limite la manœuvre des chevaux et freine la mise en place de l'artillerie française. En conséquence, Napoléon retarde son attaque contre l'armée coalisée de Wellington afin que la boue sèche et que le terrain soit praticable. Alors qu'il comptait engager les hostilités dès 9 heures, ce n'est qu'à 13 heures que les 250 pièces d'artillerie françaises ouvrent le feu. En face, les batteries anglaises répliquent peu. Elles attendent leur heure…

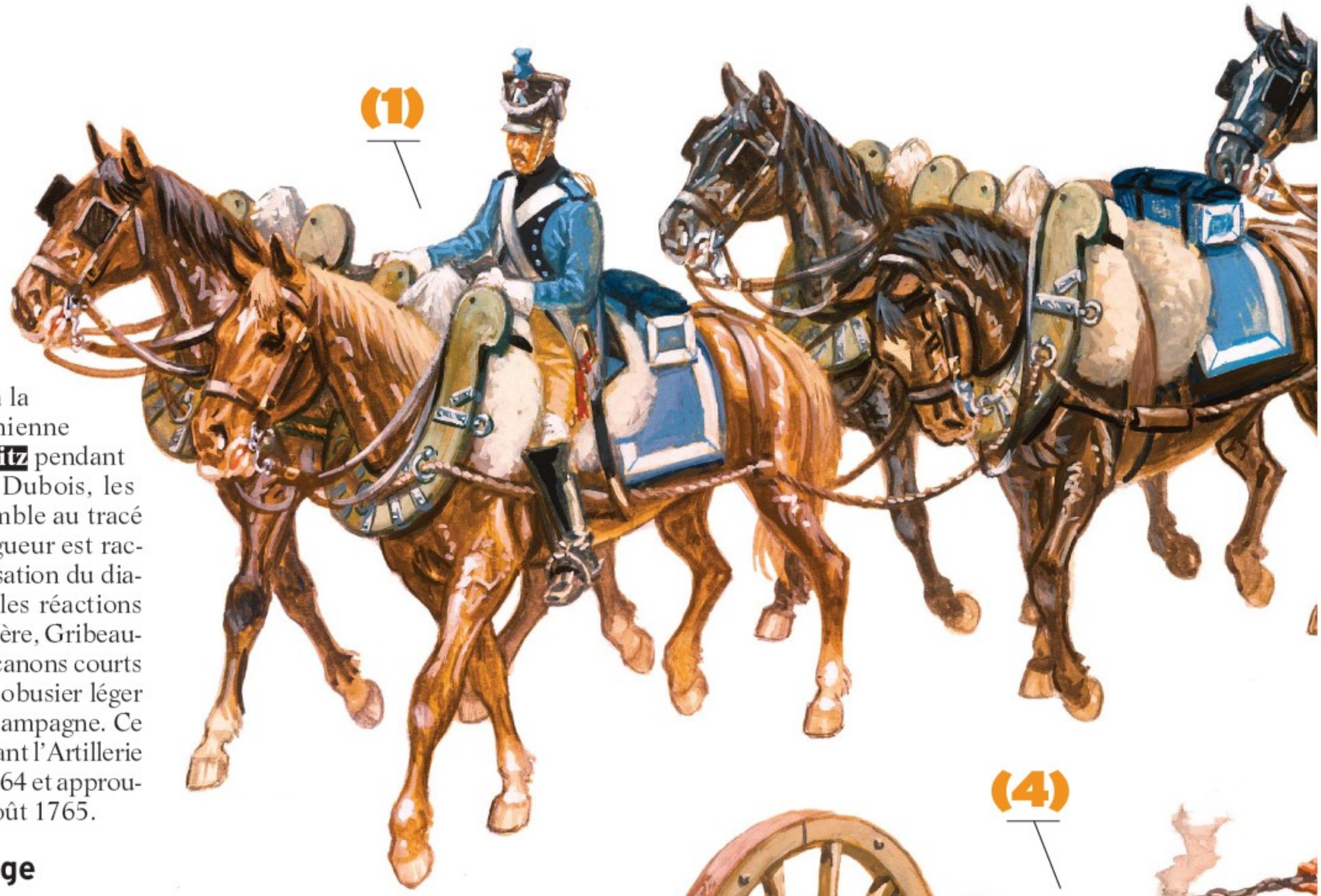
À l'origine, la guerre de Sept Ans

En 1815, après plus de vingt ans de guerres, les pièces alignées par les deux belligérants constituent l'aboutissement de travaux engagés bien auparavant. Lors de la guerre de Sept Ans (1756-1763), l'artillerie française n'a pas été en mesure de rivaliser avec celles des autres États européens. Puissante mais peu mobile, elle était dominée tant dans le feu que dans la manœuvre. Dès la fin du conflit, Choiseul, principal ministre de Louis XV et secrétaire d'État de la Guerre, décide de réformer l'artillerie. Il confie la responsabilité de cette entreprise à **Julien-François Dubois**, chef des bureaux de la Guerre, qui commande un rapport à deux inspecteurs généraux du corps royal de l'Artillerie, Pierre-François Ansart de Mouy et Jean-Baptiste Vaquette de Gribeauval *(voir encadré)*. Les deux hommes préconisent la séparation de l'artillerie en services d'emploi : artillerie de campagne d'une part, artillerie de siège et de place de l'autre. Seul Gribeauval, qui a passé la dernière guerre au service de l'Autriche où il en existe un en usage, propose la création d'un **système d'armes** complet.

Choiseul et Dubois, acquis à la modernisation de l'artillerie, tranchent en faveur de Gribeauval. Pour concevoir cette nouvelle

Julien-François Dubois (1722-1768), secrétaire du comte d'Argenson (secrétaire d'État de la Guerre de 1743 à 1757), dirige les bureaux de la Guerre de 1759 à 1766. Usé par le travail, il décède prématurément alors qu'il est secrétaire général des Cent-Suisses.

Un **système d'armes** est un ensemble de matériels comportant une ou plusieurs armes, leurs différentes munitions, ainsi que l'équipement, le matériel, les services, le personnel et les moyens de déplacement nécessaires à son autonomie avant, pendant et après la bataille.



artillerie, ce dernier s'inspire à la fois de son expérience autrichienne et des travaux du fondeur **Maritz** pendant la guerre. Par l'entremise de Dubois, les deux hommes travaillent ensemble au tracé des bouches à feu, dont la longueur est raccourcie d'un tiers, et à l'optimisation du diamètre des projectiles. Malgré les réactions des détracteurs de l'artillerie légère, Gribeauval réussit à faire adopter trois canons courts de 4, 8 et 12 livres, ainsi qu'un obusier léger de 6 pouces pour le service de campagne. Ce matériel et l'ordonnance réformant l'Artillerie sont adoptés par Choiseul fin 1764 et approuvés par le Conseil du roi le 13 août 1765.

Un grand remue-ménage

En collaboration avec Maritz et Jacques Charles de Manson, officier d'artillerie spécialiste de la charronnerie, Gribeauval conçoit l'ensemble des affûts, avant-trains et voitures d'accompagnement. Il œuvre aussi à l'amélioration des méthodes de fabrication et à la standardisation de la production. Il conçoit une panoplie d'instruments de vérification, favorisant la qualité et l'interchangeabilité des pièces. Mais l'officier ne se cantonne pas à un changement technique. C'est l'arme tout entière qu'il s'attache à réorganiser. Ayant défini les fonctions de chaque soldat lors du service de la pièce, il rationalise l'effectif global d'une compagnie d'artillerie et crée ainsi sept régiments. Il renforce par ailleurs l'encadrement et améliore la formation des officiers en associant une école d'application à chaque régiment.

En 1770, ces réformes ont porté leurs fruits. Les effectifs ont doublé depuis la guerre et 1 200 pièces du nouveau système ont été produites. Choiseul confie alors à Gribeauval la rénovation de l'ensemble de l'artillerie. Celui-ci crée des services d'emploi distincts (à celui de campagne s'ajoutent ceux de siège, de place et de côte), auxquels il adapte les principes définis à partir de 1763. C'est avec ce système que les armées françaises combattent durant les guerres de la première et de la deuxième coalition (1792-1802).

Pour des raisons militaires et organisationnelles, la situation britannique est différente. L'artillerie y est gérée par le **Board of Ordnance**, une entité distincte de l'armée. Or, non seulement les pièces de sa conception n'ont guère marqué les batailles de la guerre de Sept Ans, mais elles ont souffert de difficultés de production. Contrairement à la France, où l'intégralité de la fabrication est assurée dans des fonderies royales, le Board of Ordnance ne contrôle que la fonderie royale de bronze de Woolwich et fait appel pour le reste à des fondeurs privés. Jusqu'à la fin des années 1760, la qualité des fontes de bronze est ainsi assez médiocre. Il faut attendre le débauchage du Néerlandais Jan Verbruggen, maître fondeur à l'arsenal de La Haye, pour que les méthodes de production soient modernisées et que quantité rime enfin avec qualité, au point que le Board cesse de sous-traiter la production de bronze à partir de 1774. Mais l'artillerie britannique présente une autre différence : tubes et affûts ne sont pas conçus comme un tout, mais séparément. C'est ainsi qu'en parallèle des canons et des obusiers de type Armstrong-Frederick, en 1760, et Desaguliers en 1776 et 1778, le



AVEC L'ARRIVÉE DE JAN VERBRUGGEN, LES MÉTHODES SONT MODERNISÉES ET QUANTITÉ RIME ENFIN AVEC QUALITÉ.

Le fondeur **Jean II Maritz** (1711-1790) vend à la France, en 1745, le secret de la machine à forer les canons qu'a inventée son père. En 1751, il est nommé directeur des fonderies royales d'artillerie et, en 1763, inspecteur général des fontes de l'artillerie de Terre et de Mer.

Fondé en 1597, le **Board of Ordnance** descend de la garde-robe d'armes royale, chargée de l'approvisionnement en armes. Dirigé par le *Master General of the Ordnance*, il est chargé de l'armement général des Armées et de la Marine, ainsi que de la construction et de l'entretien des fortifications. De plus en plus militarisé au XIXe siècle, il est intégré au ministère de la Guerre en 1855.

D'abord inspecteur du matériel et des voitures militaires en Amérique, **William Congreve** (1742-1814) est nommé surintendant à Woolwich en 1777. Responsable de la conception des matériels roulants d'artillerie, il joue un rôle important dans la modernisation de l'artillerie britannique. Son fils du même nom (1772-1828) est l'inventeur des fusées de guerre modernes.

GIUSEPPE RAVA POUR « G&H »

Cette vue synthétise tous les acteurs de l'emploi d'une pièce d'artillerie durant le Premier Empire. Après que le train des **équipages d'artillerie (1)** a conduit canons et caissons sur le champ de bataille – noter qu'il faut six chevaux pour tirer le canon de 6 livres et autant pour son caisson –, le ballet des servants peut commencer. Depuis le **caisson (2)**, situé à plusieurs dizaines de mètres en arrière, les **pourvoyeurs (3)** approvisionnent en projectiles le **canon (4)**. Ici, un servant muni d'un **écouvillon-refouloir (5)** assure tant le nettoyage du canon que le tassage du projectile, tandis que celui tenant le **levier (6)** repositionne le canon en batterie après chaque tir. Enfin, le servant tenant le **boutefeu (7)** est chargé de la mise à feu du canon.



Board adopte les affûts de type Muller puis **Congreve**. Les retours de la guerre d'Indépendance américaine sont toutefois mitigés, soulignant le manque de puissance de l'artillerie.

Quinze ans de retard

En 1780, la nomination de Sir Thomas Blomefield *(voir encadré)* comme inspecteur général de l'Artillerie à la fonderie de Woolwich joue un rôle considérable dans la modernisation de l'arme. Après avoir réorganisé la fonderie et le département des poudres, celui-ci opère une rationalisation complète de l'artillerie britannique, tant pour les Armées que pour la Marine. Les canons de Blomefield se caractérisent par des culasses plus épaisses et des affûts plus fins. Ils sont ainsi plus résistants sans surpoids. Après des essais concluants, les conceptions de l'inspecteur général sont adoptées en 1790. Il en résulte une artillerie plus précise et plus légère, articulée autour de canons de campagne de 6 livres (un moyen et un léger pour l'artillerie à cheval), que complètent des canons de 12 livres et des obusiers de 5 pouces.

Cependant, en raison du déclenchement, en 1792, de la guerre en Europe, l'adoption des nouvelles armes met une quinzaine d'années à se concrétiser – d'autant plus pour l'armée, priorité étant donnée à la Royal Navy. Jusqu'à la fin des années 1800, l'artillerie britannique souffre donc d'un parc hétéroclite, des pièces Blomefield côtoyant des modèles 1760 et 1776/1778.

Le système Gribeauval s'illustre lors des guerres de la Révolution française. Les combats montrent cependant que certains aspects peuvent être améliorés. À la suite de la deuxième campagne d'Italie (1799-1800), Bonaparte convoque un conseil extraordinaire auquel il confie la tâche de réduire le nombre des calibres et d'améliorer les voitures et le matériel d'accompagnement. Principale force de proposition au sein du conseil, le futur maréchal Marmont préconise le seul emploi des pièces de 6 et 12 livres pour l'artillerie de campagne, ainsi qu'un obusier de 5 pouces 6 lignes. Il simplifie et améliore la mobilité des affûts et des caissons à munitions. Les propositions de Marmont sont critiquées sans succès par les généraux Gassendi et Songis, favorables au *« matériel de l'artillerie que le général de Gribeauval avait très bien organisé »*. Après diverses expériences, l'adoption du matériel proposé par le conseil est sanctionnée par l'arrêté du 12 floréal an XI (2 mai 1803).

DUEL D'ARMES

Simple en théorie, le « système de l'an XI » crée une situation logistique cauchemardesque dans les arsenaux et au sein des armées, car il s'ajoute aux anciens matériels Gribeauval et à ceux pris aux troupes ennemies. Le chaos est renforcé par la reprise des hostilités plus tôt que prévu, en 1805, sans laisser le temps aux fonderies de fabriquer assez de nouvelles pièces. Les avant-trains, bien que maniables, se révèlent en outre peu commodes d'emploi. C'est pourquoi le comité d'artillerie en modifie les affûts en 1808, avant de revenir en partie en 1810… à l'ancien système Gribeauval. Seuls l'obusier et le canon de 6 livres donnent pleine satisfaction.

Impopulaire, mais adopté

En Grande-Bretagne, l'analyse des combats confirme un déficit de puissance par rapport à l'artillerie française. Le Board lance alors la fabrication du canon Blomefield de 9 livres, conçu au début des années 1790, mais resté à l'état de projet. Les artilleurs de Sa Majesté lui font mauvais accueil : par rapport au canon de 6, le 9 livres est jugé lourd, peu manœuvrable. Il nécessite plus de chevaux et de servants, tandis que le caisson emporte moins de munitions. Le 9 livres pèse même plus lourd que le Blomefield de 12 livres «léger» (destiné à l'artillerie à cheval), avec une portée et une puissance de feu moindres. Faute de mieux, et devant l'infériorité de son canon de 6 livres, l'artillerie britannique se résigne à adopter le 9 livres, qui arme la majorité des batteries en 1815, malgré son impopularité.

En France, la part de l'artillerie dans les armées est en constante augmentation de 1792 à 1815. À partir de 1813, elle atteint le ratio de quatre canons pour mille hommes. La raison est toute pragmatique. Les pertes humaines et les défections d'alliés étant difficilement remplaçables, Napoléon ménage son infanterie et recherche l'avantage par la puissance de feu de l'artillerie et les charges de la cavalerie. À partir de 1807, l'artillerie est de plus en plus souvent utilisée en masse, par la constitution de grandes batteries de 70 à 100 pièces, notamment à Friedland, Wagram ou la Moskova. Ce principe offre une concentration des feux souvent décisive, corollaire de la pensée napoléonienne selon laquelle *«l'action massive de l'artillerie est seule capable d'amener la décision»*. Couplée à la bonne mobilité offerte par le matériel en usage et à un personnel bien formé, cette puissance de feu se révèle redoutable pour briser les grandes unités ennemies et soutenir la manœuvre des troupes amies. Commandée par des chefs habiles et compétents tels que Sénarmont, Lariboisière, Ruty ou Drouot, l'artillerie française du début des années 1810 joue un rôle majeur dans toutes les phases de la bataille.

Deux doctrines qui s'affrontent

En 1815, l'emploi de l'artillerie par les Britanniques est marqué par l'expérience de la guerre au Portugal et en Espagne, ainsi que par des effectifs moins importants qu'en France – un canon et demi pour mille hommes en moyenne. Les pièces sont disséminées au sein des bataillons, avec pour objectif de soutenir l'action de cet échelon tout en s'adaptant aux mouvements du régiment et de la division. Cette artillerie de petits calibres est complétée par une artillerie plus imposante dite « de parc », regroupée en brigades de six canons appuyant les points faibles. L'accent est placé sur l'adaptation au terrain et la discipline : installés dans des positions dissimulées et retranchées, les canons ne sont avancés qu'au dernier moment pour tirer, afin de maximiser l'effet de surprise. L'emploi de l'artillerie pour

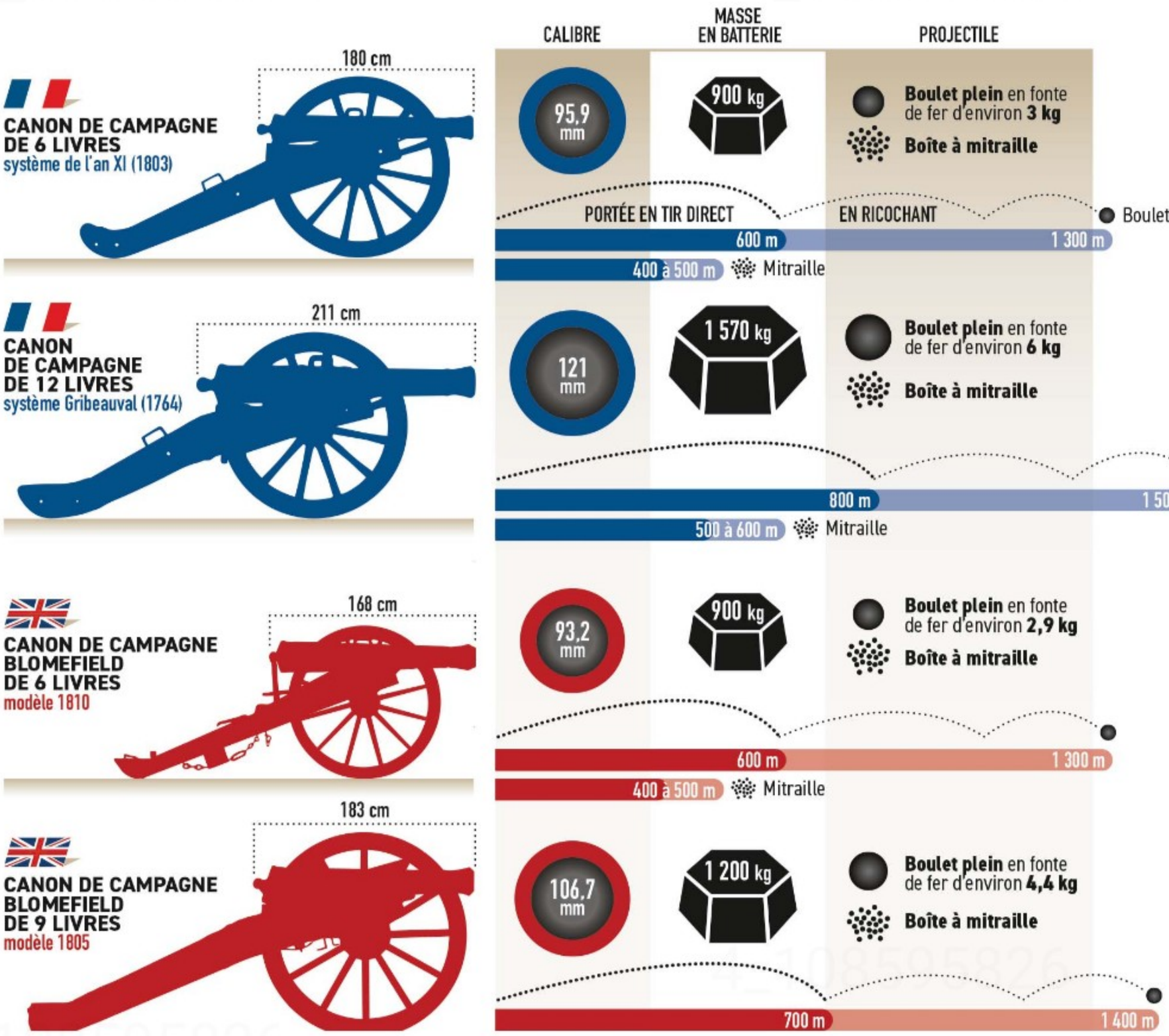


Le 9 livres Blomefield fait feu. Son boulet en fonte de fer de 4,4 kilos vient de partir à la vitesse de 500 mètres par seconde, soit 1 800 km/h, pour frapper l'adversaire. D'abord impopulaire, cette arme fiable et puissante finit par gagner le cœur des artilleurs britanniques.

GRIBEAUVAL ET BLOMEFIELD, FIGURES MAJEURES DE L'ARTILLERIE DES LUMIÈRES

Les artilleries franco-britanniques de 1815 portent la marque de deux grands réformateurs. Officier d'artillerie, le général Jean-Baptiste Vaquette de Gribeauval (1715-1789) participe à douze sièges pendant la guerre de Succession d'Autriche. De 1748 à 1754, il sert à Cherbourg et Arras, où il travaille à l'amélioration du matériel d'artillerie. En 1755, il est envoyé à Berlin pour étudier l'artillerie légère prussienne. Lors de la guerre de Sept Ans, il est détaché à l'armée d'Autriche, avec laquelle il combat la Prusse et en profite pour étudier le nouveau système autrichien. De retour en France, il est nommé inspecteur général et entreprend la rénovation de l'artillerie. Après une période de disgrâce (1772-1774), Gribeauval est rappelé et nommé premier inspecteur du corps royal de l'Artillerie. Il a pour mission de réformer et d'améliorer l'artillerie et l'armement à feu portatif, tâche qu'il accomplit avec énergie jusqu'à sa mort.
Lui aussi officier d'artillerie, le général Sir Thomas Blomefield (1744-1822) commande un navire bombardier durant la guerre de Sept Ans et s'illustre autant dans la Manche qu'aux Caraïbes. Aide de camp du *Master General of the Ordnance*, il se porte volontaire pour la guerre en Amérique. Blessé à Saratoga (1777), il est rapatrié et reprend ses fonctions. En 1780, il devient surintendant de la fonderie de Woolwich, qu'il modernise. Son travail est reconnu et, en 1783, une ordonnance royale réorganise le département des armements sous sa direction. Blomefield conçoit alors de nouvelles pièces d'artillerie. En 1807, une mission d'expertise de l'artillerie conduite avec brio à Copenhague lui vaut d'être anobli. Blomefield poursuit sa modernisation de l'artillerie jusqu'à sa mort.

BRIDGEMAN/GIUSEPPE RAVA – INFOGRAPHIE : JULIEN PELTIER POUR « G&H »



À armes égales

Balistiquement, les pièces d'artillerie françaises et britanniques du début du XIXe siècle offrent des performances comparables. Il faut dire qu'elles usent toutes de la même formule technique: un tube en bronze lisse, à chargement par la bouche, placé sur un affût rigide en bois renforcé de fer. Plus que les armes, ce sont les qualités des hommes qui font la différence, tant du point de vue du commandement (jugement, sens tactique, organisation) que de celui du soldat (vitesse et qualité d'exécution, courage et résilience face au feu ennemi).

la contre-batterie est moins courant, car les Britanniques évitent le duel contre les grandes batteries françaises. Ils vont surtout chercher à concentrer leurs feux sur un objectif précis (des unités d'infanterie de front, en majorité), le neutraliser et en fixer un nouveau. La coordination de l'artillerie avec les autres armes, primordiale, est maîtrisée.

Au fil du temps, afin de remédier à leur infériorité numérique, les Britanniques forment une réserve d'artillerie destinée à soutenir des secteurs particuliers du champ de bataille. Principalement constituée par l'artillerie à cheval, cette réserve va jusqu'à constituer près de la moitié de l'artillerie dont ils disposent – à titre de comparaison, la part de la réserve d'artillerie française est d'environ 20 %. Ce sont donc deux doctrines qui s'affrontent en juin 1815 : à la masse offensive et puissante de l'artillerie française s'oppose une artillerie britannique disciplinée, adepte du combat défensif et dotée de solides réserves.

POUR REMÉDIER À LEUR INFÉRIORITÉ NUMÉRIQUE, LES ANGLAIS FORMENT PEU À PEU UNE RÉSERVE D'ARTILLERIE.

Ce 18 juin 1815, chaque armée déploie et utilise son artillerie comme à son habitude. Devant le 1er corps et face au centre de l'infanterie coalisée, les Français ont formé une grande batterie de 80 pièces (presque un tiers de l'artillerie disponible) mêlant canons de 6 et de 12 livres. L'artillerie britannique est disposée en appui direct de l'infanterie, tandis que Wellington compte sur sa réserve, constituée par la Royal Horse Artillery, pour les moments cruciaux.

Fidèle à sa tactique, Napoléon entame la bataille par une intense préparation d'artillerie pour affaiblir l'infanterie adverse. Cependant les boulets ricochent peu sur le sol détrempé et l'effet est très amoindri. Face aux multiples attaques françaises, les coalisés tiennent bon. Retranchés et disciplinés, les artilleurs ne fléchissent pas et offrent une résistance inattendue à la cavalerie française, tandis que Wellington emploie efficacement sa réserve pour combler les trous dans sa ligne de défense. Quand les Prussiens arrivent en nombre, Napoléon fait donner la Garde, mais l'urgence ne lui laisse pas le temps de la soutenir par l'artillerie. Les grognards ne peuvent lutter contre les coalisés, soutenus par leur cavalerie et leur artillerie. Leur retrait scelle la défaite impériale. Waterloo est la dernière bataille rangée opposant Français et Britanniques : jamais plus leurs batteries n'auront l'occasion de s'affronter.

POUR EN SAVOIR +

- **Artillery of the Napoleonic Wars,** Kevin Kiley, Greenhill, 2004.
- **Napoleonic Artillery,** Anthony L. Dawson, Paul L. Dawson et Stephen Summerfield, The Crowood Press, 2008.
- **«Gribeauval, lieutenant général des armées du roi (1715-1789)»,** Pierre Nardin, *Cahiers de la Fondation des études de Défense nationale* nº 24, 1982.
- **Journal of the Waterloo Campaign, Kept Throughout the Campaign of 1815,** Cavalié Mercer, Da Capo Press, 1995 [1870].
- **The Waterloo Companion,** Mark Adkin, Aurum Press, 2015 [2001].
- **Waterloo 1815,** Thierry Lentz, Perrin, 2015.

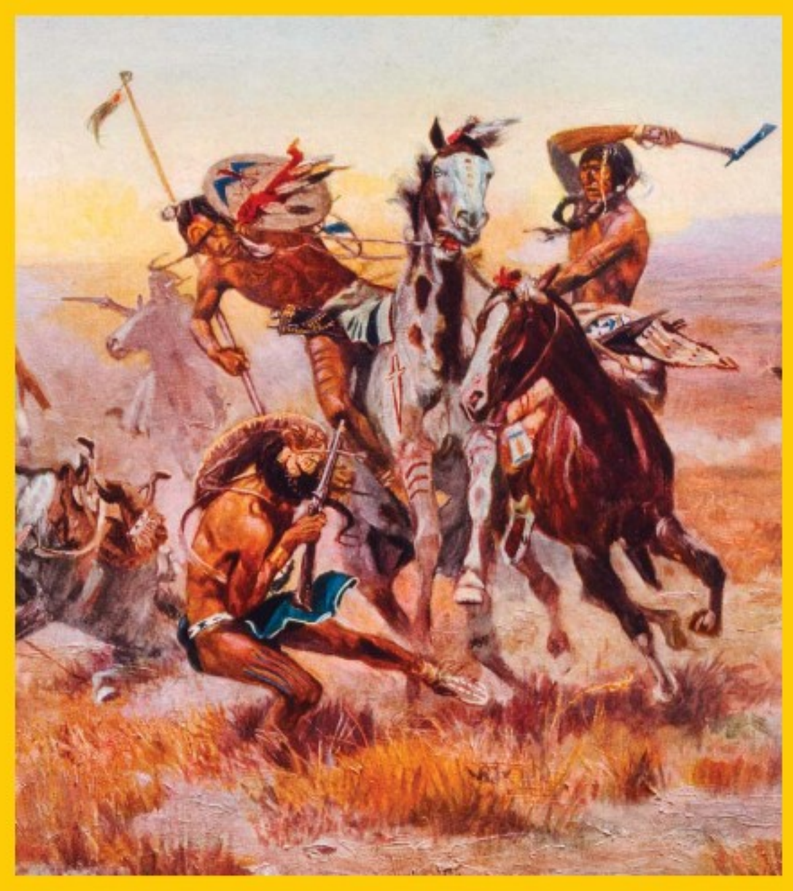
POUR POSER UNE QUESTION: courrier.svgh@reworldmedia.com

& VOS QUESTIONS & NOS RÉPONSES

Y A-T-IL EU DE GRANDES GUERRES ENTRE NATIONS AMÉRINDIENNES ?

Quentin Masquelier

« Grandes », dans notre cas, est une notion toute relative. Mais contrairement à l'étrange mythe d'un phénomène « guerre » qui aurait été importé par les colons blancs, il existe bien une forte, fréquente et ancienne conflictualité entre les peuples amérindiens, répondant à des codes culturels particuliers et prenant parfois une tournure radicale. C'est clairement le cas en Amérique centrale et du Sud, mais aussi en Amérique du Nord. Dans la Mesa Verde (Colorado), brutalement dépeuplée vers la fin du XII[e] siècle, 90 % des corps retrouvés par les archéologues portent des marques de mort violente. Les *mourning wars* (« guerres du deuil ») sont également fréquentes dans les forêts de l'Est. Il s'agit là de conflits limités, à visée interne, destinés à faire des prisonniers pouvant – s'ils survivent et sont jugés dignes – être un jour adoptés par la tribu et compenser la perte de maris ou de fils. On retrouve ce même genre d'antagonisme ritualisé avec les « guerres fleuries » en Mésoamérique. Celles-ci visent à capturer de futures victimes pour les sacrifices humains. Dans les Grandes Plaines, les tribus nomades ayant adopté le cheval au XVIII[e] siècle expulsent des peuples plus sédentarisés en s'appropriant leurs territoires de chasse. Les Comanches, par exemple, livrent ce que certains qualifient de véritable guerre d'extermination contre les Apaches. Les Sioux chassent également les Pawnees des Black Hills. Il faut dire aussi que, dès l'origine, la colonisation européenne s'appuie sur ces inimitiés anciennes pour tisser et instrumentaliser son propre réseau d'alliés face aux puissances rivales. En découlent de nombreux conflits, à l'exemple, entre les années 1640 et 1680, dans la région des Lacs, des *Beaver Wars* (« guerres du Castor ») entre Iroquois et Algonquins. **Vincent Bernard**



QUELLE EST L'ORIGINE DES TERMES « HASTATI », « PRINCIPES » ET « TRIARII » DANS LA LÉGION MANIPULAIRE ?

Siméon Gimenez, Léguevin (Haute-Garonne)



Ces trois termes sont liés à l'organisation de la légion manipulaire, mise en place après les réformes attribuées au roi Servius Tullius (VI[e] siècle av. J.-C.). Cette formule ne se stabilise vraiment qu'à l'époque des guerres samnites (IV[e] siècle av. J.-C.). Elle reflète les réalités d'une société censitaire, au sein de laquelle chaque citoyen s'équipe selon ses moyens. C'est Polybe, dans ses *Histoires*, qui en donne la description la plus détaillée. Le terme *hastati* vient du mot latin *hasta*, qui désigne la lance. À l'origine, les *hastati (ci-contre, droite)* sont les *« porteurs de lance »* des manipules de la première ligne, même s'ils ont vite adopté le *pilum*, comme tous les autres légionnaires. *Principes* désigne en latin *« ceux qui occupent la première position honorable »*, bien qu'ils soient déployés en deuxième ligne. Cette appellation peut sembler paradoxale, mais elle ne l'est pas si l'on se réfère à sa signification plus sociale que militaire : soldats plus âgés et aguerris que les *hastati*, les *principes* forment l'élite expérimentée de la légion. Enfin, *triarii (ci-contre, gauche)* vient de *tertius* (« troisième »). Cette désignation est logique : en tant que vétérans, ces hommes occupent la troisième ligne du dispositif manipulaire et constituent les ultimes réserves de la légion. Les désignations de *hastati, principes et triarii* disparaissent au cours du I[er] siècle av. J.-C. avec la réforme de Marius, qui prévoit une organisation de la légion en cohortes homogènes. **Frédéric Bey**

AKG – PHOTO12/ALAMY – FRED RAMAGE

LA CITATION

« CE FUT LE PLUS TERRIBLE CHÂTIMENT DIVIN DEPUIS LA DESTRUCTION DE JÉRUSALEM. NOS SOLDATS SONT RICHES. DIEU EST AVEC NOUS. »

Pappenheim durant la guerre de Trente Ans, après le sac de Magdebourg (1631) qui fit 20 000 morts, soit 80 % de la population

LES ACTEURS D'HOLLYWOOD MOBILISÉS PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE ONT-ILS COMBATTU, OU BIEN FAISAIENT-ILS DE LA « COM » ?

Maël Giraudeau, Reims (Marne)

Beaucoup d'entre eux ont fait de la « com », en effet : tournées de propagande, théâtre aux armées sur les arrières ou parfois près du front, où ils prenaient à l'occasion des risques certains. D'autres ont été préposés au tournage de films d'instruction. Mais peu ont réellement combattu. Les plus célèbres sont : **JAMES STEWART,** qui rejoint l'US Army Air Force, devient pilote de B-24 et effectue vingt missions de bombardement sur l'Allemagne.
CLARK GABLE : lui aussi volontaire dans l'aviation de bombardement, il reçoit une formation de mitrailleur pour compléter sa fonction de cameraman destiné à filmer des documentaires au sein des B-17 en mission sur l'Allemagne. Goering avait mis sa tête à prix, dit-on.
STERLING HAYDEN, agent des forces spéciales de l'OSS auprès des partisans communistes yougoslaves.
DAVID NIVEN : acteur britannique déjà célèbre à Hollywood, il termine la guerre comme lieutenant-colonel des commandos de Sa Majesté, au sein d'une unité spécialisée dans la reconnaissance du champ de bataille.
ALEC GUINNESS commande une péniche de la Royal Navy lors du débarquement de Sicile. Il effectue ensuite des missions de ravitaillement des partisans yougoslaves.
À cette brève énumération, on peut adjoindre les vedettes du cinéma d'après-guerre qui se sont battues sur tous les fronts, mais n'étaient alors que des anonymes. Cette liste-là est très longue et nous n'en citerons que quelques-uns : **KIRK DOUGLAS,** officier sur un patrouilleur de l'US Navy ; **MEL BROOKS,** qui combat dans les Ardennes puis en Allemagne, dans une unité de génie de combat ; **PAUL NEWMAN,** radio-mitrailleur sur Avenger, qui participe à la bataille d'Okinawa sur le porte-avions *Bunker Hill*, où il subit des attaques de kamikazes ; **LEE MARVIN** qui, engagé dans les Marines, prend part à vingt et un débarquements sur différents atolls du Pacifique, durant lesquels il est grièvement blessé. N'oublions pas **AUDREY HEPBURN,** agente de liaison dans la résistance hollandaise. Enfin, deux célèbres réalisateurs sont mobilisés pour tourner des documentaires souvent au cœur de l'action : **WILLIAM WYLER,** qui participe lui aussi à des missions en B-17 sur l'Allemagne, et surtout John Ford, qui travaille pour l'OSS et la Navy. Blessé à Midway, ce dernier participe au débarquement d'Omaha Beach. **Laurent Henninger**

& VOS QUESTIONS & NOS RÉPONSES

LES ORDRES RELIGIEUX MILITAIRES ONT-ILS EU UN RÉEL IMPACT DURANT LES CROISADES ?

Quentin Masquelier

Sans aucun doute. Bien sûr, il faut déterminer la nature et l'importance concrète de cet impact. Les ordres militaires constituent une armée permanente, là où la majorité des croisés repartent au bout d'un an. On peut donc compter sur leur participation sans limites de temps. Ils sont experts dans l'art de la fortification (Belvoir, Chastel Blanc, le Krak des Chevaliers…) et de la poliorcétique. Leur discipline est sans faille, leur organisation au combat très structurée. Les statuts du Temple forment un code militaire unique au Moyen Âge. Leur efficacité concrète est toutefois limitée par la faiblesse de leurs effectifs : sans doute moins de 500 chevaliers pour chacun des trois principaux ordres, le Temple, l'Hôpital et les Teutoniques. En revanche, du fait de leur présence continue, ils connaissent fort bien le terrain et l'ennemi. Ils savent déjouer les pièges de la fuite simulée. Les Templiers sauvent ainsi Louis VII en 1148, quand il est mis en danger par l'imprudence de ses barons. À Tyr, en 1188, ils résistent à Saladin six mois durant, et en 1191, ils assurent le succès de la marche vers Acre de l'armée de Richard Cœur de Lion en constituant son avant-garde et son arrière-garde (victoire d'Arsouf). Lors de la cinquième croisade, les ordres religieux s'illustrent au siège de Damiette, en 1219. En 1291, ils sont les derniers et héroïques défenseurs d'Acre. Enfin, ils ont appris à négocier avec les musulmans et savent provoquer des dissensions en leur sein. Bref, ils ont constitué une force redoutée de leurs adversaires. Saladin ne s'y est pas trompé, puisqu'il ordonna l'exécution de tous leurs membres faits prisonniers après Hattin (1187). **David Fiasson**

Les soldats israéliens portent un uniforme de couleur unie, alors que dans la plupart des autres pays un camouflage a été adopté. Pourquoi ?

Guillaume Humbert



AFP – BRIDGEMAN IMAGES

L'uniforme vert olive a longtemps fait partie intégrante de l'identité de l'armée de Terre israélienne (la marine et l'aviation portent du beige). C'est une couleur sacrée. Cela dit, il me semble qu'il existe différentes nuances, plus ou moins foncées. Les troupes ont à l'occasion revêtu des tenues camouflées, issues de surplus étrangers, par exemple des uniformes léopard fournis par les Français et portés pendant la guerre des Six Jours. En 2018, Tsahal a failli craquer, mettant à l'étude un uniforme camouflé. Mais celui-ci n'a pas été adopté, soit pour des raisons de tradition, soit parce qu'un camouflage compte assez peu dans l'environnement fauve et urbain où opère habituellement l'armée israélienne, soit pour se démarquer des uniformes camouflés portés (parfois) par le Hamas ou le Hezbollah. Une certitude : si une tenue camouflée faisait la différence sur le terrain, elle aurait été adoptée. J'ajoute que certaines unités portent un treillis de couleur sable. Je suppose que cela dépend des environnements tactiques. **Pierre Grumberg**

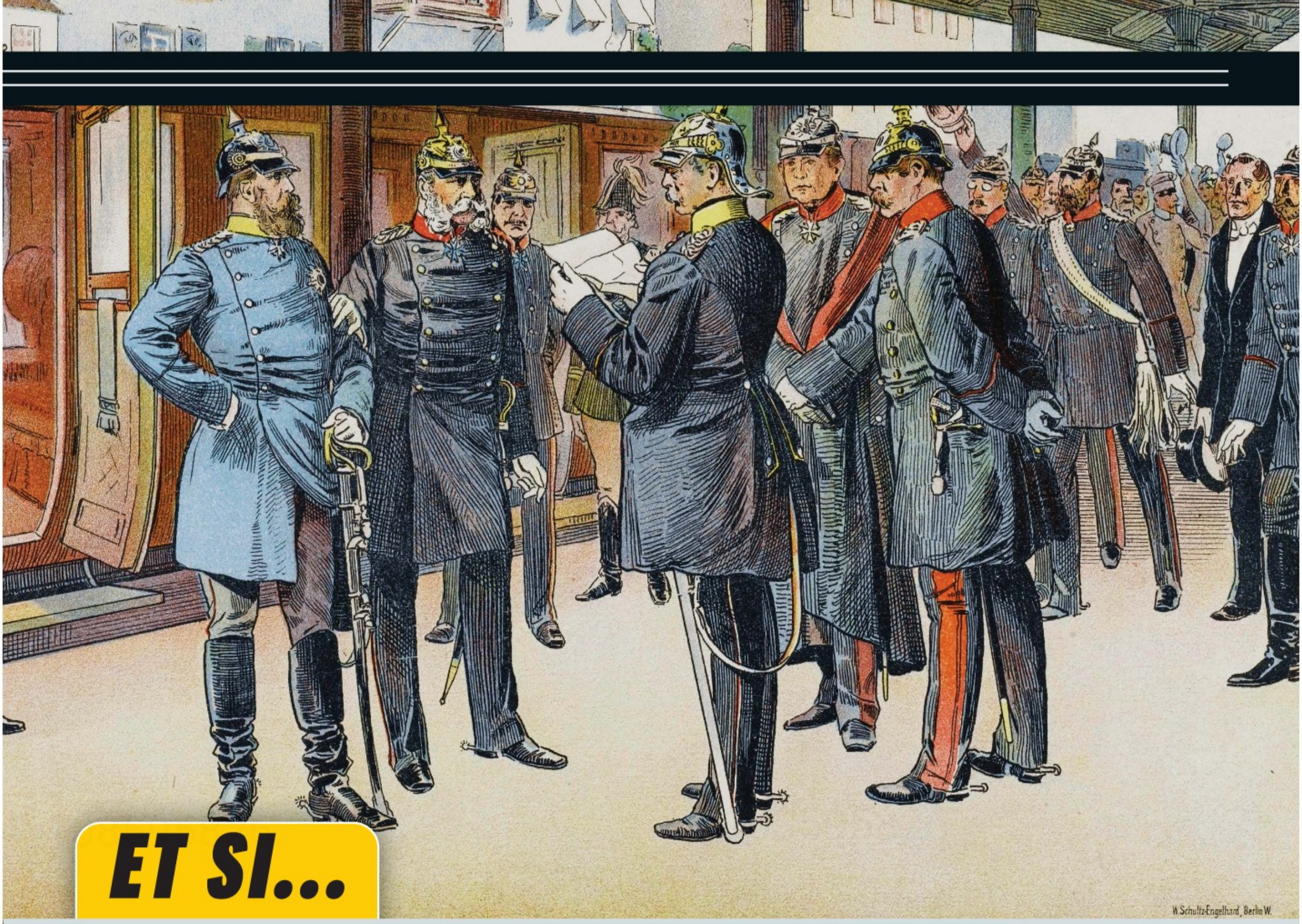
L'ÉCONOMIE ALLEMANDE DÉPENDAIT BEAUCOUP DES VOIES D'EAU. POURQUOI LES ALLIÉS NE LES ONT-ILS PAS MINÉES DURANT LA DRÔLE DE GUERRE ?

Martin Rodriguez-Tissot, Strasbourg (Bas-Rhin)

Churchill propose l'idée le 5 février 1940. Selon lui, ce minage à grande échelle pourrait gêner sérieusement l'économie allemande, en particulier les échanges dans la Ruhr. Il veut aussi miner les grands estuaires par lâchers aériens, comme les Allemands l'ont fait dans la Manche. Les Britanniques vont jusqu'à entreposer les mines sur les bords du Rhin et dans divers aérodromes. Ils n'attendent que le feu vert des Français. Mais Daladier, président du Conseil, qui peut en décider seul, se dégonfle et convoque un comité de guerre le 11 mars, sous la présidence d'Albert Lebrun. Celui-ci s'élève avec énergie contre le projet, car il redoute les représailles allemandes. Le ministre de l'Aviation le suit, craignant une attaque sur les aérodromes. Résultat, Daladier bat en retraite, bien content de ce dénouement. Dans le mois qui suit, les Français accumulent les objections jusqu'à ce que le projet soit abandonné et que Churchill comprenne : ils ne veulent rien entreprendre qui réveillerait les Allemands et croient qu'ils pourront gagner la guerre sans la faire, par le simple blocus naval. L'affaire du minage du Rhin fait une fâcheuse impression à Londres, où l'on se prend à douter de la résolution de l'allié français. À juste titre. **Jean Lopez**

HUMOUR

Lors d'un déjeuner à la Maison-Blanche, Roosevelt choisit de placer Churchill près de la journaliste Helen Rogers Reid, ardente militante pour l'indépendance de l'Inde. Quand la dame prend la parole, Roosevelt attend en souriant l'inévitable explosion. « Qu'allez-vous faire avec ces malheureux Indiens ? » demande-t-elle. Réponse de Churchill : « Chère Madame, parlez-vous des Indiens bruns de l'Inde dont le nombre s'est multiplié de façon alarmante sous la gouverne bienveillante des Britanniques ? Ou bien voulez-vous parler des Indiens rouges d'Amérique qui, si j'ai bien compris, ont presque entièrement disparu ? »



ET SI...

... NAPOLÉON III N'AVAIT PAS DÉCLARÉ LA GUERRE À LA PRUSSE ?

Michel Alanoff, Nice (Alpes-Maritimes)

Peut-on imaginer que, chaussant les bottes de Talleyrand, Napoléon III aurait ignoré le ton offensant de la dépêche d'Ems traficotée par Bismarck ? Pouvait-il prendre ce parti plutôt que de foncer tête baissée dans le piège tendu par le chancelier, la déclaration de guerre du 15 juillet 1870 *(ci-dessus, Bismarck est représenté en train de la lire)* ? Cette décision serait revenue à choisir, à l'extérieur, le parti de la paix et, à l'intérieur, l'appui du gouvernement libéral et pacifique d'Émile Ollivier. Ce faisant, l'empereur aurait en somme opté de bon cœur pour l'empire libéral afin d'assurer le trône du prince impérial plutôt que de finasser avec le parlementarisme naissant. Il lui aurait suffi d'ignorer les cris cocardiers des gazettes – ou de les acheter, comme il l'avait si souvent fait – et de renvoyer les nullités tapageuses de son entourage : le duc de Gramont au quai d'Orsay, Benedetti à l'ambassade berlinoise et le maréchal Le Bœuf au ministère de la Guerre. Ce parti belliciste éliminé, son épouse, l'impératrice Eugénie, se serait retrouvée isolée dans son rôle de va-t-en-guerre. Ainsi, dans notre scénario, finalement renforcé à l'intérieur, Napoléon III ignore la dépêche d'Ems et accepte la décision du roi de Prusse de retirer le candidat Hohenzollern au trône d'Espagne. Peut-être juge-t-il même utile d'appeler à une conférence de paix à Paris, où l'on étourdit de festivités les ambassadeurs étrangers. L'Angleterre applaudit le sage empereur, qui maintient l'équilibre continental, de même que l'Autriche, humiliée quatre ans plus tôt par à Sadowa, ainsi que la Bavière, inquiète des progrès du prussianisme protestant. Au lieu de la solitude où la guerre l'a plongé, cette déclaration de paix ne vaut à Napoléon III que des alliés. Ce cours pacifique neutralise son plus dangereux adversaire, Otto von Bismarck : souhaitant apparaître comme l'agressé afin de cimenter l'unité allemande, celui-ci ne peut déclencher une guerre *ex nihilo* contre la France. Désarçonné de sa trajectoire belliqueuse, Guillaume Ier – qui ne voit aucun intérêt à devenir empereur d'Allemagne – envoie le chancelier de fer chasser sur son domaine de Varzin. Au Landtag de Prusse, Bismarck à terre, les libéraux dénoncent le compromis qu'il leur a imposé en 1862 et réclament une réduction des dépenses militaires et un tournant libéral de la monarchie. Napoléon gagne là la plus précieuse des contre-assurances : la zizanie chez l'adversaire. À sa mort, son prince impérial de fils – qui n'a plus besoin d'aller se faire tuer chez les Zoulous – coiffe la couronne et relance la politique de prospérité et de modernisation de son père. Avec de l'intelligence – en plaçant Thiers aux Affaires étrangères, par exemple –, Napoléon III ou IV aide au renforcement d'une seconde Allemagne austro-bavaroise, catholique, qui fait (durablement ?) contrepoids à la Prusse. Ignorer la dépêche d'Ems aurait donc été un coup de génie, qui aurait assuré la gloire de ce Bonaparte complexé de ne pouvoir atteindre celle de son tonton sur les champs de bataille. À plus long terme, l'absence de contentieux franco-allemand à propos de l'Alsace-Moselle, et donc d'esprit de revanche, est le prolongement le plus intéressant de ce scénario alternatif. **Jean Lopez**

« LES INTRIGUES D'IG FARBEN ONT FREINÉ L'EXPLOITATION DES GISEMENTS PÉTROLIERS DÉCOUVERTS AU NORD DE L'ALLEMAGNE »

L'historien Daniel Feldmann profite de son expertise en ingénierie et de sa fine connaissance des rouages des géants industriels pour publier la première synthèse sur le pétrole dans la Seconde Guerre mondiale. Documentée à la source, cette histoire globale confirme nombre d'hypothèses, écarte pas mal d'idées reçues et exhume un pan nouveau des relations entre grandes entreprises et États.

Propos recueillis par NICOLAS AUBIN



Après avoir été consultant en stratégie, **DANIEL FELDMANN** poursuit une carrière d'historien par une thèse comparative des hauts commandements dans la Seconde Guerre mondiale (EHESS, 2023). Il a publié une *Campagne du Rhin* (avec Cédric Mas, Economica, 2016), ainsi qu'une biographie du maréchal Model (Perrin, 2022).

***Guerres & Histoire*: À la veille de la Seconde Guerre mondiale, quelle est (à grands traits) la situation pétrolière des futurs belligérants?**

Daniel Feldmann: Les États-Unis extraient 60 % du pétrole mondial, mais ils en consomment presque l'intégralité. L'URSS est autosuffisante. Toutes les autres puissances doivent s'approvisionner à l'étranger, y compris les empires français et britanniques. Les gisements sont principalement situés au Venezuela et au Mexique, en Iran, en Irak et aux Indes néerlandaises. Et comme la Roumanie n'est qu'un producteur secondaire, on en conclut que les puissances européennes doivent importer leur pétrole par mer, ce qui est impossible pour l'Axe.

L'exploitation du pétrole n'est que rarement nationalisée. Extraction, transport, raffinage sont assurés par des géants industriels dont on peut douter du patriotisme, au moins pour les trois plus puissants. De quelles marges de manœuvre ces entreprises disposent-elles à l'égard des gouvernements?

Il existe trois entreprises géantes qui extraient, raffinent et distribuent à travers le monde (URSS exclue), la Standard Oil of New Jersey américaine, la Shell anglo-néerlandaise et l'Anglo-Iranian britannique. Elles pensent « planète ». Après plusieurs guerres commerciales, le dirigeant de Shell invite ses deux concurrents dans son domaine écossais d'Achnacarry, en Écosse, à l'été 1928. Les trois géants conviennent de former un cartel clandestin pour mettre un terme à cette concurrence sauvage. Ils s'entendent sur les prix, la production et le partage des gisements à découvrir, tout en conservant entre eux la hiérarchie existante. Ce traité international négocié par des entreprises privées ne cherche rien d'autre qu'à geler la situation « telle quelle » pour garantir des profits maximaux. Mais en parallèle, l'importance croissante du pétrole dans les économies alimente l'idée qu'il est un « bien public ». La nationalisation au Mexique, en 1938, crée un précédent. Cette épée de Damoclès persuade alors les majors de s'entendre avec les États : pour eux, mieux vaut coopérer qu'être nationalisés et démembrés, d'autant que la guerre n'est pas mauvaise pour les affaires, l'État achetant des volumes sans être trop regardant sur la dépense. Ainsi, dès 1939, les trois firmes proposent de créer une commission britannique de gestion des importations pour optimiser les flux. La guerre facilite une convergence entre intérêts privés et publics.

« LA GUERRE N'EST PAS MAUVAISE POUR LES AFFAIRES : L'ÉTAT ACHÈTE SANS ÊTRE TROP REGARDANT. »

De quelle manière et avec quelle efficacité les gouvernements tentent-ils de sécuriser leur approvisionnement en pétrole?

Chacun prend des voies divergentes. Le Royaume-Uni joue la carte de la diversification des approvisionnements et de la coopération avec les géants du pétrole. Il finance par exemple la construction d'une raffinerie pour essence aviation, conscient que jamais un industriel n'investirait dans une niche uniquement rentable en temps de guerre. La France, avec peu de cartes en main, s'efforce de rapatrier une partie de la chaîne de valeur – en l'occurrence, une quinzaine de raffineries – pour disposer de moyens de pression sur les industriels. En Allemagne, IG Farben persuade Hitler d'investir massivement dans la coûteuse filière de la transformation de la houille en pétrole – une alternative aux importations étrangères qui ne couvre que moins d'un tiers des besoins du Reich. En complément, Hitler réussit à satelliser la Roumanie une fois la France vaincue. Quant au Japon, il explore sans résultats toutes ces voies.

L'un des apports de votre ouvrage est de revisiter certaines idées reçues. Vous dites par exemple que l'embargo pétrolier imposé par Roosevelt n'est pas l'élément déterminant de l'entrée en guerre du Japon en 1941, ou que les bombardements alliés sur les usines d'hydrogénation ont été plus efficaces qu'on ne l'imagine.

L'embargo n'est que l'aboutissement d'une marche à la guerre dont la vague de fond tient autant au choc des impérialismes en Asie qu'aux dynamiques militaires et politiques japonaises. L'embargo n'est de surcroît pas désiré par Roosevelt. Fin juillet 1941, conscient de mettre le feu aux poudres, le président lui préfère des sanctions plus fines à base de licences de vente de produits pétroliers. Sauf que Roosevelt quitte Washington pour rencontrer Churchill. En son absence, son administration est incapable d'une telle subtilité et ferme le robinet. Il est ensuite trop tard pour faire machine arrière. Pour autant,

COLL. DANIEL FELDMANN - GETTY IMAGES



Fabriqués à peu de frais en fibre de papier imprégnée de plastique, ces astucieux réservoirs largables de 200 gallons (757 litres) jouent un rôle stratégique considérable en étendant l'autonomie des chasseurs d'escorte alliés au-dessus du Reich.

à cet instant, la messe était dite à Tokyo. Concernant les bombardements sur l'Allemagne, les Alliés n'ont attaqué les usines d'hydrogénation de Leuna, Pölitz et Brüx qu'à partir de mai 1944. L'efficacité a été immédiate tant ces installations géantes sont des cibles faciles. Le premier raid en détruit les systèmes d'approvisionnement en eau, en gaz et en électricité, stoppant la production et suscitant la panique à Berlin. Mais les réparations sont rapides, et les Alliés doivent revenir plusieurs fois, ce qui n'est pas toujours possible à cause de la météo et de la priorité accordée au soutien d'*Overlord*. Conjuguées à la perte du pétrole roumain et estonien, ces frappes conduisent, à l'automne, à une chute de 90 % de la production. L'Allemagne est étranglée. En janvier 1945, le Japon l'est à son tour à cause du blocus des Américains.

Comment expliquez-vous que l'Axe ait pu combattre sans pétrole encore huit mois ?
Les mouvements stratégiques demeurent possibles par le rail qui brûle du charbon. Pour le reste : restrictions, démotorisation des unités, formation superficielle des jeunes pilotes, puisque l'entraînement peut brûler plus d'essence que les missions de combat. On abandonne toute ambition de domination aérienne, de sorties navales en masse et de guerre de mouvement – autant d'activités friandes en carburant –, mais on garde l'option d'une défense statique à outrance comme à Iwo Jima, dans la forêt de Hürtgen ou sur les hauteurs de Seelow, à l'est de Berlin. Une telle tactique se paie au prix du sang. Les pertes sont colossales.

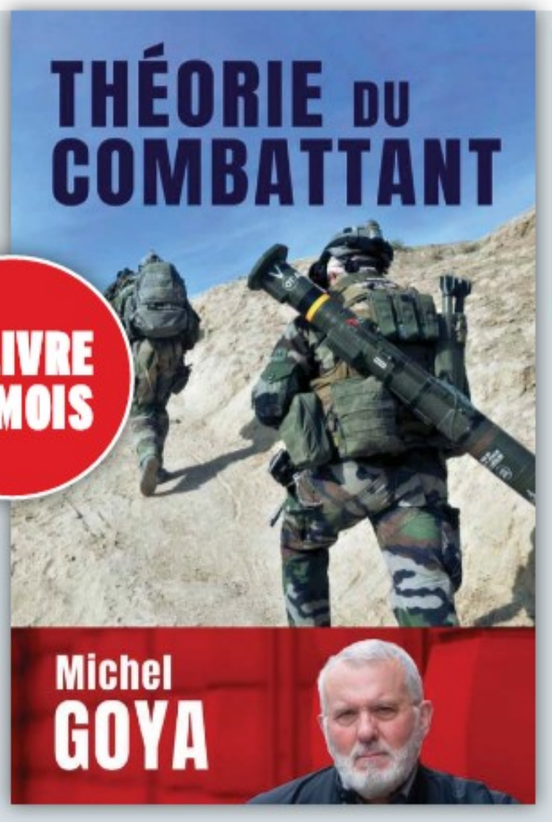
Avec plus de pétrole, l'Axe aurait-il remporté la guerre ?
Je ne me risquerai pas sur ce terrain contrefactuel. Certes, un point d'inflexion est visible. Au début des années 1930, l'Allemagne a découvert quelques gisements dans le Hanovre et le Schleswig-Holstein. Les volumes extraits après la guerre prouvent que ces gisements permettaient de couvrir les besoins du Reich. Mais à cause des intrigues d'IG Farben, inquiète de voir apparaître une alternative à son pétrole synthétique, l'effort est resté embryonnaire. L'augmentation des volumes de pétrole ne signifie pas pour autant que le front aurait été mieux approvisionné. L'historien, au risque de terribles erreurs, doit ici plus qu'ailleurs jongler avec les échelles. Ainsi, devant Moscou, la pénurie d'essence tient au capharnaüm qu'était le service d'approvisionnement de la Wehrmacht. Devant El-Alamein, Rommel a été négligent dans la gestion de ses stocks. Or, chaque litre comptait, car il combattait au bout d'une longue chaîne composée de maillons qui étaient tous un goulot d'étranglement potentiel : disponibilité en tankers, capacité portuaire, parc automobile de transport, médiocrité de la route littorale. Toute la guerre révèle à quel point les généraux allemands ont négligé la dimension logistique. Disposer de plus d'essence aurait enfin permis de mieux former les pilotes de la Luftwaffe.

Jugée centrale, la question du pétrole dans la Seconde Guerre mondiale n'avait jamais été étudiée en profondeur. Comment expliquez-vous ce vide historiographique ?
On dispose de monographies nationales et de deux synthèses, l'une de Matthieu Auzanneau (*Or noir. La grande histoire du pétrole*, 2015) et l'autre de Daniel Yergin (*The Prize: The Epic Quest for Oil, Money and Power*, 1990). La Seconde Guerre mondiale n'y occupe qu'une place marginale. Il n'y a aucun tabou, mais le sujet a pu rebuter, car il est parfois technique. Il oblige à jongler entre dimension militaire, industrielle, politique, scientifique et sociale, autant de genres assez cloisonnés.

Votre itinéraire professionnel a été un atout.
J'ai obtenu un diplôme d'ingénieur généraliste à Centrale avant d'entamer une carrière de consultant en stratégie, ce qui m'a amené à me familiariser avec les arcanes, les stratégies et les données financières des multinationales. Enfin, plus récemment, j'ai soutenu un doctorat en histoire. Une triple expertise utile à chaque étape de cette étude.



« Le Pétrole dans la Seconde Guerre mondiale », Daniel Feldmann, Passés composés / Ministère des Armées, 332 p., 23 €
Documenté et largement soutenu de tableaux, ce volume joue avec les échelles pour dresser un panorama global du pétrole, des enjeux d'accès aux ressources, de leur transformation – avec des passages bien charpentés sur le carburant aviation et les usines d'hydrogénation – et de leur distribution. L'analyse de la chaîne d'approvisionnement de Rommel mérite à elle seule l'investissement. Bien que produisant infiniment moins que les Alliés, les armées de l'Axe ont, jusqu'en 1944, moins manqué de pétrole que d'un service de distribution performant et de généraux clairvoyants. L'auteur questionne aussi la vie sans pétrole en France à partir de 1940, puis en Allemagne et au Japon en 1945. Il ne tombe pas dans le piège de réécrire la Seconde Guerre mondiale au prisme déformant d'une seule matière première. Parfois technique, il prend soin d'accompagner le lecteur profane. Une réussite.



LE LIVRE DU MOIS

THÉORIE DU COMBATTANT, Michel Goya,

Perrin, 432 p., 24 €

★★★★★

Michel Goya est inspiré et fasciné par l'expérience du combat. Sans doute parce qu'il l'a vécue comme chef de groupe d'infanterie puis officier chez les marsouins. Il a déjà livré sur ce sujet un ouvrage qui a fait date : *Sous le feu. La mort comme hypothèse de travail* (Tallandier, 2014), dans lequel il ne s'en tient pas à l'expérience personnelle, mais essaie aussi de faire jouer les diverses clés que livrent l'histoire, la sociologie ou les sciences cognitives. Cet ouvrage-ci n'est en rien une « théorie ». C'est une analyse historique très large des formes du combat, de la motivation des hommes qui le mènent, des formations tactiques et des facteurs qui conditionnent leur efficacité. L'auteur est toujours concret, s'appuyant sur des cas réels. On est ébloui par sa connaissance profonde de la matière dont il traite, en particulier dès qu'il s'agit des XX^e^ et XXI^e^ siècles. Mémorables sont les pages consacrées à l'embuscade d'Uzbin (2008), à l'attentat contre la rédaction de *Charlie Hebdo* (2015), au coup de main sur le plateau des Ervantes (1918), à la bataille de Dompaire (1944), aux tentatives américaines de mesurer scientifiquement la qualité des unités, etc. On se trouve en présence d'une véritable mine d'informations. Pour le croire, regardez de près la bibliographie finale. Le style est limpide, fluide, il est celui d'une balade savante à travers *« la zone de mort »* et les incroyables transformations qu'elle a subies et fait subir depuis 1815. **Jean Lopez**

SORTIR DE LA GUERRE. DES GUERRES DE RELIGION AUX CONFLITS ASYMÉTRIQUES, Guillaume Piketty (dir.),

Passés composés, 464 p., 25 €

★★★★★

Cet ouvrage collectif se propose d'aborder les conflits par leur fin : comment sort-on d'une guerre ? Le peut-on réellement ? À travers neuf études de cas (occidentaux), cette problématique, qui fait aujourd'hui partie des champs qu'explore une histoire universitaire devenue, en France, quasi exclusivement sociale sinon intimiste, est ici intelligemment appréhendée. La grande force du livre est d'être parvenu à mettre en résonance les neuf contributions qui le composent, traçant en filigrane l'évolution du rapport des sociétés à la guerre. L'ouvrage met ainsi en évidence des dimensions souvent écartées ou ignorées de l'approche classique, qui tend à se limiter aux conditions militaires et politiques de la paix : traités, nouveaux équilibres des forces, processus de démobilisation des combattants. Or, il existe d'autres facettes qui pèsent sur la fin d'une guerre… ou sur son impossibilité : perception de l'adversaire dans l'opinion, diasporas d'ex-vaincus transposant dans leur pays d'accueil le conflit précédent, effets de déstabilisation intérieure de guerres extérieures… De ce fait, « sortir de la guerre » s'avère le plus souvent un vœu pieux, même lorsque, dans le tournant « post-héroïque » que décrit l'ultime chapitre consacré aux sociétés occidentales contemporaines, la guerre n'est plus vue que sous le prisme d'une mémoire victimaire, dont on ne sait plus ni penser la conduite politique, ni la manière d'y mettre un terme. Bref, nous ne sommes pas près de nous en sortir… **Benoist Bihan**

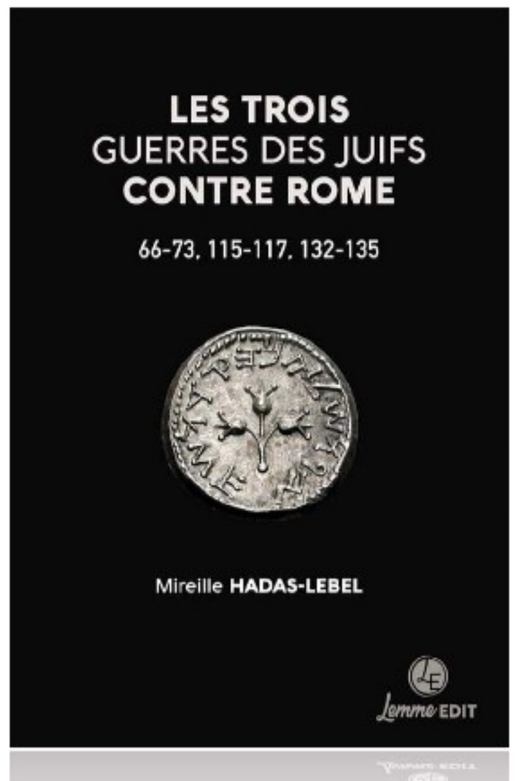


LES TROIS GUERRES DES JUIFS CONTRE ROME, Mireille Hadas-Lebel,

Lemme Edit, 192 p. 19 €

★★★★★

Trois guerres scellent le sort des Juifs dans l'Empire romain, avec des conséquences concrètes au cours des deux millénaires qui se sont depuis écoulés. La première et plus connue se déroule à l'époque de l'empereur Vespasien. Elle a pour conséquence la destruction du Temple de Jérusalem et la prise de la forteresse de Massada. La deuxième se solde par la fin du judaïsme en Égypte, en Cyrénaïque et à Chypre. Enfin, la troisième et ultime insurrection, écrasée par les troupes de l'empereur Hadrien et identifiée comme deuxième révolte judéenne, est la plus lourde de conséquences, car elle provoque l'expulsion des Juifs de la Judée, transformée en province de Palestine. Elle favorise aussi l'expansion du christianisme. Le livre bénéficie d'un bon nombre de cartes et de schémas, consacrés en bonne part aux opérations du premier de ces trois conflits. Le texte est court, clair, exact, les faits rapportés avec précision et selon la chronologie. L'analyse des opérations militaires demeure en revanche assez sommaire, ce qui fait ranger l'ouvrage dans la catégorie des synthèses. Son point fort se situe dans l'étude des conséquences de ces conflits récurrents entre Romains et Juifs. Pour les premiers, le sentiment d'avoir écrasé et soumis leurs adversaires domine. Jérusalem, comme le fut Carthage, est détruite, reconstruite et renommée *Ælia Capitolina*. Pour les seconds, *« Rome est une nouvelle Babylone, destructrice de Jérusalem »* qui prend une place importante dans leur histoire et dans leur conception du monde. À ce titre, Mireille Hadas-Lebel rappelle dans sa conclusion que la destruction du Temple continue d'être commémorée chaque année en Israël par un jeûne au cœur de l'été. **Frédéric Bey**



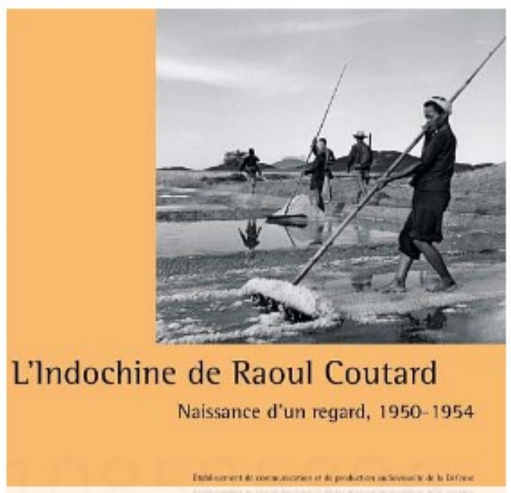
L'INDOCHINE DE RAOUL COUTARD. NAISSANCE D'UN REGARD, 1950-1954,

ECPAD, 204 p., 19 €

★★★★★

Raoul Coutard (1924-2016) a réalisé plus de 4 000 clichés en Indochine pour le compte de divers services d'informations militaires, mais aussi au cours de missions ethnographiques. Modeste, courageux, infatigable, il a aimé ce pays et ses habitants comme il a aimé ses camarades, les soldats du Corps expéditionnaire en Extrême-Orient. C'est dans les rizières et les jungles qu'il a trouvé sa façon de cadrer

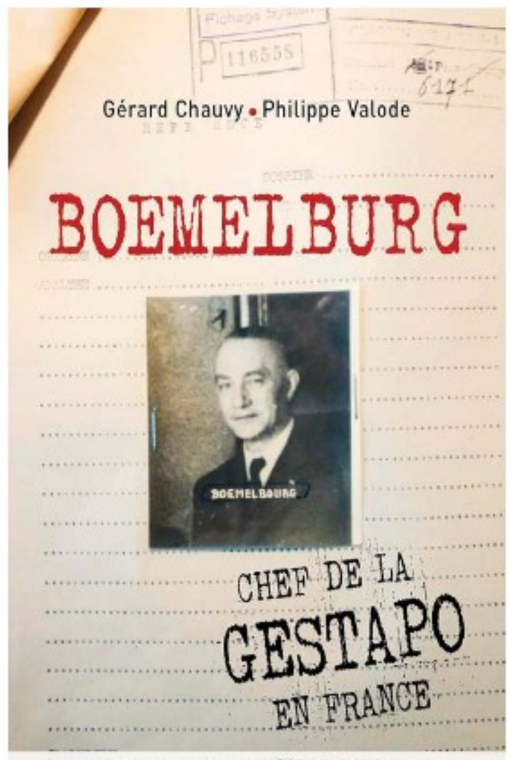
et de gérer la lumière qui, vingt ans plus tard, feront de lui le plus grand chef opérateur du cinéma français – pour vous en persuader, revoyez *Le Mépris* de Jean-Luc Godard et *Le Crabe-Tambour* de son ami Pierre Schoendoerffer. L'ECPAD consacre à Coutard le dernier numéro en date de sa collection « Images de ». Il y a peu de vues de combats stricto sensu, mais celles qui y figurent sont époustouflantes. La plupart des clichés tournent autour du quotidien du fantassin ou du marin sur les théâtres d'opérations (magnifiques portraits de prisonniers !). S'y ajoute un remarquable travail sur les ethnies montagnardes du Laos et du Vietnam. L'ensemble est riche, d'une immense qualité pour un prix modique. Pourquoi s'en priver ? Histoire de sentir, l'espace de quelques heures, ce qu'était le « mal jaune »... **JL**



BOEMELBURG. CHEF DE LA GESTAPO EN FRANCE,
Gérard Chauvy et Philippe Valode,
Nouveau Monde Éditions, 398 p., 24,90 €

★★★★

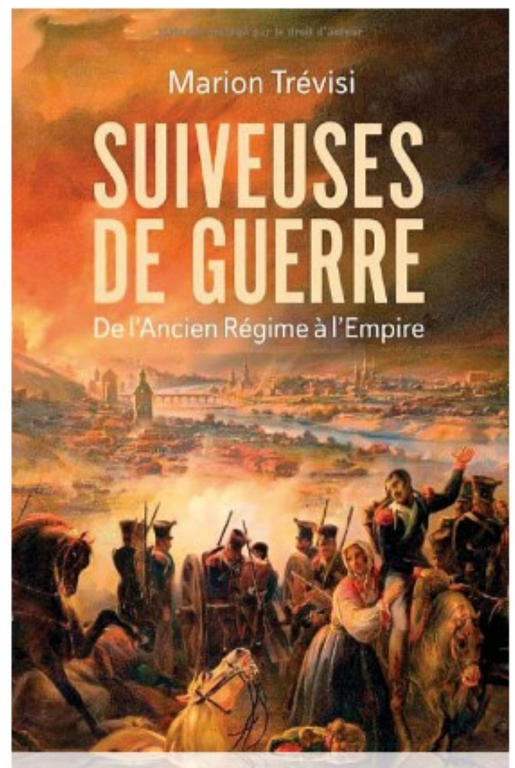
Karl Boemelburg ne fut pas le bourreau nazi le plus connu en France. Au sein de la SS où il est admis en janvier 1932, un de ses points forts est son excellente connaissance du français, argot inclus. Cette maîtrise, il l'acquiert dans l'Hexagone où il fait plusieurs séjours, le plus important en 1938 comme représentant allemand d'Interpol. À cette occasion, il noue des relations avec des personnalités françaises, policières mais aussi politiques qui lui sont utiles quand, après avoir été expulsé en 1939, il revient l'année suivante comme patron de la section IV du RSHA, c'est-à-dire de la Gestapo. Là, il obéit au chef du Sipo-SD en France, Helmut Knochen. Que le lecteur ne s'inquiète pas de cette floraison de sigles : fins connaisseurs de l'Occupation, Gérard Chauvy et Philippe Valode le guideront à travers l'appareil de répression nazi en Hexagone, y compris l'Abwehr (les services secrets militaires rivaux du Sipo-SD) et les auxiliaires relevant des diverses bandes de collaborateurs français issues, le plus souvent, du Milieu. C'est à la mise en place de vingt antennes régionales de la Gestapo que nous assistons, avec les portraits parfois détaillés de leurs responsables. Peu à peu se déploie et se rode une machine de 2500 fonctionnaires de la terreur, assistés de plusieurs milliers de « collabos ». Cette machine porte à la Résistance des coups terribles, usant contre elle de tous les moyens. Boemelburg conduit en grande partie le bal, en même temps que, fort de sa connaissance de la langue et du pays, il surveille les partis collaborationnistes et contrôle presque des branches de la police française. On songe en particulier aux brigades spéciales (BS), fer de lance de la lutte anticommuniste qui constitue une obsession pour lui comme pour le III[e] Reich. Muté à Vichy à l'été 1944, Boemelburg supervise le transfert de Pétain et des pétainistes en Allemagne – à Sigmaringen, plus précisément, dans ce château où les rescapés de la Collaboration se déchirent sous l'œil sarcastique de Louis-Ferdinand Céline, lequel livre un portrait à charge de Boemelburg lui-même. Mort en décembre 1947 en Allemagne, l'ancien chef de la Gestapo en France a, somme toute, bien mérité du nazisme. **Rémi Kauffer**



SUIVEUSES DE GUERRE,
Marion Trévisi,
PUF, 448 p., 25 €

★★★★★

Le terme d'« invisibilisation », très présent dans les sciences sociales, est pertinent pour désigner l'absence quasi totale d'historiographie sur le rôle des femmes dans les armées de l'époque moderne, de la Révolution et de l'Empire, sauf pour relater les (très rares) cas de combattantes. Cette négligence est réparée par cet ouvrage passionnant, qui analyse les nombreuses mentions de personnages féminins dans les mémoires, récits et



L'ÉDITION

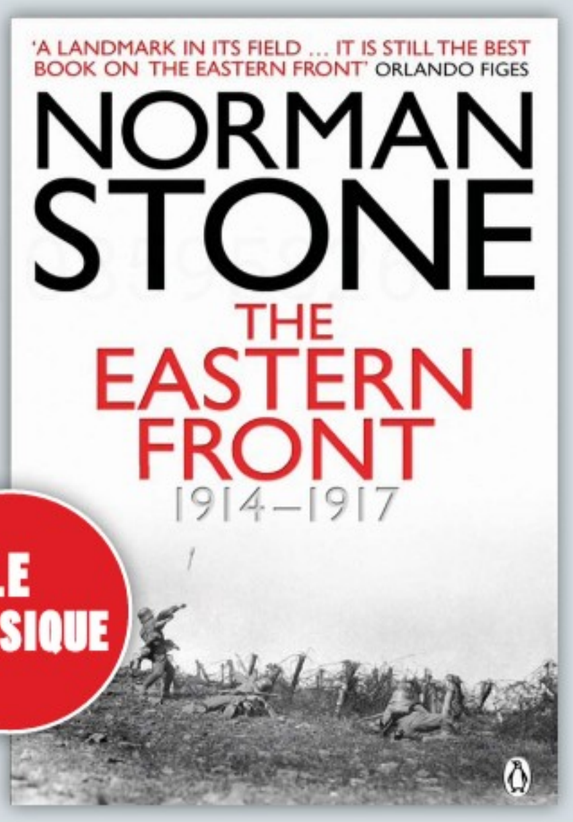
L'éditeur d'histoire Passés composés a lancé une collection aussi originale qu'ambitieuse. « Un village » entend donner à voir, comme l'indique son sous-titre, « *l'histoire de France par ses habitants* ». À l'inverse des récits observés par en haut – c'est-à-dire, le plus souvent, depuis Paris –, il s'agit de montrer l'impact du macro sur le micro, des grands événements sur un village et ses habitants. Le premier volume paru, signé Patrick Cabanel, avait pour théâtre le village de Saint-Germain-de-Calberte (en Gévaudan) face à la révocation de l'édit de Nantes et aux dragonnades. Celui qui vient de sortir – *Un village sous l'Occupation*, Pierre-Jérôme Biscarat, 224 p., 21 € – s'intéresse à Belley, dans l'Ain, durant les années noires, sous occupation italienne puis allemande. Un autre volume est prévu pour 2026 : *Un village au temps de l'affaire Dreyfus*, par Vincent Duclert. **JL**



THE EASTERN FRONT 1914-1917, Norman Stone,

Publié en 1975 chez Hodder & Stoughton, réédité chez Penguin en 1998 (352 p., environ 18 €)

L'historien britannique Norman Stone (1941-2019) n'est pas un auteur en odeur de sainteté. D'une part pour avoir été conseiller de Madame Thatcher, ce qui n'est pas un crime, mais une orientation politique. D'autre part pour avoir fini sa carrière, brillamment commencée à Oxford et Cambridge, à l'université privée turque Bilkent, non loin d'Ankara. Ce curieux atterrissage anatolien n'aurait pas non plus été répréhensible si Stone s'était abstenu de nier le génocide des Arméniens – on ne mord pas la main qui vous nourrit. Excentrique et peu fréquentable, cet Écossais l'était assurément, lui qui poursuivait ses étudiantes comme un pandoure, traitait Churchill de criminel de guerre et épousa la fille de « Baby Doc » Duvalier, le tyran d'Haïti. Mais ce pupille de la nation – son père s'est tué à bord d'un Spitfire en 1942 – est aussi un homme courageux qui connaît les prisons hongroises pour avoir tenté d'exfiltrer un dissident dans le coffre de sa voiture. Que fait-il d'ailleurs, à Budapest ? Stone se plonge dans les archives de l'armée austro-hongroise durant la Première Guerre mondiale. Il fait de même en Allemagne sur la *Ostarmee* et dépouille tout ce qui a paru sur l'armée russe dans la même période. Il en sort un livre qui opère une percée radicale sur un sujet délaissé par les clercs et abandonné aux mémorialistes : le front de l'Est entre 1914 et 1917. L'ouvrage est touffu, provocateur, incroyablement renseigné, éclairé de touches d'humour féroces. Stone s'y révèle un virtuose dans l'analyse des opérations et prouve qu'il a l'étoffe d'un sociologue – impeccable examen de l'armée du tsar sous ce point de vue – et d'un économiste : c'est fou ce que peuvent receler les listes de production hebdomadaire d'obus ! Le continent nouveau qu'il découvre, entre Baltique et mer Noire, a accueilli une mêlée sauvage et immense (trente millions d'hommes s'y sont affrontés !) qui a laissé, en ne comptant que les soldats, plus de trois millions de tombes. Les idées reçues valsent en tous sens. Non, en 1914, la Russie n'était pas un colosse impotent, mais un pays en plein décollage économique qui avait effacé les séquelles de la guerre contre le Japon. Non, Tannenberg n'est pas le résultat du génie de Ludendorff, mais un coup de chance – et surtout un coup de propagande – sans vaste portée. Non, l'armée russe n'a pas subi que des défaites : c'est elle qui a tué son opposante austro-hongroise dès 1914. Non, la *« crise des obus »* n'est pas la cause première des défaites russes de 1915 : les pénuries matérielles comptent beaucoup moins que l'absence d'autorité du tsar et de la Stavka, de la zizanie dans l'État. Eh oui, en 1917, l'armée russe – du moins au front, non pas les millions de territoriaux oisifs à l'arrière – s'était redressée et aurait joué un rôle majeur si la Révolution n'en avait pas sapé les fondements, la discipline et la logistique. Ça se dévore toujours, même si, comme Stone le dit dans une préface de 1997, l'auteur a omis la vision de *« ceux d'en bas »*. Ajoutons qu'il n'a pas non plus saisi l'immensité des souffrances subies par les civils des futures *« terres de sang »*. **JL**



LE CLASSIQUE

LES GUERRES CIVILES. DE LA RENAISSANCE À NOS JOURS, Jean-Christophe Buisson et Jean Sévillia (dir.),

Perrin, 384 p., 22 €

★★★★★

Montrer, en vingt textes assez courts, la diversité des guerres civiles depuis cinq siècles, telle est l'ambition de cet ouvrage collectif. Diversité chronologique : des guerres de Religion françaises (XVI[e] siècle) à l'horreur rwandaise de 1994. Diversité géographique : on court de la Vendée à l'Espagne, des États-Unis à l'Irlande, de la Russie à l'Algérie (1992-2002), du Mexique à la Chine. Diversité des causes : religieuses, ethniques, dynastiques, idéologiques, sociales, parfois tout cela emmêlé d'une manière inextricable. Diversité des plumes, enfin : si les journalistes spécialisés ont la part belle, les universitaires montent également au créneau. C'est toujours pertinent, ça se picore sans fin et cela allume dans le cerveau un gyrophare rouge : aucun pays, aucune époque, aucun type de société n'est à l'abri ! **JL**



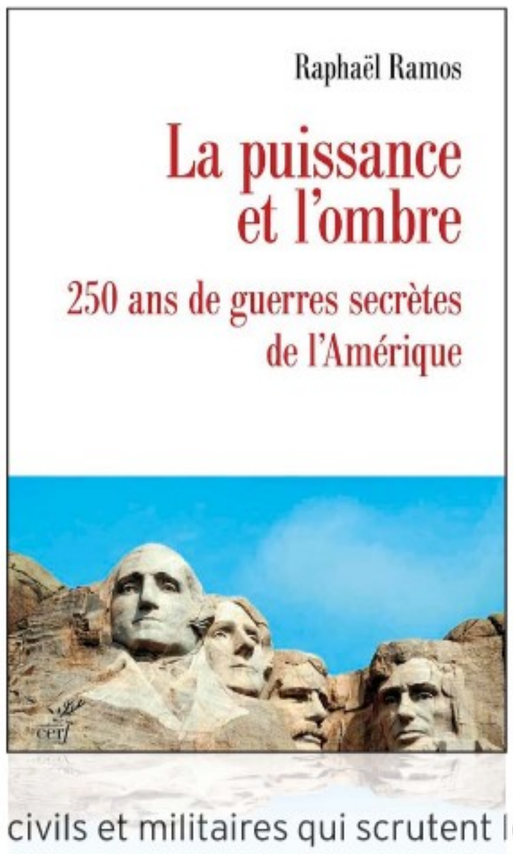
LA PUISSANCE ET L'OMBRE. 250 ANS DE GUERRES SECRÈTES DE L'AMÉRIQUE, Raphaël Ramos,

Éditions du Cerf, 376 p., 22,90 €

★★★★

Une histoire globale de la communauté du renseignement américain, des origines à nos jours et en un seul volume ! Le pari est osé tant le sujet est immense et demeure un objet de fantasmes (et de complotisme), alimentés par une surabondante littérature et une filmographie qui ne l'est pas moins. Le spécialiste Raphaël Ramos nous offre ici un tableau chronologique accessible de la genèse, des évolutions, des exploits et des échecs de ce qu'on appelle depuis les années 1980 l'*Intelligence Community* (IC). Dans le cas des États-Unis et d'une conception ouverte de la chose publique, le paradoxe, rappelle l'auteur, est que l'appareil de renseignement est tout à la fois *« le plus sophistiqué »* et *« le moins opaque »* de la planète : il cultive le secret, mais présente des vitrines publiques et fait l'objet de déclassifications régulières de ses archives. Cette situation offre aux historiens de l'IC plus d'éléments d'analyse que pour n'importe quel autre système du même type dans le monde. Au fil de cette histoire apparaissent ou disparaissent une myriade

d'organisations et d'agences juxtaposées, chacune dans leur domaine propre, depuis les prémices brouillonnes et improvisées des guerres d'Indépendance et de Sécession jusqu'à nos jours, en passant par l'extraordinaire poussée humaine et technologique du XXe siècle. Au-delà des têtes de gondole que sont le FBI, la CIA ou la NSA, ce sont pas moins de dix-huit agences fédérales et de nombreux acteurs publics et privés,



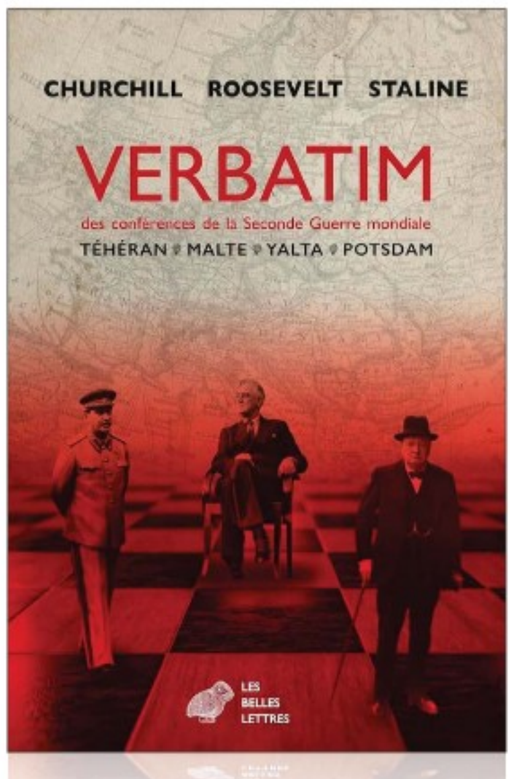
civils et militaires qui scrutent le monde entier. Parmi leurs réussites récentes : l'anticipation en février 2022, face à un monde incrédule, de l'offensive russe en Ukraine. Une précieuse entrée en matière sur un thème central des guerres contemporaines. **Vincent Bernard**

VERBATIM DES CONFÉRENCES DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE, TÉHÉRAN, MALTE, YALTA, POTSDAM, traduction de l'anglais et du russe par Bernard Kreise,

Les Belles Lettres, 576 p., 25 €

★★★★★

Si vous vous intéressez à l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, courez acheter ce livre ! Voici enfin traduit en français (depuis l'anglais et le russe) ce que se sont dit les Trois Grands, les yeux dans les yeux, lors de leurs trois rencontres qui eurent lieu à Téhéran (en novembre-décembre 1943), à Yalta (en février 1945) et à Potsdam (en juillet-août



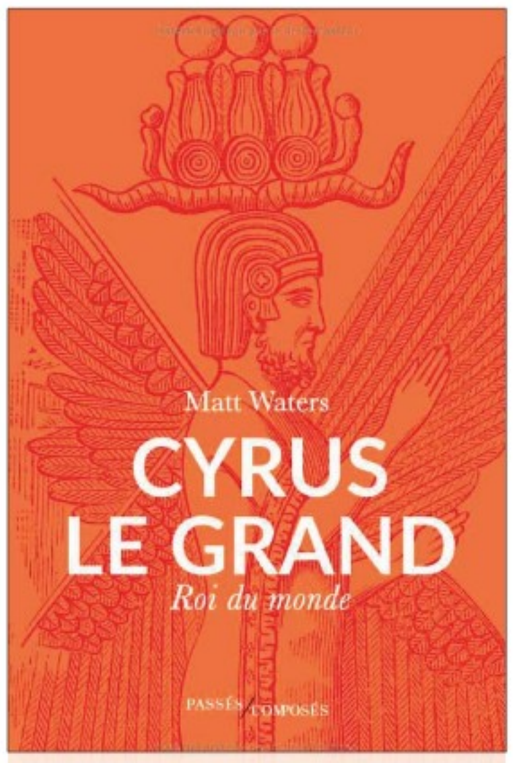
1945). La conférence de Malte (réunissant Churchill, Roosevelt et leurs chefs d'état-major) permet quant à elle de mieux comprendre la position des deux Anglo-Saxons deux jours plus tard, à Yalta. Il existe d'autres versions de ces documents ainsi que d'autres sources (pour Yalta, il ne s'agit pas d'un verbatim, mais de notes prises durant la conférence). Cependant l'essentiel est présent : on a sous les yeux l'histoire en train de se faire. Churchill est bavard, il met parfois les pieds dans le plat et se fait plus gros que le bœuf. Roosevelt et Staline s'expriment moins souvent, le premier courtois et séducteur face à Oncle Joe, le second matois, brutal, mais sensible aux avances de l'Oncle Sam. Un texte parfois savoureux, toujours profond, dont presque chaque ligne prêterait à l'exégèse. En prime, comme toujours avec cette maison, l'édition est soignée et dotée de magnifiques rabats. Un must, comme on dit en bon français ! **JL**

CYRUS LE GRAND, ROI DU MONDE, Matt Waters,

Passés composés, 288 p., 23 €

★★★★★

Cette remarquable biographie, traduite de l'américain, présente de la manière la plus complète possible la nature du « projet impérial » de Cyrus II le Grand, fondateur de l'Empire achéménide, le plus vaste de son époque et l'un des plus importants toutes périodes confondues. Matt Waters s'appuie sur sa connaissance intime des sources, car il est un des très rares historiens à pouvoir les lire dans leur version originale. En se fondant sur le texte du fameux cylindre de Cyrus, ainsi que sur les découvertes issues des principaux sites archéologiques de la Perse ancienne, notamment celui de Pasargades, il décrit toutes les facettes du *« monde nouveau »* que constitue son sujet. Du point de vue militaire, Waters décrypte les succès fulgurants des armées de Cyrus en Médie, face à la Lydie de Crésus, enfin et surtout contre la Babylonie de Nabonide. Grâce à cette dernière conquête, le souverain achéménide *« s'appuya »* selon lui *« sur le système babylonien – et par extension, sur le système assyrien – pour gouverner de vastes terres »*. *« Cyrus et ses successeurs*, développe l'historien, *occupaient le centre d'un maillage sophistiqué, celui d'une administration et d'un réseau de relations personnelles, au moyen desquelles l'empire était dirigé. »* Pour conclure, Matt Waters s'attache à l'héritage aux multiples facettes laissé par les trente années du règne de Cyrus (559-530 av. J.-C.) : son influence sur le monde grec, son idéalisation dans la Bible comme libérateur du peuple juif, son étrange oubli par les Parthes et les Sassanides, enfin sa nouvelle visibilité en 1971, lors du 2500e anniversaire de l'Iran. C'est bien un monde nouveau, né de l'ancien, qui naît de ses conquêtes et plus encore de la cohérence de son œuvre impériale. **FB**

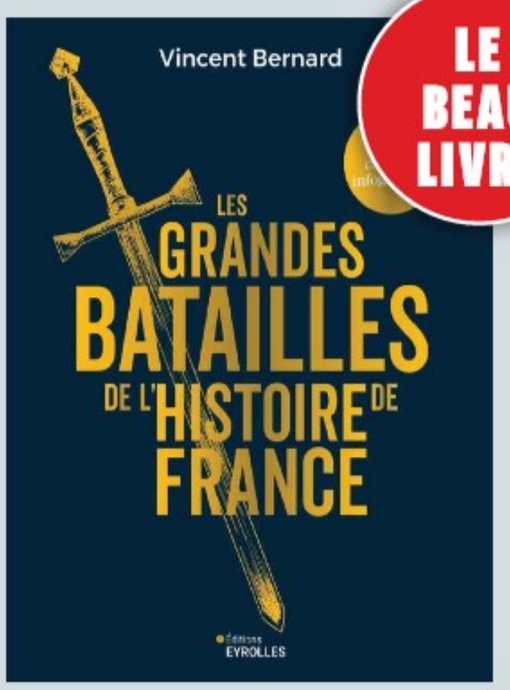


LES GRANDES BATAILLES DE L'HISTOIRE DE FRANCE, Vincent Bernard,

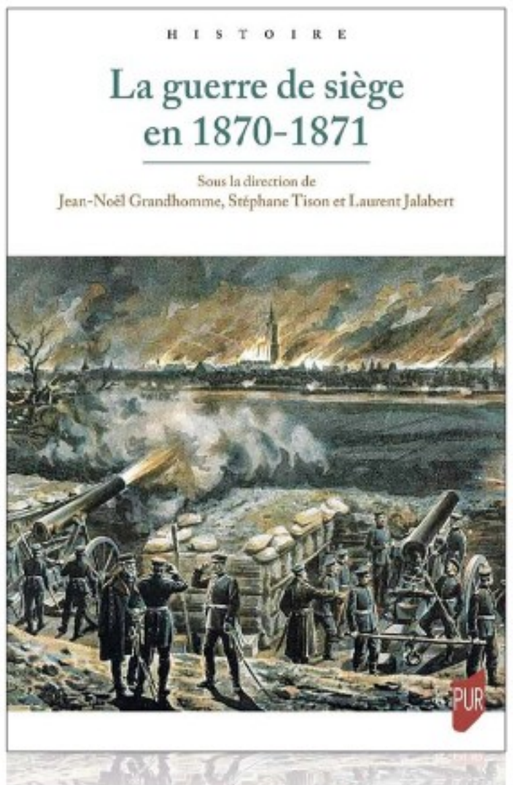
Éditions Eyrolles, 224 p., 32 €

LE BEAU LIVRE

En écrivant, en 1851, *The Fifteen Decisive Battles of the World, from Marathon to Waterloo*, Sir Edward Shepherd Creasy ne se doutait pas qu'il lançait un genre, certes pas très prolifique, mais toujours bien vivant. Vincent Bernard, que les lecteurs de « G&H » retrouvent souvent dans nos colonnes, nous livre ici un choix de batailles qui ont, à des titres divers, forgé la Gaule, le royaume de France, puis la nation et son empire. Infographies et cartes sont traitées de façon originale et plaisante. Après avoir situé la bataille dans la guerre et la campagne qui l'engendrent, l'auteur extrait de chaque affrontement les points saillants, en livre un commentaire tactique sobre et en indique quelques conséquences. C'est rapide, facile à lire et peut faire un excellent cadeau, en particulier pour de jeunes lecteurs, d'autant plus que la présentation sous couverture souple est soignée. **JL**



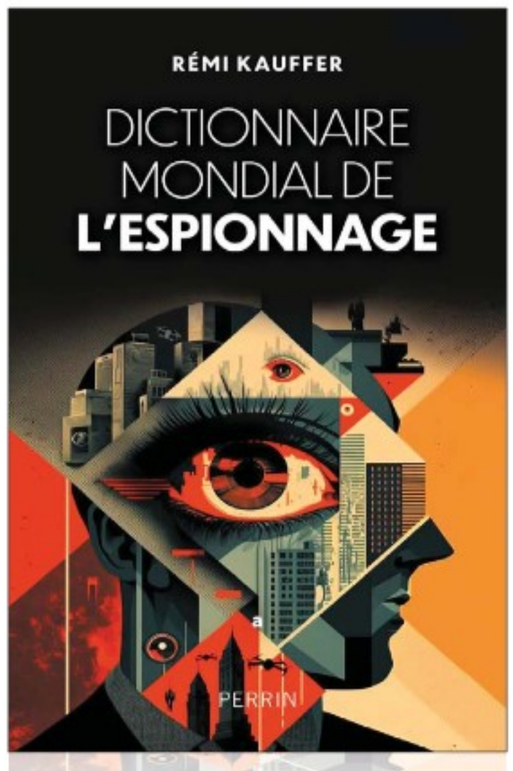
NOS AUTEURS ONT ÉCRIT



LA GUERRE DE SIÈGE EN 1870-1871,

Stéphane Tison, Jean-Noël Grandhomme et Laurent Jalabert (dir.),
Presses universitaires de Rennes, 480 p., 30 €

Issu d'un colloque organisé à Sedan les 15 et 16 octobre 2021, cet ouvrage collectif offre un panorama détaillé des vingt-quatre sièges de villes et places fortes qui, plus que les batailles rangées, ont décidé de l'issue de la guerre de 1870-1871, contrairement à la tenace légende de la primauté de la « manœuvre » moltkienne. Importance stratégique des sièges (surtout Paris et Metz), tactiques et techniques utilisées, retours d'expérience pour les conflits suivants, vécu, récits et mémoire des témoins et des civils, évolution des représentations alors que se forge le rôle de la presse et des « opinions publiques »… Tout y passe, dans cet ouvrage, désormais une référence sur un sujet peu exploré. **AR**



DICTIONNAIRE MONDIAL DE L'ESPIONNAGE,

Rémi Kauffer,
Perrin, 480 p., 27 €

La mode du dictionnaire revient, dirait-on ! Et par la grande porte, celle de Perrin, qui nous a gratifiés très récemment d'un *Dictionnaire historique de la police* (Jean-Marc Berlière, 2025). Avec seulement 92 entrées pour cet ouvrage-ci, on se doute que chacune est généreuse. Depuis quarante ans qu'il écume ces territoires obscurs, l'auteur est le mieux à même, en français, de se livrer à l'exercice. Certaines entrées sont techniques (agents dormants, agents noirs, démenti plausible, etc.). D'autres ont l'ambition de présenter les « services » d'un État (Byzance, Chine, Inde, Iran, Turquie). D'autres encore s'attaquent aux mastodontes du secteur (CIA, Mossad, MI6, DGSE, mais pas le KGB en tant que tel, toutefois présent dans nombre d'articles), à des affaires ou des espions célèbres (Aldrich Ames, Vera Atkins, le père Joseph). On le voit, l'intérêt de cette forme est de laisser au lecteur le soin de dessiner son propre parcours, au gré de ses intérêts. N'hésitez pas à faire un pas de côté vers du moins connu, comme l'opération *RYaN* ou les *Mokrie Diela*… **JL**



LA GRANDE GUERRE HORS DES TRANCHÉES,

Michaël Bourlet,
Perrin, 352 p., 23,90 €

La vision la plus commune de la Grande Guerre se résume au face-à-face quasi immobile des tranchées, de la mer du Nord à la Suisse, de l'automne 1914 au printemps 1918. Cet ouvrage ambitionne de montrer que ce conflit est mondial et par conséquent très divers dans ses formes, que cela tienne aux théâtres d'opérations ou aux adversaires. Il s'agit de rappeler tout d'abord que la guerre a été constamment mobile sur le front de l'Est. On grimpe ensuite en altitude pour observer la guerre blanche entre Italiens et Autrichiens dans les Alpes, dans le Caucase où Turcs et Russes se prennent à la gorge, dans le Vardar où va se jouer l'aventure balkanique du Corps expéditionnaire allié à Salonique. Le troisième chapitre, « La ville en guerre », est moins pertinent car les exemples sont ceux, fort classiques, du siège (Kut al-Amara, Tsingtao, Przemysl) et non du combat en milieu urbain. L'ouvrage se clôt sur deux chapitres portant, l'un sur les opérations navales et amphibies, l'autre sur le théâtre africain. **JL**

ON A REÇU

LES ENFANTS DE TÉHÉRAN. COMMENT MON PÈRE ET 250 000 JUIFS POLONAIS ONT SURVÉCU À LA SHOAH, Mikhal Dekel, Philippe Rey, 464 p., 24 €. Un périple extraordinaire à travers l'URSS et l'Iran.

CHRISTY ET NICOLE CHAMBRE, CAPITAINES DE LA GARDE ÉCOSSAISE DE CHARLES VII. DES TERRES D'ÉCOSSE AUX CHÂTEAUX DE SAINTONGE ET DU POITOU (1419-1900), Michel et Pascal Lacheteau, Autoédition, 232 p., 20 €. Un sujet original : la Garde écossaise des rois de France.

RELIRE LA GUERRE DES BOXEURS, Vincent Cousin, Éditions Jean-Jacques Wuillaume – Trace ta vie, 412 p., 33 € + frais de port.

LES BOURBONS DANS LA RÉVOLUTION. BIOGRAPHIE D'UNE FAMILLE EN QUÊTE D'UNITÉ (1789-1830), Maria-Sofia Mormile, Armand Colin, 360 p., 23,90 €.

POCHES

NOTRE ESPION CHEZ HITLER, Paul Paillole, Nouveau Monde Éditions, « Chronos », 352 p., 9,90 €. L'histoire de Hans-Thilo Schmidt, l'homme qui a vendu les secrets d'Enigma.

L'EMPIRE DES PLANTAGENÊT, Martin Aurell, Perrin, « Tempus », 576 p., 11 €. Le chef-d'œuvre d'un grand médiéviste qui vient de disparaître.

TOUT SUR MEIN KAMPF, Claude Quétel, Perrin, « Tempus », 254 p., 8,50 €.

VERCINGÉTORIX, STRATÈGE ET TACTICIEN, Yann Le Bohec, Tallandier, « Texto », 288 p., 9,50 €. Une bonne synthèse sur l'art militaire de la Gaule finissante.

GEORGES CLEMENCEAU. LETTRES D'AMÉRIQUE, Patrick Weil et Thomas Macé, Alpha, 528 p., 12 €. Les articles du jeune Clemenceau, correspondant du *Temps* juste après la guerre de Sécession.

LE CONSEIL NATIONAL DE LA RÉSISTANCE. UN PROGRAMME FONDATEUR, Claire Andrieu (dir.), Gallimard, « Folio Histoire », 336 p., 9,50 €. Un des textes majeurs de la France d'après-guerre.

D'ANNUNZIO LE MAGNIFIQUE, Maurizio Serra, Perrin, Tempus, 800 p., 13 €. Aucun romancier n'aurait pu imaginer un personnage aussi fou que l'homme dont Mussolini était jaloux. Un régal.

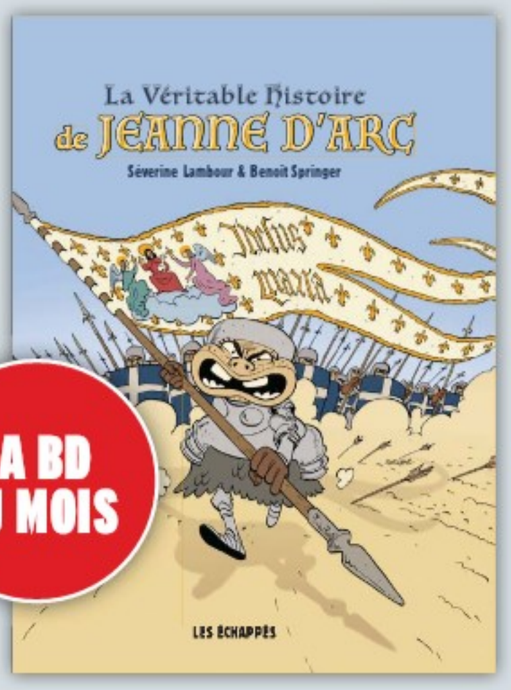
LE KGB, Bernard Lecomte, Perrin, « Tempus », 400 p., 9 €. L'ouvrage reprend l'histoire des services secrets soviétiques depuis 1917 : Tchéka, Guépéou, NKVD, KGB.

L'ÉCLAIREUR, Sergueï Jirnov (avec Jean-Luc Riva), Tallandier, « Texto », 768 p., 13 €. Du recrutement à la formation, l'histoire vraie du seul espion du KGB à avoir intégré l'ENA pour infiltrer l'administration française.

LA VÉRITABLE HISTOIRE DE JEANNE D'ARC,

Scénario de Séverine Lambour, dessin de Benoît Springer,

Éditions Les Échappés, 82 p., 22 €



LA BD DU MOIS

On ne compte plus les albums racontant la vie de Jeanne d'Arc. Tous suivent peu ou prou la version canonique de sa biographie. Tous reprennent la même iconographie venue du XIXe siècle, celle d'une jeune femme héroïque, fine et jolie derrière laquelle on se range sans discuter. Pour une fois, l'adjectif « véritable » qui orne le titre ne prête pas trop à la discussion. Le récit est composé de deux parties. Les cinquante premières pages racontent la vie de la Pucelle entre l'apparition de ses voix et sa capture par les Anglais. Rien n'est épargné à la jeune femme. La scénariste revient sur nombre d'épisodes humiliants: son test de virginité, sa mise à l'écart par les capitaines du roi, les mensonges destinés à l'envoyer au mauvais endroit. La chronologie, les personnages, les événements sont scrupuleusement indiqués. Les trente dernières pages nous plongent dans le procès de Jeanne, et ce sont les plus intéressantes. Ce n'est pas une vision distanciée, historienne, de l'événement qui nous est proposée. Le procès est raconté par la jeune femme elle-même à travers des minutes que Séverine Lambour a patiemment employées. On a l'impression d'entendre les personnages du XVe siècle. La langue est savoureuse, imagée, vivante. Jeanne, qui raconte de quelle façon ses voix s'adressent à elle, apparaît comme une femme intelligente et fine, capable d'en remontrer au théologien le plus retors. La présence des textes originaux, mis dans la bouche des protagonistes, permet de suivre les manœuvres du juge Pierre Cauchon pour mener la Pucelle au bûcher. Le dessin de Benoît Springer peut dérouter. Pas de jeune fille diaphane au regard éploré. L'artiste choisit de montrer Jeanne en femme forte, gueularde quand il le faut. Son trait marie réalisme et caricature. Cette vie véritable de Jeanne d'Arc est un beau morceau d'histoire qui réussit à faire rire et pleurer. **Stéphane Dubreil**



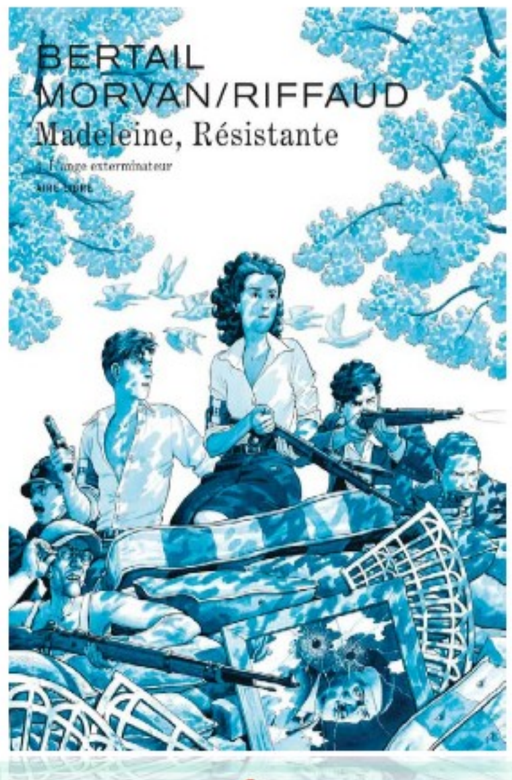


NAUFRAGE EN PATAGONIE,

Scénario de Christian Perrissin, dessin de Matthieu Blanchin,

Éditions Futuropolis, 128 p., 22 €

Septembre 1740. Une escadre britannique quitte Portsmouth, en Angleterre, vers l'Amérique du Sud avec pour mission d'attaquer les navires espagnols et portugais, puis de ravager les colonies du Pérou et du Chili. Sous le commandement du Commodore Anson, cinq navires de guerre et un navire magasin, le *Wager*, prennent la mer. Rendez-vous est donné sur l'île Juan Fernández, au large du Chili. C'est compter sans une tempête qui sépare le groupe. Le *Wager* perd son mât, sa voilure et son gouvernail. Il s'échoue, son équipage compte de nombreux morts et des blessés. Le groupe s'installe, se déchire. Une partie s'en va sur un canot rafistolé, les cinq qui sont restés réussissent à rallier Valparaiso après un long périple, puis Londres. Si l'histoire est classique, le scénario insiste sur les problèmes d'autorité, ainsi que sur celui des grades qui deviennent flous quand les marins sont à terre et en danger. À qui obéir, pourquoi, jusqu'où ? Que peut se permettre un capitaine qui n'a plus de navire ? À ces questions s'ajoutent les relations qui se tendent entre ces hommes durs au mal et violents, et la rencontre avec les indigènes qui tourne au vinaigre. L'histoire est portée par un dessin jeté et expressif, qui colle parfaitement à l'ambiance poisseuse de la jungle. **SD**



MADELEINE, RÉSISTANTE, T. 4, « L'ANGE EXTERMINATEUR »,

Scénario de Jean-David Morvan, dessin de Dominique Bertail,

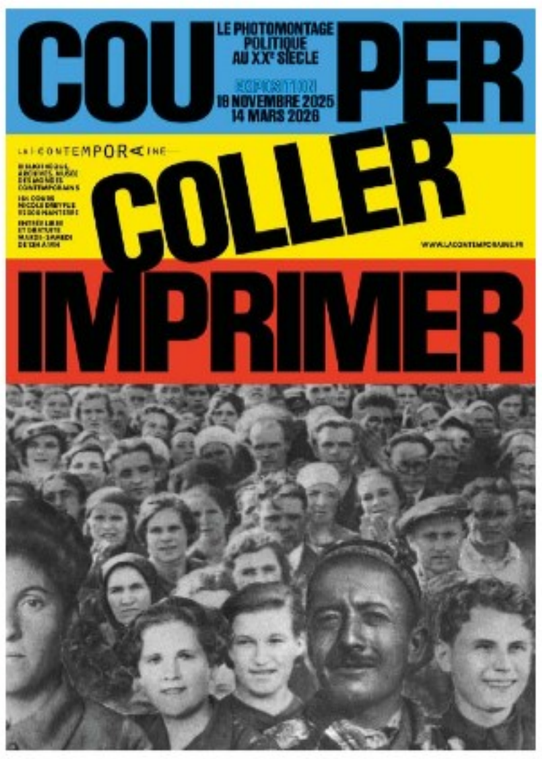
Éditions Dupuis, 128 p., 25 €

Les Éditions Dupuis continuent leur publication de la biographie monumentale que Morvan et Bertail consacrent à la résistante Madeleine Riffaud, décédée il y a un an. Ce quatrième tome s'achève sur la libération de Paris. Madeleine est décorée par de Gaulle, entre autres, pour son action lors des combats de la place de la République. Cet album n'est pas qu'un hommage à l'héroïsme de cette résistante. Il explore les états d'âme, le questionnement intime de Madeleine Riffaud quand il faut abattre un milicien désarmé plutôt que de le laisser être lynché par une foule ou quand, sur ordre du colonel Rol, elle doit exécuter un traître. En bon connaisseur de la période, Morvan sait aussi raconter les combats de rue, les attaques des Allemands du haut des toits. Le dessin devient bouleversant quand meurt une jeune fille imprudente montée en haut de la barricade. On reste interdit à la seconde où Tagrine, violoniste virtuose, résistant et copain de Madeleine est abattu par un sniper qui refuse de se rendre. La sortie de guerre s'annonce difficile pour la jeune femme, qui doit vivre avec ses traumatismes. Jean-David Morvan, qui l'a beaucoup fréquentée, a encore de formidables histoires à nous faire vivre. Il est fort probable qu'on la retrouve plongée dans les luttes de décolonisation qu'elle a couvertes comme reporter. **SD**

COUPER, COLLER IMPRIMER : LE PHOTOMONTAGE POLITIQUE AU XXe SIÈCLE

La Contemporaine, Nanterre (Hauts-de-Seine)

Jusqu'au 14 mars 2026



Le photomontage se différencie du collage par la volonté d'en faire un document reproductible et diffusable dans les livres, la presse ou l'affichage. La propagande, dès la Grande Guerre, en utilise les capacités expressives. Les régimes totalitaires ont suivi la tendance, tout comme les journaux des démocraties. Le discours politique conduit le parcours de l'exposition, mais c'est la guerre qui prend presque toute la place, ou du moins sa prémonition, avec la satire antinazie de John Heartfield en Allemagne. Sous les ciseaux des artistes constructivistes soviétiques, l'URSS devient un pays moderne. Ces images sont efficaces, simples à comprendre et en phase avec les cultures visuelles qui s'annoncent et qui vont éclater dans la presse. Une bonne partie des documents exposés viennent des archives des magazines *Vu* et *Regards*. Ces deux journaux illustrés, proches de la gauche, ont imposé une vision du monde. Le traitement des totalitarismes, le réarmement et surtout la guerre d'Espagne ont marqué les lecteurs. Cette dernière a été un terrain d'expérimentation, dans tous les camps, pour les propagandistes. Pas besoin d'intelligence artificielle ou de Photoshop pour produire des messages forts et efficaces. Indéniablement, ces graphistes étaient de véritables artistes, et leurs œuvres méritent de figurer dans les musées. La suite du parcours est aussi riche, que ce soit avec la guerre froide – grand moment pour les photomonteurs –, puis avec la contreculture qui s'épanouit visuellement dans les luttes anticoloniales et les contestations sociales. Voilà une exposition intelligente, pointue, inattendue, mais accessible. Un passionnant catalogue accompagne l'exposition.

Stéphane Dubreil





& AUSSI

1725. Des alliés amérindiens à la cour de Louis XV

Château de Versailles (Yvelines)

Jusqu'au 3 mai 2026



Cette exposition originale revient sur un événement peu connu. En 1725, quatre chefs amérindiens et la fille d'un chef de la vallée du Mississippi sont reçus en France dans le cadre d'un voyage diplomatique inédit. La couronne cherche à nouer des alliances avec les nations autochtones d'Amérique du Nord. Durant cinq mois, deux cultures se rencontrent. Tous s'étonnent des manières ou des habits de l'autre. Cette exposition offre l'occasion de découvrir l'histoire et la vie des nations amérindiennes de la vallée du Mississippi au XVIIIe siècle, leurs liens avec la France. Souvenirs de l'extraordinaire traversée de l'Atlantique jusqu'à la rencontre avec Louis XV, la capitale et la cour, 350 objets conservés au musée du quai Branly témoignent de ce voyage qui a marqué son époque. **SD**

L'univers des figurines

Ancienne Poste, 3 avenue de Paris, Versailles (Yvelines)

Jusqu'au 15 mars 2026



Dès l'entrée, on est bluffé par le château fort idéal – qui n'existe pas, mais où tout est vraisemblable. Pour en profiter, il faut assister à la visite guidée du concepteur grâce à laquelle vous saurez tout de la tactique de défense comme de l'organisation des troupes durant le siège. Au premier étage, le clou du spectacle est la reconstitution de Waterloo sur un plateau de cent mètres carrés, avec 22 000 figurines moulées et peintes. Là aussi, n'hésitez pas à suivre la visite guidée pour rencontrer un personnage singulier et passionné qui a mis quarante ans à créer ce diorama unique. **SD**

UN PONT TROP LOIN, MAIS PAS UN JEU DE TROP

Market Garden (par John H. Butterfield, Compass Games, 80 €) aborde un sujet déjà traité par moult wargames (ainsi que par de nombreux ouvrages et un film fameux !) : la tentative de passer le Rhin en septembre 1944, grâce à une offensive combinant troupes aéroportées et blindées. Le résultat associe de façon remarquable fidélité historique et jouabilité.



Un jeu « player friendly »

L'auteur, un briscard du wargame, a fait de son mieux pour rendre sa version de *Market Garden* abordable par des (presque) novices comme par des joueurs confirmés. La belle carte « en dur » (85 x 55 cm) est divisée en zones (c'est souvent le cas sur ce thème) et les 150 pions y évoluent à l'aise, sans s'y entasser en piles peu maniables. D'autant plus que ces pièces ne sont jamais en jeu toutes ensemble, puisque beaucoup d'unités sont représentées par deux ou trois pions, qui se succèdent sur la carte au fil des pertes subies.

Les pions en question, régiments ou brigades, sont lisibles, agréablement illustrés et… de bonne taille : avec leurs deux centimètres de côté, on est loin des pions de jadis qui ne faisaient guère plus d'un centimètre carré et pour lesquels il fallait avoir de bons yeux ! Les règles (en anglais) sont à l'unisson de cette clarté. Elles font environ vingt-quatre pages, mais des pages très claires et avec des exemples abondamment illustrés.

Des actions semi-simultanées

La conception de la carte permet de limiter les mouvements à une ou deux zones. Les combats n'utilisent pas une table de rapports de force, mais un jet de dés à dix faces pour chaque unité engagée. Point très intéressant : les joueurs alternent, non l'activation de tous leurs pions, mais celle de deux pions à chaque *impulse*. Le résultat est une quasi-simultanéité très réaliste des actions des deux camps. Et inutile de chercher un moyen de se rappeler quels pions ont été activés : de petits cubes de bois sont prévus pour les marquer ! En somme, si ce *Market Garden* est loin d'être le premier du genre, ce n'est pas un jeu de trop ! **Frank Stora**



DES CARTES ET DES AVIONS

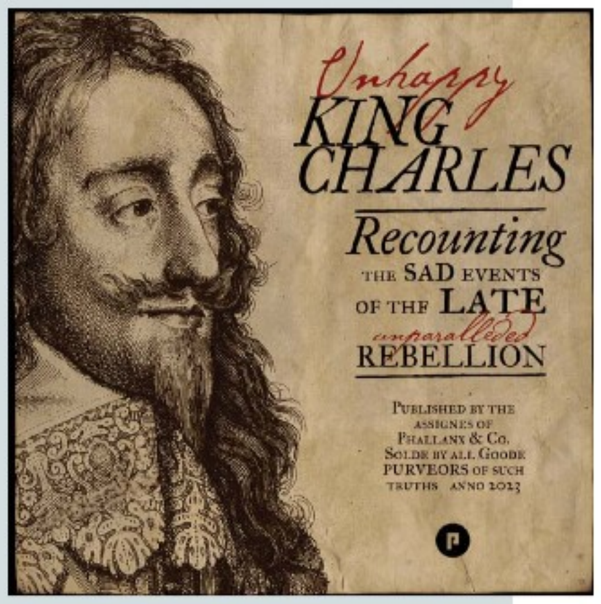


Inflexibles : Bataille d'Angleterre (par David Thompson et Trevor Benjamin, Nuts! Publishing, 38 €, en français) applique le système « Inflexibles » de combats tactiques terrestres à la plus fameuse des batailles aériennes.

Le plateau modulable montre une zone de terre ou de mer et vingt-six pions représentant des avions de types variés, mais le système de jeu est basé sur des cartes et comporte un mécanisme de *deck-building* pas forcément adapté à une simulation de bataille aérienne. Ces cartes représentent les avions ou différentes actions, et le joueur doit gérer sa main, sa pioche et sa réserve pour éviter de se retrouver avec des cartes « Discorde » injouables. Il lui faut faire preuve de savoir-faire, certes, mais il doit aussi compter sur la chance ! *Inflexibles : Bataille d'Angleterre* tourne agréablement, les parties sont rapides, mais il reste un fort bon jeu de cartes sur un thème historique plutôt qu'un vrai jeu de simulation. On peut le comparer à *Fighters of the Pacific (cf. « G&H » n° 73, p. 96)*, qui évoque aussi des combats aériens, mais dans un esprit bien plus simulationniste. Signalons que Don't Panic Games a publié pour ce jeu une *Campaign Extension : The Battle of Coral Sea / The Battle of Midway*. Et dans la même gamme vient de sortir *Fighters of Europe*, jeu indépendant qui évoque lui aussi (entre autres) la bataille d'Angleterre. Nous en parlerons dans le prochain *Guerres & Histoire*. **FS**

UN ROI BIEN MALHEUREUX

Unhappy King Charles (par Charles Vasey, Phalanx, 90 €) n'est pas un jeu sur les difficultés familiales de l'actuel Charles III, mais sur la guerre civile anglaise (1642-1645), qui s'achève par la décapitation de son lointain prédécesseur, Charles Ier.



Le jeu n'est pas destiné aux débutants en matière de simulation historico-militaire, car les règles sont bien expliquées, efficaces, mais assez longues et complexes (et en anglais). Il s'agit cependant d'un bel objet, dont la présentation plonge les joueurs dans l'ambiance de l'époque. La carte d'Angleterre, les pions, les généraux debout sur leur socle, les règles elles-mêmes et les notes historiques et ludiques de l'auteur sont superbes. C'est aussi le cas, bien sûr, des cartes à jouer, puisque le jeu est *card-driven*. Comme il s'agit d'une guerre civile, le but n'est pas tant de détruire les armées ennemies que de contrôler le territoire. Un bien beau jeu, donc, pour des joueurs expérimentés… ou passionnés par la guerre du roi Charles contre le Parlement ! **FS**

& COURRIER

La faute à qui ?

Je suis un abonné de la première heure de *Guerres & Histoire* et je suis peiné de lire sans cesse les termes de « Vichy » ou « régime de Vichy » pour désigner le gouvernement du maréchal Pétain, en vérité « l'État français », dans vos publications, par exemple dans le vingtième hors-série que je viens de recevoir.

Vichy est seulement une ville, qui a été préférée à d'autres, dont Bordeaux, pour accueillir un gouvernement. Vichy n'est pas un régime, et ses habitants n'ont pas à être continuellement… insultés. Par ailleurs, bien des élus bourbonnais – gentilé des habitants du département de l'Allier, donc ceux de Vichy, Moulins et Montluçon, ma ville – n'ont pas voté les pleins pouvoirs du maréchal Pétain…

Et c'est d'autant plus désolant quand ce sont des journalistes ou des historiens qui propagent de tels propos. Je connais le tissu Vichy, une recette dite carottes Vichy, les pastilles de Vichy, les eaux minérales Vichy, mais pas un système ou un régime de gouvernement.

J'en suis désolé et cela me perturbe… J'ai 80 ans… Bien des jeunes citoyens ne font même plus la différence entre vichystes et Vichyssois… C'est dire ! Et jusqu'à un académicien… Quelle tristesse ! Salutations et fraternité. **Adrien Bélanger**

Réponse : *Je comprends l'agacement face à cette métonymie. Il vaut celui des habitants de la charmante petite ville de Salò, près de Brescia (Lombardie), de Salem (Massachusetts), d'Oswiecim (Pologne) et de tant d'autres. Dont acte pour la regrettable et répandue habitude de dire « vichystes » à la place de « Vichyssois ».* **JL**



Guerres mondiales alternatives

«L'HISTOIRE ALTERNATIVE EST PRESQUE UNE SCIENCE EXPÉRIMENTALE»

Jacques Sapir partage avec les lecteurs de *Guerres & Histoire* son expérience d'histoire alternative et donne de précieux conseils à ceux qui voudraient s'y lancer. Autant le dire d'emblée : l'exercice est on ne peut plus sérieux, complexe et exigeant.

« Nous découvrons que la France avait les moyens de transférer des forces considérables vers l'Afrique du Nord. »

Début juillet 1940, à Constantine, des Dewoitine D.520 du groupe de chasse GC I/6 sont mystérieusement mutés par les marabouts au sol, mais restent démentis. L'alternative développée par Jacques Sapir, Loïc Mahé et Frank Stora s'appuie sur un transfert jugé possible des moyens de l'armée de l'Air en Afrique du Nord.

Des agents partout

Je vous écris car j'ai été sidéré de découvrir quatre pages du dernier hors-série de *Guerres & Histoire [n° 20, « Et si… ça s'était passé autrement ? », ndlr]* réservées à une interview de Jacques Sapir. Ce personnage fut longtemps abonné des chaînes de propagande russe, dont l'inénarrable *Sputnik*, et il est encore membre de l'Académie des sciences de Russie, où il a été élu en 2016 après ses bons et loyaux services visant à répandre le narratif poutinien auprès du public français. Encore aujourd'hui, Jacques Sapir dépense une énergie considérable, y compris sur les réseaux, à défendre le Kremlin dans ses œuvres en Ukraine.

Ainsi donc, à la lecture du chapô de votre interview, qui vante le sérieux d'un exercice pratiqué et défendu par Sapir […], je me suis convaincu de ne pas renouveler mon abonnement à *G&H* quand il arrivera à échéance. Non seulement il est risible de présenter comme sérieux un expert qui, au quotidien, est plus attaché à la propagande de Moscou qu'aux faits (Sapir était de ceux qui niaient la volonté de la Russie de démembrer l'Ukraine avant 2022… Bravo la clairvoyance !), mais c'est aussi, pour vous, éthiquement et moralement douteux de l'interviewer quand on sait ce que l'impérialisme russe qu'il défend envers et contre tout provoque dans la vie de dizaines de millions d'Européens. Lamentable. **Julian Bursztyka**

Réponse : *Cher Monsieur, le ton de votre lettre est fort guerrier ! Sommes-nous donc vraiment en guerre qu'il faille pratiquer la chasse aux sorcières ou l'épuration, opérer des tris patriotiques, dresser des listes noires ou une commission des activités anti-je ne sais qui en fonction des opinions des uns et des autres ? Jacques Sapir a été interviewé pour une seule et bonne raison : il a dirigé un essai d'histoire alternative sur 1940, qui reste le plus abouti à ce jour. Que je sache, cela n'a pas de rapports avec l'excessive russophilie ou la poutinomanie que vous lui reprochez et pour lesquelles – pratique très contestable – vous jetez le doute sur sa compétence dans tous les domaines.* **JL**

Une publication du groupe REWORLD MEDIA LEADING MEDIA GROUP

RÉDACTION – 40, avenue Aristide-Briand, 92227 Bagneux Cedex. Tél. 01 46 48 48 48
Pour correspondre avec la rédaction : courrier.SVGH@reworldmedia.com
Site internet : guerreshistoire.science-et-vie.com
Directeur de la rédaction : Jean Lopez, assisté de Rose-Hélène Pivert
Rédacteur en chef adjoint : Pierre Grumberg
Conception graphique : Bleu Petrol Presta • Secrétaire de rédaction : Augustin Langlade
Service iconographique : Stéphane Dubreil
Comité éditorial : David Fiasson, Michel Goya, Laurent Henninger, Éric Tréguier

Ils ont collaboré à ce numéro : Nicolas Aubin, Vincent Bernard, Frédéric Bey, Benoist Bihan,Fadi El Hage, David Fiasson, Laurent Henninger, Rémi Kauffer, Frédéric Lert, Fabrice Monnier, Christophe Pommier, Antoine Reverchon, Frank Stora,

DIRECTION ÉDITION – Éditeur : Germain Périnet • Éditeur adjoint : Charlotte Mignerey
MARKETING – Responsable : Giliane Douls
ABONNEMENT ET DIFFUSION – Directrice marketing direct : Catherine Grimaud
Chef de groupe marketing direct : Davina Champaigne
VENTES AU NUMÉRO – Directeur des ventes : Christophe Chantrel
Responsable marché : Siham Daâssa • Responsable titre : Isabelle Fargier
Tarifs d'abonnement France 1 an : 63,60 € (6 numéros + 2 hors-séries)
ou 123,48 € (6 numéros + 2 hors-séries + accès à Guerres & Histoire TV)

Relations avec les abonnés : Tél. 01 46 48 47 88
(du lundi au vendredi de 9 h à 19 h, le samedi de 9 h à 18 h, prix d'un appel local)
S'abonner, acheter d'anciens numéros : www.kiosquemag.com – Tél. 01 46 48 48 03
Réclamations/modifications : www.serviceabomag.fr
Par courrier : Service abonnements *Guerres & Histoire*, 59898 Lille Cedex 9
Belgique : écrire à reworld@edigroup.be
Suisse : écrire à reworld@edigroup.ch

PUBLICITÉ – Directrice exécutif régie : Élodie Bretaudeau-Fonteilles
Contacts publicité : Anne Lefeuvre, Virginie Commun • Planning : Angélique Consoli, Stéphanie Guillard
Trafic : Catherine Leblanc • Op. spéciales : Véronique Besse

FABRICATION – Directeur des opérations industrielles : Bruno Matillat
Photogravure/Prépresse : Sylvain Boularand

ÉDITEUR – Reworld Media Magazines SAS. Siège social : 40, avenue Aristide-Briand, 92220 Bagneux. Tél. accueil 01 41 33 50 00.
Directeur de la publication : Gautier NormandDirecteur financier : Xavier Cavenel
Responsable du contrôle de gestion : Renaud Terrade

Actionnaire principal : Reworld Media France
Imprimeur : Maury – Le Malesherbois (45)
N° ISSN : 2115-967X
N° de Commission paritaire : 0528 K 90842
Dépôt légal : janvier 2025

HISTOIRE ET CIVILISATIONS

LES CAHIERS SCIENCE&VIE

LES CAHIERS SCIENCE&VIE

Quand la science revisite l'Histoire

ARCHÉOPOP

LE MATRIARCAT
LES AMAZONES
& BARBIE

Du feu au nucléaire

L'ÉNERGIE

COMMENT ELLE A FAÇONNÉ NOS SOCIÉTÉS

L'ACTU FACE AU PASSÉ



1968, GEN Z...
JEUNESSES INSURGÉES



En vente actuellement

chez votre marchand de journaux et sur www.kiosquemag.com

KIOSQUE mag.com
VENTE ET ABONNEMENT

SCIENCE&VIE GUERRES &Histoire CIRCUIT



Nouveauté 2026

ABSOLU OUZBEKISTAN

Sur la Route de la Soie en tout inclus au départ de Paris

DU 11 AU 22 OCTOBRE 2026 (12 JOURS/10 NUITS)



Les points forts :

- **Un circuit de 10 jours** au cœur des cités mythiques de la Route de la Soie.
- **Une traversée du pays d'Ouest en Est,** du désert du Kyzyl-Koum aux oasis légendaires en passant par Khiva, Boukhara et Samarcande.
- **Un programme de visites incluses** vous plongera dans un Orient intact, où minarets et mosaïques racontent **mille ans d'histoire :** Oasis préservées, caravansérails, coupoles turquoise, marchés aux épices,
- **Un voyage à partir de 2690 €/pers TOUT INCLUS au départ de Paris** en hôtels de charme avec une expérience de nuit en yourte et en petit groupe, pour en apprécier toute l'essence !

Téléchargez la documentation
sur www.voyages-lecteurs.fr/gh

Informations & réservations
01 41 33 57 48 en précisant Guerres & Histoire
du lundi au vendredi de 9h à 18h30, le samedi de 9h à 13h30

Crédits photos : @Shutterstock, @Unsplash

Pour découvrir cette offre,
<<< **SCANNEZ-MOI**

VOYAGES LECTEURS